

1917 LE CHEMIN DES DAMES

LES ÉVÉNEMENTS - LES HOMMES - DÉBATS - AUJOURD'HUI



« Et le monde anxieux attendait de savoir
si le petit sentier était enfin franchi »

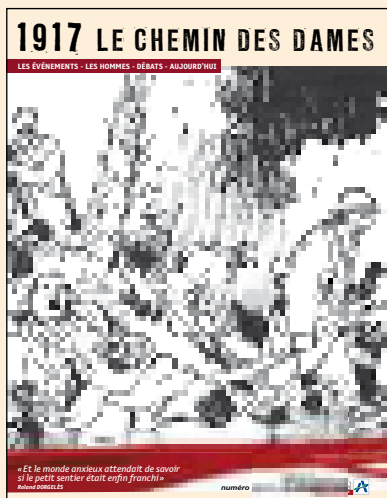
Roland DORGELÈS

numéro spécial

L'Aisne
www.aisne.com



1917 LE CHEMIN DES DAMES



Hors-série du magazine L'Aisne
1917-2007
Chemin des Dames
90^e anniversaire

Directeur de la publication :
Yves DAUDIGNY

Rédacteur en chef :
Damien BECQUART

Comité de rédaction :
Damien BECQUART
Guy MARIVAL
Denis ROLLAND

Ont participé à la rédaction de cet ouvrage :

- Frédérique ANDREANI, journaliste, correspondante du *Point* à Londres
- Général André BACH, historien, ancien chef du Service historique de l'armée de terre (SHAT)
- Damien BECQUART, responsable du service communication, Conseil général de l'Aisne, ancien journaliste
- Claude CAREME, historien, président de la Fédération des sociétés historiques de l'Aisne

- Hervé CHABAUD, journaliste, rédacteur en chef-adjoint du quotidien *l'union*

François-Xavier DESSIRIER, photographe et rédacteur, service communication, Conseil général de l'Aisne

Jean-Yves DUPAIN, journaliste indépendant (*AFP, L'Équipe, Village magazine*), écrivain

Noël GENTEUR, agriculteur, maire de Craonne, conseiller général du canton de Craonne

Guy MARIVAL, enseignant, chargé de mission Chemin des Dames, Conseil général de l'Aisne

Jean-Louis ROBERT, historien, professeur émérite à l'Université de Paris 1

Denis ROLLAND, historien, président de la Société historique de Soissons

Jacques TARDI, dessinateur écrivain
René VERQUIN, historien, Société historique de Soissons

Reportage photo "18 regards vers l'avenir" :

Marc VERIN, photographe indépendant

Conception et réalisation maquette :
Laurence MOUTARDE, graphiste,
Conseil général de l'Aisne

Assistante, iconographie :
Céline VAN COPPENOLLE, chargée de communication, Conseil général de l'Aisne

Documentation :
Sophie LEVERT, responsable de la documentation, Conseil général de l'Aisne

Scan photo :
Christian JOMARD, graphiste, Conseil général de l'Aisne

Secrétariat, renseignements :
Service communication, Conseil général de l'Aisne : 03 23 24 62 80.
servicecom@cg02.fr

Imprimé en mars 2007
par NIC groupe Morault.

MERCI

Ils n'ont pas hésité à nous accorder leur confiance, ils ont facilité à des titres divers l'aboutissement de ce travail qui fut une aventure, qu'ils en soient très sincèrement et chaleureusement remerciés.

Les habitants du Chemin des Dames, Claude Beaufort, Annette Becker (Université Paris X), Jacqueline Bélichard (Association des amis de Jean Giono), Laldja Bencheikh (ONAC), Etienne Bloch (Association des amis de Marc Bloch), Thérèse Blondet-Bisch (Musée d'Histoire contemporaine-BDIC), François Bury (*l'union* et *l'Aisne Nouvelle*), Rémy Cazals (Université Toulouse-Le Mirail), Collectif de recherche international et de débat sur la guerre 14-18, Laurence Croisé (Musée Clémenceau-de Lattre de Tassigny, Mouilleron en Pareds), Ivan de la Maisonneuve (Mémorial de Cerny), Marie-Isabelle de Montfort (Fondation Teilhard de Chardin), Famille Dreyfus, Nicolas Feuillie (Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme), Yves Fohlen (Musée de la Caverne du Dragon, Oulches-La Vallée Foulon), Paul Girod, Aurore Grenadou, M^{me} Jacques fille de Léon-Roger Weil, Marie-Hélène Joly (Musée Clémenceau-De Lattre de Tassigny), Eric Lafon (Musée de l'histoire vivante de Montreuil), Sébastien Laforgue (ONAC), Claude Lapp, Françoise Levallant (CNRS), Nicolas Marc (Conseil général de l'Aisne), Guite Masson (Comité André Masson), Jean Mathieu, Laurence Mikolajczyk, Micheline Noé, Nicolas Offenstadt (Université Paris I), Christian Passeri (Musée Nicéphore Niepce, Chalon-sur-Saône), Didier Pazeri, André Peltre (Association des amis de Teilhard de Chardin), Lilian Pothron (Archives départementales de l'Aisne), Isabelle Remy (Mémorial de Verdun), Aude Roelly (Archives départementales de l'Aisne), Elisabeth Sabatie (Musée d'Histoire Contemporaine - BDIC), Jean-Pierre Sébirot, Jean-Marc Surcin, Laurent Tourrier, Nadia Valla (Association des Amis de Jean-Baptiste Tournassoud), Jean-Pierre Verney (Musée de la Grande Guerre, Communauté du pays de Meaux), Emmanuelle Vieillard (musée Nicéphore Niepce).

Un merci tout particulier à **Philippe Olivera** (CRID) pour ses précieux conseils à la relecture.

DÉDICACE

A toutes les victimes civiles et militaires
de la Première guerre mondiale et de toutes
les guerres avec une pensée particulière
pour les Tirailleurs sénégalais
A la paix
A l'espoir
Au père Courtois en sa terre de Vauclair



Le père Courtois, photo FX Dessirier/Conseil

ISBN en cours, 1^{er} trimestre 2007

Cet ouvrage ne peut être vendu. Reproduction interdite sauf accord du Conseil général de l'Aisne.

Une opération événement de distribution de cet ouvrage a été réalisée dans le département de l'Aisne le mardi 17 avril 2007, 90 ans après le début de l'offensive du Chemin des Dames, en partenariat avec *les journaux l'union et l'Aisne Nouvelle*.

GÉNÉRAL
CONSEIL
L' AISNE





« Et le monde anxieux attendait de savoir si le petit sentier était enfin franchi ». Dans cette phrase de Roland Dorgelès (1), on peut lire en creux la dimension d'absolue absurdité d'une guerre prolongée mois après mois où chacun, de part et d'autre de la ligne de front, s'accroche éperdument aux quelques mètres carrés de terrain conquis au prix d'un flot intarissable de sang ; s'enterrer, vivre dans la boue métamorphosé en rat pour ne rien céder, non rien, même si cela doit coûter le prix de la Somme, le prix de Verdun et bientôt, on le verra, celui de l'Aisne.

Certes, la guerre est intrinsèquement absurde ; un déni d'humanité. Elle le démontre plus encore quand elle s'éternise et que dans les salons comme dans les tranchées bien malin qui peut rappeler d'où elle vient, pourquoi et pour quoi on la fait.

L'Europe en est là en 1917, trois années déjà l'ont scarifiée, pire, elle a convié le monde lointain à participer à ses fratricides affrontements, quand le général Nivelle choisit ce Chemin dessiné par deux vallées entre Laon, Soissons et Reims. Il trace sur la carte la ligne de cette promenade dont les dames se sont depuis fort longtemps détournées, pour lancer sa formidable offensive qui doit percer la cuirasse allemande, ouvrir les portes de la plaine à des fantassins programmés pour avancer au pas de course et libérer Laon le soir-même...

Le monde anxieux attend cette percée qui doit être décisive et qui s'échoue sur les pentes, arrêtée par un déluge de mitraille, ralentie par le froid et la boue, prise dans la toile des barbelés....

Mais est-ce vraiment le monde anxieux qui attend cette percée? Ne s'agit-il pas plutôt des soldats et d'une population qui n'en peuvent mais, du prix de cette guerre ; une foule à laquelle on a, dans un souci évidemment "galvanisateur", fait miroiter - vendu, dirait-on aujourd'hui - une éclatante victoire, un combat décisif, un chemin vers la paix, enfin. Les historiens nomment cela l'horizon d'attente. Il était avec cette prometteuse offensive à la mesure des souffrances et des pertes endurées depuis trois ans. Son effondrement, quand il devient très vite manifeste que le mur est plus fort que le bélier, sera d'autant plus spectaculaire. Il se traduit par des mutineries, une crise de la guerre (drôle d'expression en vérité) qui, réinterprétée, s'ouvrira toute entière à la cause pacifiste.

La guerre est la même partout, mais partout différente aux yeux de l'histoire. Il faut bien la relire, s'en souvenir, être pris pour être appris, comme ici on dit. Depuis quelques années, le Chemin des Dames suscite pour ce qu'il a de singulier un vif intérêt chez les historiens et auprès du grand public. En 2007, le Département de l'Aisne a décidé de faire des commémorations du 90^e anniversaire de 1917 un événement à la mesure du drame dont il a été le théâtre. C'est une première car jusqu'alors, l'Aisne avait été une face, sinon cachée, du moins bien peu montrée de la guerre, comme si elle faisait trace sur un marbre immaculé de gloire. Mais qui aujourd'hui oserait encore parler de gloire à propos de guerre?



LES EVENEMENTS - L'accès au Chemin des Dames en 1917 se fait par la grande porte d'un monde très agité (pages 6 & 7).

Les semaines qui précèdent l'offensive française sont marquées par un retrait tactique allemand. Ils savent ce qui se prépare, ils s'y préparent. (avant l'offensive pages 8, 9 & 10).

Le 16 avril à 6 heures, l'ordre d'attaquer. Des milliers de fantassins français et Tirailleurs sénégalais montent à l'assaut du Chemin des Dames, jusqu'au 30 avril, puis du 4 au 8 mai. Chars et avions sont engagés. La percée trop vite annoncée se brise sur les résistances allemandes. C'est un échec sanglant, qu'illustre Tardi, payé de milliers de morts et de blessés soignés dans d'épouvantables conditions. La guerre va encore durer et faire tourner à plein régime usines et champs (l'offensive Nivelle pages 12/23)

Et après??? (pages 24/32) Reprise de la Caverne du Dragon en juin et succès lors de la bataille de La Malmaison en octobre mais aussi crise majeure dans les rangs français : des milliers de poilus refusent de remonter à l'assaut se faire encore tuer pour rien. C'est le coup de semonce des mutineries. On retrouve Tardi.

LES HOMMES - L'acteur principal dans cette guerre - candidat au rôle ou pas - c'est le soldat. Poilu contre soldat allemand. Portrait aussi de ce général, commandant l'armée française, qui a conçu les plans de la bataille ; Nivelle contre Hindenburg et Ludendorff, les deux visages du commandement allemand (face à face pages 34/37). Les hommes encore avec l'offensive d'un tirailleur sénégalais et celle d'un capitaine, l'histoire de Fantômas mythe dans le ciel des tranchées et un retour sur le martyre des blessés (portrait(s) pages 38/41). Arrêtons-nous un instant sur la vie des civils dans les campagnes et les villes de l'Aisne de part et d'autre du Chemin des Dames, au nord en secteur occupé par les Allemands, au sud tenu par les Français (à l'arrière pages 42/44). Une rencontre avec Louis de Cazenave, dernier survivant du Chemin des Dames, poilu devenu fervent pacifiste ; Giono et quelques noms célèbres qui y sont passés en cette année 1917 ; un sujet sur Yves Gibeau, écrivain, âme du Chemin qui a choisi de reposer au plus près des "siens", les poilus, (ils y étaient pages 45/52) clôturent cette séquence.

DEBATS - Incroyable à quel point la Grande guerre occupe encore notre espace ! Annette Becker et Rémy Cazals, historiens, en débattent, Jean-Louis Robert, professeur émérite à l'Université de Paris 1, propose quelques explications à cette énigme. Le discours de Jospin à Craonne en novembre 1998 et la question des condamnés pour l'exemple font l'objet d'un certain consensus par-delà la polémique alors qu'en Angleterre on accorde un pardon qui vaut réhabilitation aux 306 "Fusillés à l'aube" (pages 53/62). Pour terminer cette séquence (pages 63/65), une question : le Chemin des Dames est-il l'étape de naissance du mythe Pétain? ; une affirmation, Nivelle n'a pas été jugé ; enfin, une chanson, ballade tragique de Craonne.

Intermède Jeux (page 66).

AUJOURD'HUI - Après 65 pages de tumultes et d'effroi, le Chemin des Dames aujourd'hui. Démarrons cette découverte par un voyage au bout de la ligne de crête en faisant halte aux différentes stations de l'histoire. Dans ce haut lieu du passé, interrogeons ensuite, comme l'a fait le photographe Marc Vérin, dix-huit regards d'habitants d'aujourd'hui résolument tournés vers l'avenir. Enfin, une ou deux générations après, ils l'ont gardé le Chemin quelque part dans un coin de mémoire : reportage rencontre avec des hommes et des femmes qui vivent au présent sans oublier (pages 67/80). Pour continuer, en savoir plus : zoom sur les enquêteurs du Chemin des Dames et sélection de livres, DVD, sites Internet. Bonne lecture

Damien BECQUART

« Les Fusillés », Laurent Tourrier (Corbeny).
Tableau visible à la Communauté de communes
du Chemin des Dames à Craonne.



LES EVENEMENTS

LE MONDE EN 1917 6 & 7

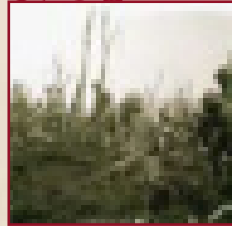
AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE

Repli allemand sur la ligne Hindenburg 8 & 9

L'évacuation de Saint-Quentin 10

Photos 11

6 / 3 2



L'OFFENSIVE NIVELLE

Les forces en présence 12 & 13

L'offensive jour après jour 14 & 15

L'offensive sous le trait de Tardi 16 & 17

Chars et avions, premier grand rôle 18 & 19

Nivelle combien de morts? 20

De l'hécatombe au désastre 21

Les usines et les champs à plein régime dans la guerre 22 & 23

APRÈS L'OFFENSIVE

La reprise de la Caverne du Dragon 24

Portrait d'un mutin, les mutineries 25/27

Les mutineries sous le trait de Tardi 28 & 29

Bataille de La Malmaison et repli allemand, 30 & 31

Photos 32

LES HOMMES

FACE À FACE

Georges, poilu au Chemin des Dames 34

Hans, soldat allemand au Chemin des Dames 35

Nivelle, étoile filante 36

Les deux visages du commandement allemand 37

PORTRAIT(S)

Témoignage du capitaine Desagneux 38

Moi Siri Niétou, Tirailleur sénégalais 39

Un avion nommé Fantômas 40

Le martyre des blessés à Prouilly 41

3 3 / 5 2



A L'ARRIÈRE

la vie au plus près du front 42/44

ILS Y ÉTAIENT

Louis de Cazenave, le dernier du Chemin des Dames 45

Giono, de Lattre de Tassigny, Marc Bloch et quelques autres 46/49

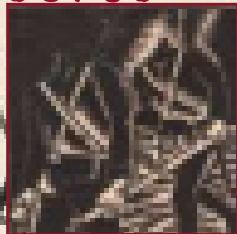
Quelques mots pour le dire 50 & 51

L'ARPEUR

Yves Gibeau hanté par cette terre 52



53 / 65



DÉBATS

ENTRETIEN

Annette Becker et Rémy Cazals 54/57

LE FEU COUVE TOUJOURS

La Grande guerre sur le devant de la scène 58

Discours de Craonne : vraie-fausse polémique 59 & 60

Le débat sur les "Fusillés à l'aube" en Angleterre 61 & 62

GRÂCE ET DISGRÂCE DES CHEFS

La naissance du mythe Pétain 63

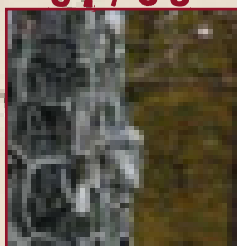
Et nivelle ne fut pas jugé... 64

BALLADE TRAGIQUE

Connaissez-vous la chanson ... de Craonne! 65

Jeux 66

67 / 83



AUJOURD'HUI

A DÉCOUVRIR

Voyage au bout de la ligne de crête 68/71

HABITER

Dix-huit regards vers l'avenir 72/77

Le grand livre du Chemin des Dames 78/80

EN SAVOIR PLUS

Les enquêteurs du Chemin des Dames 81

Pour continuer le Chemin : sélection de livres, de DVD et de sites Internet 82 & 83

La route de Laon, l'ange gardien RN 2.
Carrefour du Chemin des Dames et de la
RN2 vers 1920.
Archives D^{pt} de l'Aisne.

Enlèvement du conflit, Révolution russe, entrée en guerre des Etats-Unis, émergence de la question du Moyen-Orient... L'offensive Nivelle sur le front ouest au printemps 1917 sera l'un des multiples épisodes d'une année de guerre qui porte en germe certains des grands bouleversements du 20^e siècle. Tour d'horizon.

Le 1^{er} janvier 1917 est le **882^e jour de la guerre**. Il est loin, l'espoir d'une guerre courte qui devait être achevée pour Noël 1914... Plus de trois millions d'hommes des deux camps sont déjà morts, autant de jeunes vies fauchées hypothéquant l'avenir des pays européens.

Plus que jamais, se pose le problème des effectifs. Il a fallu mobiliser par anticipation les classes, de plus en plus tôt, et établir le service militaire obligatoire en Grande-Bretagne. Français et Britanniques ont aussi fait appel aux ressources humaines de leurs colonies. Chaque camp a cherché de nouveaux alliés : la Turquie et la Bulgarie du côté austro-allemand, l'Italie et la Roumanie du côté français.

L'un après l'autre, les beaux plans des états-majors avaient échoué. On avait changé les commandants en chef. Et même deux fois déjà en Allemagne : en août 1916, Falkenhayn, qui devait faire merveille à Verdun avait été remplacé par Hindenburg et son fidèle Ludendorff. En France, Joffre, «le vainqueur de la Marne», avait fini par payer le prix de ses échecs répétés, ceux de 1915 en Artois et en Champagne et de 1916 dans la Somme. Celui qui lui a succédé en décembre 1916, le général Nivelle, promet la victoire, mais certains, comme Pétain, en doutent...

L'année des initiatives. Si la victoire n'est pas au bout des offensives, si la guerre s'enlise, alors la paix a peut-être ses chances. 1917 est l'année des initiatives et des négociations secrètes, celle du pape Benoît XV, celle inspirée par le nouvel empereur d'Autriche... Les partis socialistes réunissent une conférence de la paix à Stockholm. Le 19 juillet, une majorité de députés allemands de gauche et du centre votent une résolution demandant une paix de réconciliation. En France et en Allemagne, l'idée d'une paix « blanche », sans annexions, progresse.

«*La Paix!*» et aussi «*Du pain!*». C'est ce que demandent les femmes et les ouvriers qui manifestent en Russie, dans les rues de Petrograd, en février 1917. L'émeute tourne à la Révolution : en cinq jours, le tsarisme est abattu. Nicolas II, l'allié de la France, abdique et cède le pouvoir à un gouvernement démocratique. La révolution en Russie, c'est l'espoir de la victoire pour l'Allemagne : si la Russie déposait les armes, l'Allemagne pourrait en finir avec le front est et ramener sur le front ouest toutes ses troupes!

Mais l'Allemagne a déjà décidé, dès le mois de janvier, la guerre sous-marine à outrance avec le risque calculé de voir les Etats-Unis entrer dans la guerre, à plus ou moins long terme. Début avril, c'est chose faite. Un espoir pour les alliés franco-anglais? Mais il n'y a pas encore d'armée américaine. Un premier contingent, très symbolique, peut débarquer à Saint-Nazaire avec le général Pershing le 27 juin et défilé à Paris le 14 juillet, l'Amérique n'est pas encore prête à faire la guerre. Elle ne le sera, au mieux, qu'au printemps 1918, quand des millions d'hommes auront pu être équipés et entraînés...

Refugiés picards fuyant les Allemands.
Archives D^{pt} de l'Aisne

COMMENT VA LE

Sous-marin allemand sur la plage de Wissant. Dès janvier 17, l'Allemagne décide de mener la guerre sous-marine à outrance.
Fonds Vergnol, SAHS



Les États-Unis entrent en guerre le 6 avril 1917.



Clemenceau sur le front de l'Aisne.
Fonds Vergnot, SAHS



MONDE EN 1917

1917, le vrai début du XX^e siècle. Voilà pourquoi l'année 1917 risque d'être une course de vitesse entre les deux camps. A moins que, comme il le promet, Nivelle ne remporte au Chemin des Dames la victoire décisive avant la fin du printemps 1917. Sinon, on continuera de mourir à Ypres, à Verdun et ailleurs, sur les fronts de l'ouest et de l'est, et aussi en Palestine et dans les Balkans... L'entrée en guerre des États-Unis le 6 avril (le jour où, à Compiègne, Nivelle impose définitivement son offensive au gouvernement) change complètement la donne du siècle. Elle marque un virage radical par rapport à la politique américaine de non-intervention affirmée par le président Monroe en 1823. Une nouvelle ère commence. Première puissance économique mondiale, les États-Unis ne peuvent plus se désintéresser des affaires du monde. Il n'est que de voir la liste des interventions américaines dans les décennies suivantes, jusqu'au Vietnam et en Irak.

L'essor des États-Unis annonce le déclin de l'Europe. Pour faire la guerre, les pays européens ont sacrifié leur jeunesse sur les champs de bataille. Pour la financer, ils se sont endettés, appauvris. Face au dollar, leurs monnaies ont perdu du terrain. Le XX^e siècle sera américain.

1917, c'est aussi le triomphe des révolutionnaires en Russie. Contrairement à ce qu'espèrent la France et l'Angleterre, la chute du tsar ne signifie pas l'avènement d'une démocratie sur le modèle occidental. La Révolution d'Octobre est une révolution dans la révolution. Elle se fait au nom du prolétariat des usines et des campagnes. Pour la première fois, un régime inspiré par les idées de Marx triomphe avec les Bolcheviks. Lénine (qui est rentré en Russie avec l'aide des Allemands le 16 avril) déclare que la Révolution russe est le prélude à une révolution mondiale contre le capitalisme. Deux idéologies et deux camps : le communisme contre le capitalisme, et réciproquement.

Le XX^e siècle, jusqu'à la chute du mur de Berlin en 1989 et l'effondrement du système soviétique, sera hanté par le spectre du communisme. Des partis communistes ont été créés dans tous les pays du monde (même aux États-Unis). Une bonne partie de l'histoire des relations internationales du siècle est dominée par l'affrontement entre pays communistes et pays non-communistes, une « guerre froide » entre l'Est et l'Ouest qui n'exclut pas les points chauds, comme au Vietnam et au Moyen-Orient.

Le Moyen-Orient, justement. La renaissance de l'État d'Israël, presque 2000 ans après la dispersion des Juifs et la destruction par les Romains du Temple de Jérusalem découle d'une note datant de novembre 1917. Lord Balfour, secrétaire d'État britannique aux Affaires étrangères, promet d'aider à la réinstallation des Juifs en Palestine, une province alors aux mains des Turcs ottomans, donnant aux idées de Theodor Herzl et au sionisme un espoir concret.

L'avenir appartient au moteur à explosion. D'ailleurs la guerre a accéléré la décomposition de l'Empire ottoman qui domine toujours la région. Sa disparition prochaine, après des siècles d'hégémonie du Golfe persique à l'Atlantique, attise les convoitises au Moyen-Orient. D'autant plus qu'on a découvert dans la région, d'abord en Perse (actuel Iran) et dès 1908, du pétrole en quantité. Et depuis 1914, la guerre, où les camions remplacent de plus en plus les chevaux, où les avions et les chars jouent un rôle croissant, démontre chaque année un peu plus que l'avenir appartient au moteur à explosion et à une nouvelle énergie dont le contrôle sera décisif pour le siècle à venir. ■

Guy MARIVAL

L'OFFENSIVE NIVELLE | ET APRÈS

AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE

Repli sur la ligne Hindenburg : les Allemands à qui perd gagne

En mars les Allemands réduisent de 70 km leur ligne de front. Une partie de l'Aisne se trouve libérée. L'état major français présente la manœuvre à son avantage et insiste sur les destructions opérées par « l'ennemi ». Ce repli méthodique se révélera être un véritable piège pour les alliés.

Le repli ordonné par le Grand Quartier Général allemand sur la ligne Hindenburg et baptisé « opération Alberich » se déroule du 15 au 19 mars 1917. Il s'agit d'une opération préparée avec soin et sang-froid depuis l'Ancre jusqu'aux avancées de **Soissons** et destinée à réduire de soixante-dix kilomètres le front après avoir renforcé des positions désormais jugées infranchissables.

La ligne de défense voulue par le général Ludendorff fait disparaître le saillant de Roye. Elle est presque droite entre Arras et **Vailly-sur-Aisne**. Elle passe par le canal du Nord, les faubourgs de **Saint-Quentin**, **La Fère**, le massif de **Saint-Gobain** coupe la voie ferrée de **Laon** près de **Vauxaillon** puis se raccorde à l'ancien front près de **Crouy**.

Le retrait allemand s'effectue en deux étapes. Les citadins et les villageois des localités occupées sont contraints à l'exil. Une seule valise par per-

sonne est tolérée! L'ennemi détruit tout avant de partir. Les maisons sont dynamitées et leurs ruines minées. Les puits sont rebouchés. Les routes qui ne l'étaient pas sont défoncées, les ponts coupés. Même les arbres fruitiers sont sciés! L'arasement de **Chauny** débute le 5 mars suivi de celui de tous les villages des alentours. Le patrimoine féodal de **Coucy-le-Château** est mutilé. Partout les travaux de fortification sont soignés et, dès que possible, les deuxième et troisième lignes sont établies à contre-pente avec des flanquements truffés de nids de mitrailleuses. Les Français évaluent mal le piège que leur tend Ludendorff. Ainsi le canal de **Saint-Quentin**, qui est déjà un obstacle naturel très encaissé de part et d'autre du tunnel de Riqueval, dispose alors à son droit de près de six kilomètres d'une ligne bétonnée qui court de **Beaurevoir** à **Fonsommes** avec des barrages de fils de fer

barbelés, des fossés anti-chars et des casemates. Plus on se rapproche de Chauny et plus on enregistre de nouveaux abris creusés à dix ou quinze mètres. Les Allemands s'apprêtent à anéantir les vagues françaises d'assaut d'autant qu'ils ont confirmation le 4 avril au soir de l'opération du Chemin des Dames lorsqu'ils récupèrent le dispositif dans les papiers d'un sergent-major du 3^e Zouaves tué lors d'une brève et violente attaque près de l'écluse nord de Sapigneul, près de Berry-au-Bac.

Cela conforte en tout point les renseignements trouvés début février sur le corps d'un officier français tué en Champagne! ■

Hervé CHABAUD

Chauny - ici rue Saint-Martin - après le départ des Allemands.
CMN.



NIVELLE TOURNE L'ÉVÉNEMENT À SON AVANTAGE

Ce n'est que le 11 mars que le général Nivelle admet le mouvement de retraite ordonné par Ludendorff. Il sait que cela remet en cause son plan d'attaque au Chemin des Dames. Mais il utilise tout en mesurant son mensonge l'événement à son avantage via une propagande qui présente ainsi les faits: il ne s'agit pas d'une manœuvre allemande mais de la conséquence d'une défaite subie.

Or, en créant une zone désertique, les Allemands contraignent les Français à réaménager toutes les bases de départ sans que ces derniers aient une idée précise du dispositif défensif allemand. Au cabinet du généralissime, les dissensions se multiplient, au point qu'à la veille de l'offensive, le chef du bureau des opérations écrit à Nivelle pour dégager sa responsabilité des opérations projetées.



Coucy le Château avant la destruction du donjon.
Coll.Part.



Vue aérienne du château de Coucy dynamité par les Allemands le
17 mars 1917.
Archives D^{HM} de l'Aisne.

LUDENDORFF AU PLUS FIN

Voici comment le général Ludendorff justifie en 1920 le repli sur la ligne Hindenburg : « Nous nous sommes appliqués à enlever aux Français et aux Anglais tout ce qui les eût aidés à se faire un abri, à s'organiser un dépôt, à se construire un atelier, à s'approvisionner en eau, à s'aménager un parc, à se créer une base d'attaque.

Mieux encore, nous avons retardé autant que possible leur ravitaillement même par automobile ou à l'aide de chevaux. C'était la guerre ! Nous avons donné l'impression d'être en difficulté en nous laissant poursuivre à faible distance parce que nous étions certains de l'efficacité défensive de notre nouveau front de l'Aisne jusqu'à Vimy (Pas de Calais, NDLR) et à même de retourner la situation à notre avantage ».

L'OFFENSIVE NIVELLE | ET APRÈS

AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE

Saint-Quentin vidé de ses habitants en trois semaines

Pour accompagner le repli stratégique de leurs troupes sur la ligne Hindenburg, les Allemands ordonnent fin février 1917 l'évacuation de la population civile de Saint-Quentin à raison de deux à trois mille personnes par jour. Les départs se font en train dans des conditions de grande promiscuité.

28 février 1917, la mairie apprend que l'évacuation forcée des civils de Saint-Quentin débutera dès le lendemain. Dans les villages du **Vermandois**, elle est en cours depuis plusieurs jours. Cet exode des populations conduit par les Allemands est destiné à accompagner le repli stratégique sur la ligne Hindenburg et de permettre si cela s'avère nécessaire une guerre urbaine. La municipalité, qui n'a pas le pouvoir de contrecarrer cette décision, demande simplement aux habitants d'obéir et d'emporter «des vêtements chauds, des couvertures, du pain, des fourchettes, des cuillères, des couteaux et les provisions utiles pour une ou deux journées».

La ville doit être vidée des civils en deux semaines. Trois trains journaliers sont réquisitionnés pour les départs. Entre le 1^{er} et le 18 mars, environ dix mille personnes sont ainsi envoyées dans les villages autour du Câteau-Cambresis mais aussi vers Maubeuge. Quinze mille sont déplacées dans les Ardennes et environ vingt mille sont dirigées vers le Hainaut belge. Les déplacés n'ont le droit qu'à une valise par personne. Ceux qui refusent de se soumettre sont immédiatement emprisonnés. Femmes, enfants et vieillards sont évacués dans des wagons à bestiaux garnis d'un peu de paille. «Georges, mon mari était de 1911. Il n'avait pas

beaucoup de souvenirs de sa petite enfance mais son départ précipité avec sa mère et sa sœur Emilie vers Maubeuge, il ne l'avait pas oublié y compris une certaine violence des gardes qui menaçaient de les emmener si les petits ne tenaient pas comme il faut la main de leur maman», s'est remémorée Gilberte Denis. Et d'ajouter: «Lorsqu'ils sont revenus avant la Noël 1918, ils n'ont rien retrouvé du peu qu'ils avaient». Vides de leurs occupants, les maisons sont visitées et les soldats récupèrent les plus beaux mobiliers mais aussi les métaux utiles à l'effort de guerre. Même les cloches des églises sont répertoriées.

En février, les établissements scolaires ferment. Les élèves âgés d'au moins quinze ans sont requis pour balayer la neige et dégager certaines rues. Plusieurs de ces jeunes apprennent alors comment on déplace les gens dans le canton de **Saint-Simon**. On leur raconte qu'à **Contescourt**, les familles ont été rassemblées puis conduites, encadrées de uhlans, en gare d'**Essigny-le-Grand**. On leur prédit de lourdes privations et une contrainte au travail pour l'occupant.

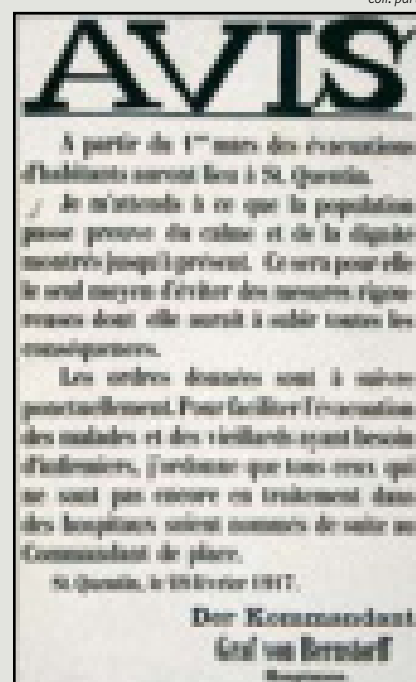
Les Saint-Quentinois sont alors partagés entre l'espoir que leur exode est provoqué par des Allemands prêts à battre en retraite et la crainte que leur ville soit un nouveau pôle en première ligne

de la résistance ennemie. Ils se sentent plus que jamais pris en otages et à la merci d'un occupant intransigeant. ■

Hervé CHABAUD

Un avis du commandant allemand de la ville placardé sur un mur. coll. part.

MESSAGES DU COMMANDANT ALLEMAND



Deux textes du commandant allemand placardés en ville témoignent de l'autoritarisme de l'occupant. Le 9 février 1917, le comte von Bernstorff écrit: « (...) Tous les hommes de 16 à 60 ans révolus devront porter visiblement le brassard rouge au bras gauche. Quiconque ne donnera pas suite à cet ordre sera puni d'une amende pouvant atteindre 150 marks ou d'un emprisonnement allant jusqu'à trois mois». Le 28 février 1917 il précise: «A partir du 1^{er} mars des évacuations d'habitants auront lieu à Saint-Quentin. Je m'attends à ce que la population fasse preuve de calme et de dignité. Ce sera pour elle le seul moyen d'éviter des mesures rigoureuses dont elle aurait à subir les conséquences».

Un groupe d'habitants consultant un avis du commandant allemand de la ville. Dessin de Paul Séret. coll. part.





1



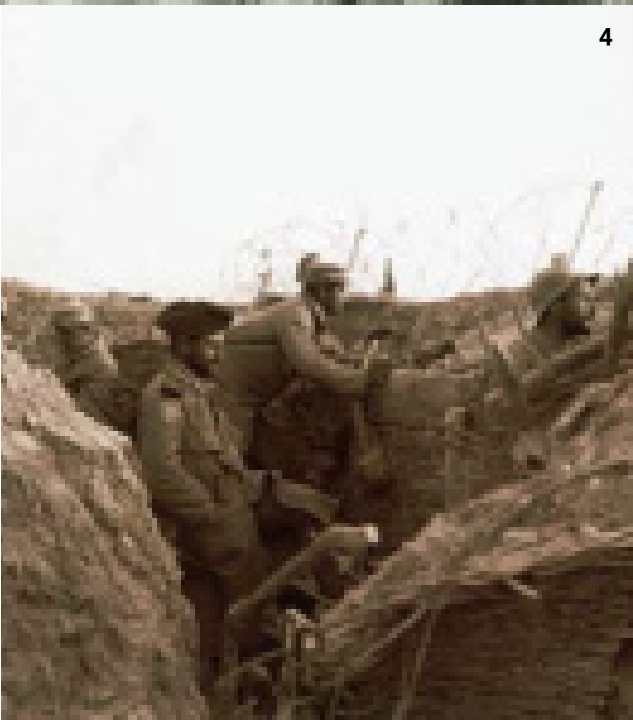
2



3



T. CRADONNE 1917. Jumilly. Pièce de 155.



4



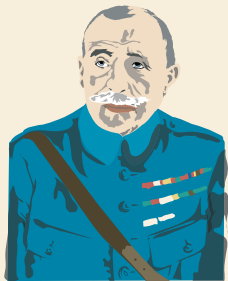
5

LES ÉVÉNEMENTS

L'OFFENSIVE NIVELLE ET APRÈS

AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE

Offensive Nivelle:



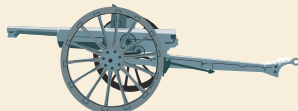
Général Nivelle

61 ans, commandant les armées françaises. A conçu les plans de l'offensive d'avril 1917 souvent associée à son nom.



Les troupes françaises

4 armées (5^e, 6^e, 10^e, 4^e)
62 divisions, troupes d'assaut et réserves pour les offensives d'avril entre Soissons et les Monts de Champagne.
1 000 000 d'hommes dont 10 000 Tirailleurs sénégalais engagés au combat et 20 000 Russes.



Canons

5 350 canons.



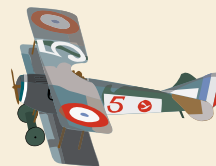
Obus

5 millions d'obus de 75 et 1,5 million d'obus de gros calibre tirés par l'artillerie française sur les positions allemandes entre le 6 et le 16 avril.
533 obus/minute tirés entre le 12 et le 15 avril.



Chars

L'armée française a engagé 128 chars dont 81 sont hors de combat au soir du 16 avril.



Avions

500 avions de chasse parmi lesquels beaucoup étaient peu opérants.



Tués et disparus français*

Période du 16 au 30 avril.
16 130 hommes de troupe et 766 officiers tués, 20 015 disparus (dont prisonniers).

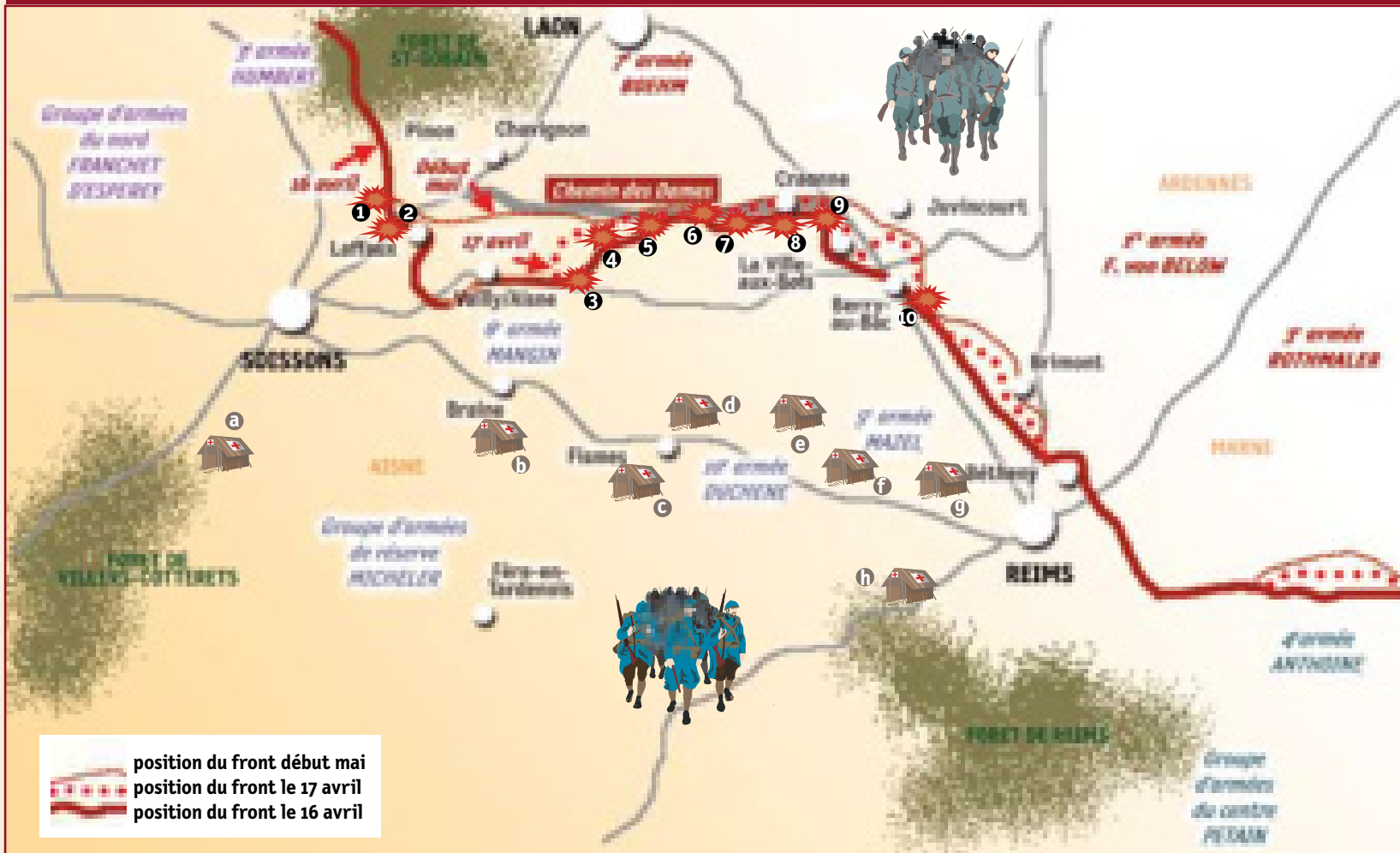


Blessés français*

Période du 16 au 30 avril.
63 284 hommes de troupes et 1848 officiers.

* Chiffres avancés par le grand quartier général repris dans un rapport du député Henri Galli en 1919. (voir page 20).

L'OFFENSIVE NIVELLE EN AVRIL MAI 1917



Carte - SIG - Conseil général de l'Aisne

Les forces en présence



Général Hindenburg

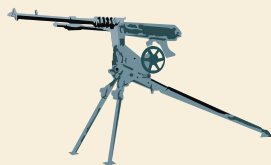
69 ans, chef d'état-major général de l'armée allemande, les opérations en France sont suivies par Lunderdorff.



Les troupes allemandes

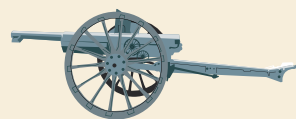
18 divisions.

Le secteur du Chemin des Dames est tenu par la 7^e armée de Vauxaillon à Berry-au-Bac. Elle est commandée par le général d'infanterie von Boehn. Au sud de Berry-au-Bac, le front est tenu par la 1^{re} armée de von Below.



Mitrailleuses

La mitrailleuse est l'arme qui fit le plus de victimes dans les rangs français.



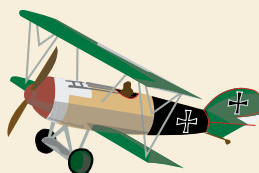
Canons

2 000 canons.



Barbelés

Les Allemands avaient posé des centaines de kilomètres de fils de fer barbelés pour protéger leurs lignes et avaient construit une ligne de blockhaus.



Avions

530 avions de chasse.



Tués, blessés et disparus allemands

De 30 à 40 000 tués, blessés et disparus, selon les estimations.

Pictogrammes réalisés par Zénith communication - St-Quentin

POINTS CHAUDS



- 1- Le Mont des Singes
- 2- Le Moulin de Laffaux
- 3- Le Mont Sapin
- 4- Braye
- 5- Le plateau de Paissy
- 6- La ferme d'Hurtebise
- 7- Le plateau de Vauclerc (Vauclair)
- 8- Craonne
- 9- Les bastions de Chevreux
- 10- Sapigneul

HOPITAUX D'ORIENTATION ET D'ÉVACUATION



- a- Vierzy
- b- Mont-Notre-Dame
- c- Saint-Gilles
- d- Courlandon
- e- Montigny
- f- Prouilly
- g- Muizon
- h- Bouleuse

CHRONOLOGIE

9 janvier: Décision allemande de commencer la guerre sous-marine à outrance le 1^{er} février.

21 février: Début du repli stratégique allemand sur la ligne Hindenburg (opération Alberich).

10 février: Mort en gare d'Aulnoye (Nord) de Charles Séblin, maire de **Montescourt** et sénateur de l'Aisne. Malade, il avait été évacué de force par les Allemands et abandonné dans le froid.

19 février: Evacuation par les Allemands de **Chauny** et des environs.

28 février: Les Allemands donnent l'ordre aux 45 000 habitants de **Saint-Quentin** d'évacuer la ville.

8-15 mars: Révolution en Russie, abdication du tsar.

17 mars: Les Allemands en se repliant font sauter le donjon du château de **Coucy**, restauré au siècle précédent par Viollet-le-Duc.

2 avril: Message du Président Wilson annonçant l'entrée en guerre des Etats-Unis.

9 avril: Offensive anglaise sur Arras et Vimy

16-17 avril: Offensive Nivelle qui doit « rompre le front, d'un seul coup, en 24 ou 48 heures ». Echec sanglant sur le Chemin des Dames dans la plaine au nord-ouest de Reims et sur les Monts de Champagne.

18 mai: Ouverture de la conférence socialiste de Stockholm. Opposition du gouvernement français au

départ des socialistes français pour cette conférence.

20 mai: Début des mutineries dans les régiments qui ont participé à l'offensive sur le Chemin des Dames.

18 juillet: À **Laon**, Les Allemands détruisent le monument à la mémoire des trois instituteurs de l'Aisne fusillés en 1870-71. D'autres statues à Laon et Saint-Quentin sont dans les semaines suivantes également détruites par l'occupant.

19 juillet: Vote d'une résolution de paix par le Reichstag.

31 juillet – 26 septembre: Troisième bataille d'Ypres.

20-23 août: A Verdun, offensive française.

23 octobre: Attaque victorieuse des Français contre le fort de **La Malmaison**.

24 octobre: Le front italien est enfoncé à Caporetto.

30 octobre 11 novembre: Bataille de Passchendaele dans les Flandres.

31 octobre – 1^{er} novembre: Les Allemands abandonnent leurs positions sur le Chemin des Dames et se replient au nord de l'Ailette.

2 novembre: Déclaration Balfour sur la Palestine: création d'un foyer national pour le peuple juif.

6-7 novembre: La révolution bolchevique l'emporte en Russie.

16 novembre: Création du ministère des Régions Libérées (qui subsistera jusqu'en 1926).

AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE

ET APRÈS

L'OFFENSIVE NIVELLE

DES PRÉPARATIFS À L'ÉCHEC :

Vendredi 6 avril

Lors d'un Conseil de guerre qui réunit à Compiègne les principaux généraux avec le Président de la République Poincaré, Nivelle doit menacer de démissionner pour sauver son offensive. Début de la préparation d'artillerie : 5 millions d'obus de 75 et 1,5 million d'obus de gros calibre sont tirés en 10 jours par plus de 5 000 canons.

Samedi 7 avril

Echec de l'attaque de la 22^e Division d'infanterie sur **Laffaux**.

Dimanche 8 avril

Fête de Pâques.

Lundi 9 avril

Début de l'attaque anglo-canadienne dans le secteur Arras-Vimy.

Samedi 13 avril

Echec de l'attaque de diversion menée par le 13^e corps de la 3^e armée en direction de **Saint-Quentin**. Nivelle vient à Fismes au QG de la 4^e armée pour y rencontrer les généraux Micheler, Mangin, Mazel et Duchêne.

Dimanche 15 avril

Dans la soirée, diffusion de l'ordre général n° 75 signé Nivelle : « *L'heure est venue ! Courage, confiance ! Vive la France !* »

Lundi 16 avril

3h30 : réveil des hommes qui doivent participer à l'attaque. **6 heures** : heure H pour la 5^e armée. **6h30** : engagement des premiers chars d'assaut français (128 chars Schneider). Partis de **Pontavert** pour attaquer en direction de **Juvincourt**, les premiers chars arrivent à 10 heures au carrefour du Choléra. **9 heures** : début de l'attaque pour le 1^{er} Corps d'Armée Colonial (CAC) dans le secteur de **Laffaux-Vauxaillon** qui prend le Mont des Singes avant de devoir se replier. **10h** : alors que le 2^e CAC est arrêté sur l'Ailette, reprise de la préparation d'artillerie sur plusieurs secteurs de l'offensive. **12h** : nouvelles attaques françaises, nouveaux échecs sur le plateau de **Vauclair** et sur Sapigneul. Plus au sud, les Russes prennent le village de Courcy. **14h** : Premier communiqué officiel de la journée. Le Grand Quartier Général se contente d'annoncer : « *La lutte d'artillerie a pris un caractère de violence extrême pendant la nuit sur tout le front compris entre Soissons et Reims* ». **14h** : après l'échec de la matinée, reprise de la préparation d'artillerie sur le **Moulin de Laffaux**. Au nord de Reims, la prise de Loivre par la 5^e armée déclenche une violente contre-attaque allemande. **18h** : nouvelle attaque en direction du Moulin de Laffaux, nouvel échec. **23h** : Second communiqué militaire officiel : « *Entre Soissons et Reims, après une préparation d'artillerie qui a duré*

plusieurs jours, nous avons attaqué les lignes allemandes sur une étendue de 40 kilomètres environ. (...) Partout la vaillance de nos troupes a eu raison de l'énergique défense de l'adversaire. (...) Le nombre de prisonniers faits par nous, et jusqu'à présent dénombrés, dépasse 10 000 ».

Mardi 17 avril

4h45 : début de l'attaque lancée par la 4^e armée à l'est de Reims (Mont Cornillet-Moronvilliers). Sur le Chemin des Dames, prise du fort de **Condé**, puis du village de **Braye en Laonnois** (à 19 h 45) par la 6^e armée.

Mercredi 18 avril

Le 2^e CAC qui a subi de lourdes pertes est relevé par le 11^e corps d'armée. Repli allemand dans le secteur **d'Aizy-Jouy et Ostel** pour réduire le saillant de Condé.

A Paris, conseil des ministres.

Jeudi 19 avril

Le ministre de la Guerre Paul Painlevé vient rencontrer Nivelle à Compiègne.

Vendredi 20 avril

Arrêt temporaire de la 1^{ère} offensive.

Mercredi 25 avril

Devant Poincaré et Painlevé, Nivelle reconnaît 98 684 évacués de blessés (dont 30 000 Russes et 3 000 Allemands) depuis le début de l'offensive.

Dimanche 29 avril

Remaniements au sein de l'armée. Nivelle reste général en chef, mais Pé-

tain est nommé chef d'état-major de l'armée. Le général Mangin (6^e armée) est relevé de son commandement le lendemain, il est remplacé par le général Maistre le 2 mai.

Lundi 30 avril

Reprise de l'offensive sur les Monts de Champagne.

Vendredi 4 mai

18 heures : attaque sur **Craonne** par le 18^e RI qui prend le village et atteint le rebord du plateau de Californie.

Samedi 5 mai

Reprise de l'offensive sur le Chemin des Dames. **4h45** : début de l'attaque sur le plateau de **Laffaux** par le 1^{er} Corps d'armée colonial avec les 9^e et 11^e régiments de cuirassiers à pied et un nouvel engagement de chars d'assaut. Prise de la ferme Mennejean et des ruines du **Moulin de Laffaux**. **9h** : la 10^e armée attaque les plateaux de **Vauclair** et des Casemates.

Dimanche 6 mai

Reprise de l'attaque au nord de **Laffaux** à 16 heures. Echec au Mont des Singes mais prise de la ferme de la Motte tenue malgré plusieurs contre-attaques allemandes.

Mardi 8 mai

Fin de la seconde phase de l'offensive.

Samedi 15 mai

Remplacement de Nivelle par Pétain.

1917. Avance française sur l'Ailette. coll. part.



POURQUOI LA SURPRISE N'A PAS JOUÉ

Prévue à l'origine par Joffre pour la fin du mois de février, l'offensive est reportée à plusieurs reprises. A la demande des Britanniques qui doivent attaquer dans le secteur d'Arras quelques jours avant les Français, la date est d'abord fixée fin mars. Mais le retrait stratégique des Allemands sur la ligne Hindenburg à partir du 15 mars bouleverse les plans des alliés franco-anglais. Le 27 mars, Nivelle avertit le maréchal Haig qu'il a fixé au 8 avril le jour J pour les Anglais. C'est sans compter sur les mauvaises conditions météo. Rencontrant Haig à Montdidier, Nivelle lui demande de retarder son attaque du

8 au 9 avril. Enfin, le 10 avril, alors que les Anglo-canadiens ont commencé leur offensive sur Arras et Vimy depuis la veille, c'est le général Micheler commandant le Groupe d'armées de Rupture qui doit mener l'offensive entre **Soissons** et Reims qui demande un nouveau report d'une journée. C'est donc finalement le 16 avril que les Français partent à l'attaque... La « surprise » qui devait être déterminante dans le succès de l'offensive ne pouvait pas jouer.

Guy MARIVAL

L'OFFENSIVE JOUR PAR JOUR

4 – 8 mai : la seconde offensive Nivelle

L'OFFENSIVE VUE PAR LES ALLEMANDS

«A la mi-avril, les Français commencèrent à attaquer entre **Soissons** et Reims et jusqu'en Champagne. Après 10 jours d'un bombardement presque ininterrompu qui avait fait rage nuit et jour, ils lancèrent à l'assaut leurs troupes par masses. Ce fut la bataille de l'Aisne, une bataille aussi sanglante que celle qui avait été engagée à Arras par leurs alliés anglais. Sur un front de 40 km de large, les Français voulaient pour leur part réaliser la percée tant espérée et jusqu'à 10 km au-delà de la 1^{re} ligne allemande. Mais

ils ne subirent une fois de plus que des terribles pertes qui dépassèrent, selon la formule habituelle, tout ce qu'on avait vu jusque là. Le général Nivelle se montra encore plus impitoyable que Joffre quand il s'agissait d'engager et de sacrifier des vies humaines. Le terrain conquis par les Français fut tout à fait insignifiant et le 21 avril, la bataille arriva à un point tel qu'elle n'offrait plus aucune chance de succès.»

(extrait de l'Almanach illustré du Berliner Zeitung pour l'année 1918).



Cadavre aux Grinons près de Bray en Laonnois.
coll. part.

LA BD DU 16 AVRIL



Ah! C'est est belle la grande offensive. Hé hé hé!



C'est bon à l'homme un peu de violence, ça fait l'âme ça. Et ça sert un peu de tout ça. Mais les 400000 sont blessés, ça se voit aussi et les milles autres aussi.

Bourgeois!



C'est bon de voir ça, ça fait l'âme ça. Mais les 400000 sont blessés, ça se voit aussi et les milles autres aussi.

Bourgeois!

TARDI



La foule s'agitait sur un trottoir encombré de sacs et de sacs pleins de sacs... (Texte inversé)

Y'a pas que ça dans le monde! C'est le monde qui change!

BOUCHÈRIE!



On parle de guerre, de sang, de mort... (Texte inversé)

BOUCHÈRIE!

BOUCHÈRIE!

Y'a pas que ça dans le monde! C'est le monde qui change!



On parle de guerre, de sang, de mort... (Texte inversé)

Y'a pas que ça dans le monde! C'est le monde qui change!

AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE

ET APRÈS

L'OFFENSIVE NIVELLE

Cache-cache aérien à l'avantage des Allemands



Ballon français d'observation, secteur du Chemin des Dames. Archives D^m de l'Aisne.

Les Allemands ont eu vent de la tactique aérienne française. Au cours de l'offensive Nivelle, leurs avions piquent puis se dérobent au combat pour venir mitrailler les poilus montés à l'assaut.

Pour accompagner l'offensive du printemps 1917, l'état major imaginait de mobiliser près d'un millier d'avion de tous les types. En réalité, le jour « J », il parviendra à n'en réunir que 131. Les armées ne conservent, pour assurer la protection de l'aviation d'observation, qu'une escadrille, soit une quinzaine d'appareils.

Les instructions données à l'aviation de chasse sont de porter l'action loin dans les lignes adverses. Les Allemands ont, semble-t-il, eu connaissance de ce plan. Ils donnent comme instruction à leurs pilotes de se dérober et d'harcéler les appareils français par des attaques rapides, menées par de petits groupes de quelques unités.

L'offensive à l'arrière des lignes allemandes se solde par un échec. Pendant que les aviateurs français recherchent désespérément les appareils adverses qui s'esquivent, les troupes françaises sont privées de soutien aérien. L'aviation de Corps d'Armée est paralysée. Dans une terrible partie de cache-cache, les avions allemands lancent des attaques rapides sur les troupes françaises.

Aucun bilan officiel n'a été dressé de ces opérations aériennes peu fructueuses, mais les responsables militaires en tirent des enseignements. Dans les mois qui suivent, un énorme effort d'équipement est entrepris. Il conduit en 1918 à l'emploi massif de l'aviation avec la création des divisions aériennes.

Au début du conflit, les belligérants n'envisageaient pas de confier à l'aviation d'autres tâches que la recherche du renseignement. Pourtant, rapidement, d'autres missions lui furent attribuées : réglage d'artillerie et bombardement. Au cours de l'année 1915, de part et d'autre du front, l'aviation s'est fortement développée. Le nombre d'appareils en service a considérablement augmenté, leurs performances se sont améliorées.

La bataille de Verdun est un tournant dans la guerre aérienne. Les Allemands lancent 270 avions sur les lignes françaises. L'aviation française d'observation est clouée au sol, les ballons captifs sont abattus et le commandement privé d'informations. L'importance de la maîtrise de l'air est confirmée à l'occasion de la bataille de la Somme. Une attaque massive des forces aériennes françaises et britanniques leur permet de se rendre maître du ciel avec tous les avantages que cela procure à l'artillerie. ■

Denis ROLLAND



Un avion français abattu dans le secteur du Chemin des Dames en 1917. coll. part.

CASSE EN SÉRIE

La fiabilité des avions produits est un réel problème. La casse atteint un niveau incroyable. Au mois de juin 1917, le général Fayolle écrit dans ses Souvenirs : « En ce moment, nous cassons 800 avions par mois, c'est la production mensuelle. Sur ce total, il n'y en a que 20 de détruits du fait de l'ennemi. » Ses propos sont à peine exagérés puisqu'au mois d'avril, pour l'ensemble du front français, le Grand quartier général (GQG) admet 39 avions abattus et 406 endommagés en dehors des combats. Parmi ceux-ci, 266 sont irréparables.



Un char français le 3 mai 1917 dans Condé sur Aisne. B.D.C.

Les chars arrêtés à Berry-au-Bac

Les Français utilisent pour la 1^{ère} fois des chars le 16 avril à Berry au Bac. Peu maniables, gênés par les fossés et pilonnés par l'artillerie, les blindés essuient des pertes sévères. Le 5 mai les lourds Saint-Chamond auront plus de succès à Laffaux.

Les Anglais utilisent pour la première fois des chars au cours d'une attaque en septembre 1916. Les Allemands ne croient pas encore à cette nouvelle arme, peut-être parce que leur préoccupation est de tenir sur une ligne de défense et non de mener de nouvelles offensives. Néanmoins ils développent rapidement des armes et obstacles anti-chars.

Côté français, le général Etienne a compris tout l'intérêt que peut apporter cette arme dans les futures attaques. Dans la perspective de la grande offensive du Chemin des Dames sont ainsi mis en chantier les premiers chars. Mais les militaires hésitent sur le rôle qu'ils doivent jouer dans la bataille. Faut-il les utiliser pour ouvrir la voie à l'infanterie ou au contraire pour appuyer son action en la suivant? Le général Nivelle cantonne les

chars dans un emploi plus marginal d'occupation des positions conquises dans le secteur de **Berry-au-Bac**. Il ne pouvait guère en être autrement. Le site de l'offensive présentait d'importantes dénivellations et les blindés n'étaient disponibles qu'en nombre limité.

Le 16 avril, 128 chars Schneider CA1 de 13 tonnes sont mis en ligne vers Berry-au-Bac. Le groupement Bossut attaque entre la Miette et l'Aisne, ses chars évoluent aux côtés du 154^e R.I. Ils sont repérés par l'artillerie allemande dès qu'ils franchissent le pont de la Miette. Devant la première ligne adverse, ils sont bloqués. La largeur des tranchées dépasse par endroits les 5 mètres. Le 154^e R.I. doit donc aménager un passage sous le feu de l'ennemi. Lorsque les chars atteignent enfin la seconde tranchée allemande, il est 11 heures et celle-ci est

déjà été conquise par des éléments du 151^e R.I. Le commandant Bossut est alors tué dans l'explosion de son char. Dès lors, il n'y a plus aucune coordination entre les blindés et l'infanterie qui, de plus, a été décimée. Les engins continuent seuls vers la 3^e ligne allemande et subissent alors un violent tir de barrage à l'artillerie lourde. En quelques minutes, de nombreux chars sont atteints. L'ordre de repli est donné.

Malgré cet échec cuisant, on a pu apprécier le service que pouvaient rendre les blindés. Le 5 mai, à **Laffaux**, 16 chars Saint-Chamond beaucoup plus lourds (22 tonnes) sont utilisés pour ouvrir la voie à l'infanterie. Ils permettent de franchir la rangée de blockhaus qui constitue la première ligne allemande. ■

D.R.

PAS SI BLINDÉS

Les pertes du premier engagement des chars sont considérables. Se déplaçant très lentement (4 km/h), les blindés sont très vulnérables. De plus, pour accroître leur autonomie, on les a équipés de réservoirs supplémentaires placés sur le toit. Les Allemands ont creusé de larges tranchées qui permettent de limiter leur progression.

Le résultat est catastrophique: sur 128 chars engagés, 57 ont été détruits, 64 sont tombés en panne ou sont restés enlisés. Le bilan humain est aussi lourd 9 officiers tués, 17 blessés, 7 disparus, 25 hommes tués, 92 blessés et 30 disparus.

SALE TEMPS POUR LES POILUS

Les conditions climatiques déplorables sont l'un des arguments avancés pour justifier l'échec du 16 avril. Elles ont incontestablement eu un effet néfaste, mais pas de la façon dont on a bien voulu le dire. Le 16 avril et le 17 avril, le temps est maussade. Ce n'est que le troisième jour qu'il fait un temps détestable avec de la pluie, de la neige et du froid. Or, le plan d'attaque prévoyait l'enfoncement des lignes allemandes en 48 heures.

En amont de l'offensive, un hiver exceptionnellement rigoureux a considérablement entravé la préparation. Les mois de janvier et de février sont extrêmement froids avec des températures atteignant les -20° C. Mars et début avril s'avèrent exécrables avec une alternance de froid et d'épisodes neigeux.

AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE

ET APRÈS

L'OFFENSIVE NIVELLE

Nivelle combien de morts?

Une main émergeant de la terre dans le secteur de l'Ange Gardien.
Archives D^oies de l'Aisne.

L'évaluation des pertes de l'offensive lancée au printemps 1917 sur le Chemin des Dames continue, 90 ans après les faits, à faire débat. Au delà des chiffres, ce qui a très vite marqué les esprits c'est la révélation de l'échec sanglant d'une bataille survenant après 32 mois de conflit, annoncée victorieuse et décisive avant même... d'avoir débuté.

30 000? 100 000? ou 300 000? Et dans le nombre, combien de tués, de blessés, de « disparus »? Et sur quelle période? Celle de la première offensive Nivelle du 16 au 20 avril? Celle de la période de commandement Nivelle jusqu'au 15 mai? Ou s'agit-il des pertes pour l'ensemble de l'année 1917 incluant celles de la bataille de La Malmaison?

Dès 1917, dès que l'échec de Nivelle avait été patent, des chiffres invérifiables avaient été lancés. Le ministre de la Guerre Painlevé avait lui-même annoncé dans une interview au *Times* de Londres « 28 000 tués et 84 000 blessés », pour la seule période du 16 au 20 avril! Non sans arrière-pensées: Painlevé n'avait accepté le plan de Nivelle que du bout des lèvres...

Sont venus ensuite les bilans publiés successivement, et dès le 12 mai 1917, par le Grand Quartier Général avec les interminables interrogations sur les « disparus » dont le nombre variait de 20 000 à 30 000 et qui comprenaient aussi les prisonniers, mais dans quelle proportion? Un rapport publié en 1919 pour l'ensemble des armées du Nord et du Nord-est et pour la seule période du 16 au 30 avril 1917 établissait, « après rectifications » à 102 043 le total des pertes, dont 16 896 tués et 19 800 disparus. Encore ne comprenait-il pas les 5 200 Russes

tombés entre **Berry-au-Bac** et Courcy, et évidemment pas les pertes britanniques et canadiennes dans le secteur d'Arras...

Nivelle lui-même avait fait établir une statistique des pertes, division par division. En moyenne, chaque division des 5^e et 6^e armées avait perdu 2 600 hommes au Chemin des Dames. Le chiffre n'était que de 2 000 pendant la bataille de la Somme, l'année précédente. Mais il faut préciser que l'effectif d'une division était passé de 17 000 hommes en 1916 à 14 000 environ en 1917... Puisqu'il s'agit d'une moyenne, on imagine que certaines unités ont été beaucoup plus éprouvées. Le 208^e régiment d'infanterie était engagé le 16 avril vers le hameau de Chevreux, au pied de l'ancien village de **Craonne**. Il a laissé sur le terrain 1 641 hommes*, plus de la moitié du régiment en une seule journée! Et on pourrait citer d'autres exemples.

Un bilan effroyable qui contrastait avec les promesses de Nivelle d'une victoire certaine. ■

Denis ROLLAND

*Il s'agit des pertes au sens du commandement militaire (tués mais aussi blessés)

ET LES ALLEMANDS ?

Si les gains de terrains ont été minimes, quels ont été les effets de l'offensive sur les troupes allemandes? A la fin du mois de juin 1917, le haut commandement français évalue les pertes de l'adversaire, sur l'ensemble des fronts anglais et français à 300 000 hommes. Le chiffre est probablement surestimé, mais Ludendorff dans ses *Souvenirs de guerre*, avoue pudiquement: « Notre consommation en troupes et en munitions avait été ici aussi extraordinairement élevée. »

SUR www.aisne.com
LES RUSSES DANS LA BATAILLE

De l'hécatombe au désastre

Lors de l'offensive d'avril, les énormes carences des services sanitaires s'ajoutent à l'impression de massacre ressentie par les combattants. Les mitrailleuses allemandes fauchent les poilus par centaines alors qu'un très grand nombre de blessés ne peuvent être soignés à temps.

Comment imaginer 90 ans après ce mois d'avril 1917, l'ampleur des douleurs de ces poilus de 20 ans plongés dans la boue et le froid du Chemin des Dames. Sous leurs épaules, courbées prématurément par le poids de trois années de guerre dévoreuse de chair et d'os, les cœurs espéraient tant de ce dernier assaut promis à un succès assuré.

La fin de la guerre leur avait-on promis! La fin de leur vie on leur a donné! Mutilés, broyés, coincés sur ce front marécageux, subissant immobiles les tornades de fer et de plomb dès leurs premiers pas, perdus dans ce labyrinthe sans espoir de sortie, ils n'ont pour seul horizon que la blessure du copain en attendant la leur.

Ecoutons un instant le témoignage de quelques survivants de cette hécatombe. Le chef d'un bataillon de tirailleurs sénégalais gelés par le froid raconte : « On a dû se terrer, restaient 410 hommes sur 1100 à l'attaque sans avoir tiré un coup de fusil... » (1). Du 16 avril, Paul Clerfeuille, du 273^e d'Oulches, dit : « Pour traverser en face de la mitrailleuse, nous marchons à quatre pattes et même nous rampons. Nous arrivons à 80 mètres environ. Quel spectacle! Des tas de morts du 127^e, 73^e et 273^e. Nous en sommes écœurés, nous avons les larmes aux yeux. Quelques Sénégalais, morts eux aussi... ». Paul Clerfeuille et ses compagnons avaient pour mission de prendre le plateau de Craonne en 1 heure... Le 18

avril, le même écrit : « Les bombardements des deux artilleries durent toujours et nous sommes à demi sourds. C'est l'enfer; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France! »... Le 22 avril, la tension n'est pas retombée : « Je passe un moment d'angoisse. Je me vois mort à cette place [...]. J'incline quand même le corps à l'horizontale vers cette vase nauséabonde. Les éclats passent au-dessus de moi, je suis vivant, mais pour combien de temps? » (2). Paul Clerfeuille reviendra en mars 1918 sur le plateau de Craonne avec le 273^e.

Du 16 avril, alors que son unité, le 8^e cuirassier, ploie sous les obus allemands de 210, Xavier Chaïla rapporte ce témoignage terrible : « ...Il y eut plusieurs blessés que nous ramassâmes pour les porter en arrière, ce qui n'était pas petite affaire, devant circuler dans des boyaux obstrués [...] Nous arrivâmes à un poste de secours de brancardiers divisionnaires qui refusèrent de recevoir nos blessés parce qu'on n'était pas de leur division [...] Il fallut aller jusqu'au canal [...] Sur la berge il y avait au moins 400 blessés grièvement. Le médecin chef était fou : quoique cette offensive fût prévue depuis longtemps, il n'existait rien pour l'évacuation des blessés [...] C'était les prisonniers boches qui devaient évacuer avec des brancards sur une distance considérable.

Certains de nos blessés durent rester 48 heures sur la berge du canal, sous la pluie, le froid et les obus. Un grand nombre y succombèrent faute d'avoir été soignés en temps utile... » (3)

En arrivant, « par chance », aux ambulances divisionnaires à 10 ou 12 km en arrière, les fantassins blessés découvrent une nouvelle épreuve, on ne peut les soigner. 4 jours, ils attendent. Beaucoup n'arrivent pas aux blocs opératoires (H.O.E) (4) débordés. En trois jours, les chirurgiens de Prouilly doivent opérer 1 500 grands blessés. Ils ne pourront en opérer que 500. Il aurait fallu tous les chirurgiens de France!

Aujourd'hui 90 ans après, peut-on laisser croire que la Mère Patrie accoucha sous X de ce printemps 1917... ■

A François et Julien
Noël GENTEUR

1- Henri CASTEX: L'affaire du Chemin des Dames. Les comités secrets 1917.

2 et 4- Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire. 2, pages 163-164-165 : Rémy Cazals. 4, pages 137 à 151 Antoine Prost.

3- C'est à Craonne Sur le plateau... Journal de route de Xavier Chaïla. Mémoire du Languedoc. Sandrine Laspalles- Rémy Cazals. P. 66-67.



Le service de santé de la 6^e armée évacuant des blessés.
coll. part.



En juillet 1917, 560 000 hommes étaient mobilisés pour soutenir l'effort de guerre dans les usines contre seulement 122 000 deux ans plus tôt. Une usine, dessin de Lucien Jonas paru dans L'illustration du 12 mai 1917.

Faire la guerre autrement, l'idée fait débat après l'échec sanglant de l'offensive Nivelle car plus personne ne croit à la ruée décisive, perspective maintes fois annoncée et systématiquement déçue. Se substituent aux grandes offensives une stratégie de coups de main et une mobilisation accrue de l'outil de production. Alors que les Russes ont fait défection, ce qui permet aux Allemands de renforcer leur présence sur le front de l'ouest, l'état-major français table sur la montée en puissance de l'engagement des américains et sur l'effort dans les usines et dans les champs pour venir à bout de l'adversaire.

L'ampleur et les conséquences du fiasco de l'offensive Nivelle ont pour effet d'engendrer, dès le printemps 1917, un débat sur la manière de faire la guerre.

Jusque là, en dépit des démentis sanglants portés au mythe de la guerre courte par les massacres de mai et septembre 1915 en Artois et Champagne, de Verdun et de la Somme en 1916, le discours officiel continuait d'affirmer que la guerre serait gagnée d'un coup par une ruée irrésistible. A chaque échec, on déclarait que ce n'était que partie remise et que la prochaine tentative serait la bonne. En somme, on vivait sur l'idée de la « guerre courte retardée » comme le signale l'historien H.G. Soutou.

Après l'échec du Chemin des Dames, cette position n'est plus tenable. La guerre sera encore longue. Entrer dans une perspective d'affrontement prolongé signifie qu'on va tout d'abord faire appel

à toutes les ressources de la nation, financières, économiques, industrielles pour se forger l'outil matériel le plus puissant possible afin de parvenir à la victoire en économisant au maximum les vies des citoyens. Il faut industrialiser la guerre, dit Pétain. On échange l'illusoire rapidité de la ruée contre une vision de longue durée.

Forces et faiblesses des alliés. La force des Alliés réside dans leur libre accès aux matières premières, aux compétences industrielles, aux réserves financières des Etats-Unis et, dans l'avenir, à la contribution de leur armée. Cependant que la faiblesse du camp opposé à l'Allemagne résulte de la défection de l'allié russe avec sa conséquence inéluctable : le report de toute la puissance de l'armée allemande, à terme, sur le front français.

En attendant que les arsenaux fournissent les matériels qui surclasseront ceux de l'adversaire, en attendant l'arrivée d'une armée américaine au po-

tentiel humain sans commune mesure avec celui des divisions alignées par les Allemands, il faut placer l'armée française dans une position défensive en remuant la terre sur de grandes distances. Ainsi on peut contraindre l'ennemi, dont on attend sans illusions l'attaque, à être ralenti et englué dans des réseaux de tranchées établis en profondeur.

Dès lors, estiment les stratèges de l'époque, il restera à « l'écraser » en rase campagne sous la puissance des armements avant de « l'achever » par des contre-attaques mobiles rendues possibles par une suprématie indiscutable en moyens de transports automobiles. Auparavant, loin de densifier l'occupation des tranchées de première ligne, il convient, bien au contraire, de l'alléger. Une première raison à cela : ces positions sont des nids à obus et les cibles privilégiées des artilleurs allemands avec pour résultat évident que l'on y meurt fréquemment, même sans attaque d'infanterie adverse. La véritable résistance est à

au secours du rat des tranchées



»»» l'artillerie adverse ne peut agir alors que l'artillerie amie peut donner toute sa puissance. Il faut en finir avec l'idée que la moindre parcelle de terrain de France est sacrée. Les guetteurs laissés en première position doivent, après avoir alerté et assuré la défense initiale, se replier sur les positions tenues plus en arrière par leurs camarades. Ce nouveau dispositif permet en outre de récupérer des divisions pour contribuer, avec le concours d'une main d'œuvre civile française et étrangère, à parachever le dispositif défensif. Les unités économisées pourront également s'entraîner à l'arrière à se servir et à coopérer avec les nouvelles armes, en particulier l'aviation et les chars.

Coups de main fréquents. L'allègement du front a pour corollaire le recours aux coups de main fréquents avec pour but d'empêcher l'ennemi de se montrer en temps ordinaire trop agressif sur les tranchées de première ligne faiblement occupées. Décrié par ceux qui croient toujours à l'offensive à outrance, ce nouveau dispositif atteint bien son but premier, celui de diminuer le coût humain de l'engagement. Toutes pertes confondues (tués, disparus, prisonniers et soldats morts dans les hôpi-

taux), la période de novembre 1917 à janvier 1918 inclus se révèle être celle où les pertes ont été les plus faibles de toute la guerre.

En novembre sont morts 5 000 hommes, en décembre 4 000 et en janvier 6 000. Ces chiffres sont à rapprocher de ceux d'avril 1917 : 52 000 et de mai 1917 : 29 000. Certes, lors du déferlement allemand à partir de fin février 1918, le niveau de ces pertes s'élève dramatiquement : 26 000 en mars, 23 000 en mai, 74 000 en juin, 47 000 en juillet. Mais à l'issue de ces sanglants mois, l'armée allemande a perdu son fer de lance de troupes d'assaut. Elle se trouve contrainte de se placer elle-même en défensive tout en ne disposant plus des effectifs nécessaires pour tenir ses positions alors qu'en face les forces nouvelles américaines viennent épauler les Franco-britanniques.

Rappelés en usine, mobilisés pour la moisson.

A ce moment, du fait de la nouvelle option prise après l'échec Nivelle, la répartition des ressources humaines a bien changé. En mai 1915, sur 2 130 000 combattants au front, 1 526 000 étaient particulièrement exposés car fantassins. En Octobre 1918, ces fantassins n'étaient plus que 851 000 sur les

1 200 000 combattants du front. En revanche, ils étaient soutenus dans la zone arrière des armées et à l'intérieur par 950 000 hommes, chiffre 5 fois supérieur à celui de 1915 où l'on comptait 190 000 hommes en soutien. En juillet 1915 on avait rappelé en usine 122 000 hommes, en juillet 1917 ils étaient 560 000. La même année, 130 000 autres étaient mobilisés pour la récolte de la moisson aux côtés des 100 000 qui avaient bénéficié de permissions spéciales à cet effet. Apparaît ainsi l'effort de la nation tel que le concept de la guerre longue l'a fait évoluer : on affecte moins d'effectifs au front pour obtenir la victoire finale par une mobilisation accrue de l'outil de production industriel et agricole.

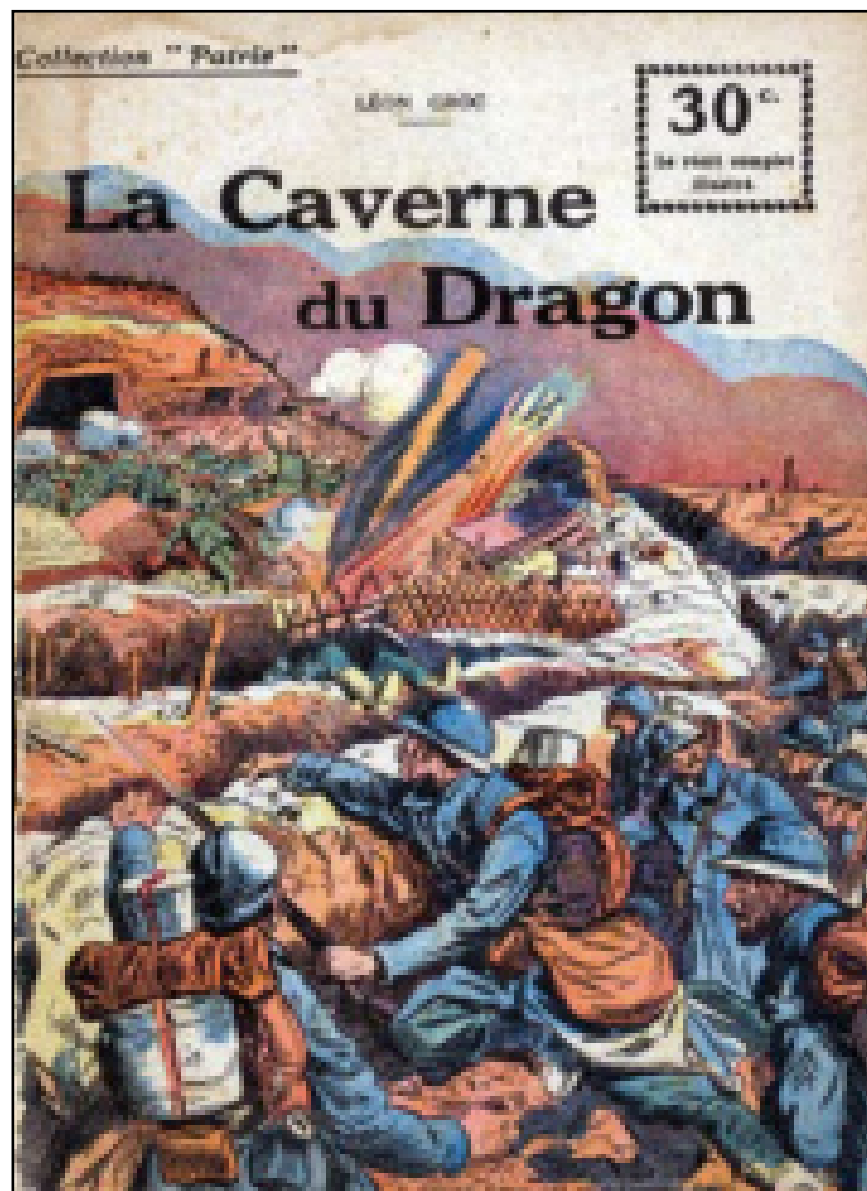
Une orientation rationnelle mais qui allait à l'encontre de l'idée républicaine d'égalité devant le sacrifice. Et on ne peut jeter la pierre à ceux qui jusqu'au bout ont supporté l'épouvante du front, à ceux qui, lors des moments de cafard ou de colère entonnaient, *mezzo voce* ou à pleine voix le dernier vers du refrain de la chanson de Craonne avec son désespérant constat : «... *Nous sommes les sacrifiés* ». ■

Général André BACH

AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE | L'OFFENSIVE NIVELLE

ET APRÈS

Couverture d'un petit livre de la collection *Patrie* qui exalte l'assaut du 25 juin.



ET LE DRAGON DÉVORA LA CREUTE...

Depuis la fin de l'année 1916, les cartes françaises et allemandes indiquent bien une «grotte du Dragon» (ou «Drachenhöhle»). Mais c'est le nom donné, vraisemblablement par des troupes bavaroises, à une petite carrière au nord de la ferme d'Hurtebise, sur le versant dominant l'Ailette. Sur le côté Aisne, au sud, c'est toujours la «carrière de la Creute» qui est mentionnée, du nom de la ferme, détruite dès les premiers combats en septembre 1914, qui y était adossée. Les Allemands ont creusé un tunnel entre les deux carrières qui n'en font plus qu'une. Et après juin 1917, c'est le nom de «Caverne du Dragon» qui s'impose. Il parle à l'imagination. Il symbolise l'ennemi germanique et sa mythologie (la légende de Siegfried par exemple) tout en associant la tradition chrétienne avec ses saints pourfendeurs de dragons. C'est en tout cas un exemple sans doute unique sur l'ensemble du front d'un nom donné par les Allemands qui soit ainsi passé à la postérité.

Le 25 juin, 2 000 poilus reprennent aux Allemands la Caverne du Dragon à Oulches.

Pour donner du retentissement à ce succès et faire quelque peu oublier le fiasco du 16 avril, les autorités militaires organisent un voyage de presse.

La reprise de la Caverne du Dragon fait la une

« Dans le parc de triage où on les amène pour la désinfection et l'interrogatoire, j'ai vu les 300 et quelques Westphaliens qui venaient de se faire prendre, tels des lapins au terrier, dans la caverne désormais célèbre ». Dans « La Liberté » du 28 juin 1917, le journaliste René Chavance rend compte de ce qu'il a vu à **Beaurieux**. Là se trouve le camp où ont été rassemblés les Allemands fait prisonniers lors la prise de la «Caverne du Dragon», trois jours plus tôt.

327 prisonniers exactement, la moitié d'entre eux a été capturée dans la grotte elle-même. Après les déboires enregistrés depuis le 16 avril, l'épisode fait la une de tous les journaux de la capitale. C'est en effet un véritable voyage de presse que les autorités militaires ont organisé pour l'occasion.

Plusieurs fois reportée, l'attaque a été fixée au 25 juin. A 4 heures du matin, on commence par introduire 200 m³ de gaz par plusieurs ouvertures de la carrière où se trouve un poste de secours. Mais protégés par un mur intérieur, les Allemands peuvent prévenir le danger et ils mettent en marche les ventilateurs, car ils disposent d'une centrale électrique souterraine.

L'assaut a lieu à 18 h 05 précises, après trois heures d'intense bombardement. Précédés par des soldats équipés de lance-flammes, un peu plus de 2 000 hommes sortent des tranchées. Ce sont, pour l'essentiel, un bataillon du 152^e régiment d'infanterie et un bataillon du 334^e. A 21h30, malgré deux contre-attaques allemandes, tout est terminé. Les deux régiments qui ont participé à l'atta-

que vont longtemps se disputer l'honneur de la prise de la caverne. Et une polémique, avec en arrière-plan les luttes religieuses d'avant 1914 que la guerre n'a pas fait cesser, éclate à propos du rôle exact joué par Jean Py, aumônier-infirmier au 152^e, dans la capture des prisonniers.

Rien qu'au 3^e bataillon du 152^e, 4 officiers et 46 sous-officiers et soldats ont trouvé la mort dans l'assaut. Dans ce bataillon, la veille, certains avaient tenté de se cacher avant d'être récupérés quelques heures plus tard et, sur ordre du colonel commandant le régiment, placés en première ligne pour monter à l'attaque. ■

Guy MARIVAL

« Petit meneur » fusillé à la première heure



Le fusillé de 1917.
Reconstitution par
Jean Bigot en 2005.

EXTRAITS DE LA LETTRE
SIGNÉE PAR LE CONDAMNÉ



Pierre Gaston Lefèvre.
Coll.Part.

Il n'a que 17 ans, en août 1914, quand il s'engage dans les rangs français. En juin 1917, il tombe, fusillé à Soissons. Le cas incompréhensible du caporal Pierre Gaston Lefèvre, condamné pour son implication dans la mutinerie du 109^e R.I. le 31 mai à Mercin.

Pierre Gaston Lefèvre cantonnier, fils de Jean-Baptiste, lui-même cantonnier, et de Zoé Reder, couturière, n'a que 17 ans lorsqu'il signe son acte d'engagement à la mairie de Mézières (Ardennes) le 14 août 1914. Pour arriver jusque là, il lui a fallu passer de l'autre côté des lignes allemandes. Sept jours plus tôt, le 7 août, son père, otage, a été fusillé par les Allemands à Morfontaine, le village de Meurthe et Moselle où la famille est établie. Son frère, infirme, a lui aussi été emmené et passé par les armes, le long du mur du cimetière d'Aumetz. Alors, Pierre Gaston, animé par le désir de venger les siens, a rassemblé quelques affaires, traversé les rangs allemands pour atteindre l'Aisne où il s'est engagé dans l'armée française après avoir triché sur son âge pour pouvoir être incorporé. Quelques mois plus tard, il apprendra la mort au combat de son autre frère, restant seul soutien de ses deux sœurs et de sa mère.

Au cours de son procès, le caporal Lefèvre est présenté par l'un des juges comme un « petit meneur ». Lors de son arrestation, on a découvert sur lui une somme de 3000 F dont il n'explique pas la provenance. On apprend en revanche « que depuis quelque temps Lefèvre payait fréquemment à boire à ses camarades et qu'il passait des nuits entières en dehors du cantonnement pour ne rentrer qu'au petit jour, dans un grand état d'exaltation. »

Dans le climat de psychose qui règne alors, il n'en faut pas plus pour échauffer toutes sortes de machinations. La raison de ses sorties nocturnes et l'origine de la somme d'argent qu'il avait en sa possession ne seront révélés que 90 ans plus tard à la lecture d'une lettre de son frère dans laquelle ce dernier explique que Pierre Gaston est un joueur incorrigible.

Le caporal Pierre Gaston Lefèvre « accueillit la sentence avec fureur », dira l'un des juges. Juste avant sa mort, il adresse une lettre en trois exemplaires au général Maistre (6^e armée) pour être également transmise à Pétain ainsi qu'au général Martin de Bouillon (13^e division). Ce courrier (lire ci-contre) qui constitue un appel au calme et à la discipline à destination des autres soldats, le condamné l'a bien signé, mais il n'en est pas l'auteur.

Le 16 juin 1917, il est à 4 h 30 lorsque Pierre Gaston Lefèvre, qui avait franchi les lignes allemandes pour s'engager dans les rangs français en août 1914 à l'âge de 17 ans, est exécuté au champ de tir de Soissons par un peloton français. Son corps repose aujourd'hui dans le cimetière militaire d'Ambleny. ■

Denis ROLLAND

Lire aussi pages 26 & 27 les mutineries.

« Chers camarades,
(...) Je vais être fusillé pour avoir pris part aux manifestations et aux actes d'indiscipline auxquels se sont livrés, il y a quelques jours, un trop grand nombre de nos camarades (...) Je comprends la gravité d'une faute qui en affaiblissant le moral de l'armée, compromettrait la victoire de la France.

Je demande pardon à la patrie (...) Mais, en même temps, je demande à tous mes camarades de comprendre le sens de mon sacrifice. (...) Je les supplie tous de ne jamais plus se laisser entraîner à des actes d'indiscipline (...) Je leur demande aussi de penser aux malheureux qui pourraient être un jour condamnés comme moi parce qu'ils se seraient laissés prendre une minute aux mensongères paroles de quelques mauvais Français (...)

Que mon sang versé dans de si effroyables conditions, serve à vous unir tous dans une même volonté de discipline et contribue (...) à la victoire de la France.

Adieu !

Vive la France !

Priez pour moi. De là-haut je le ferai pour vous ».

Lefèvre Pierre Gaston

PRÉCISION.

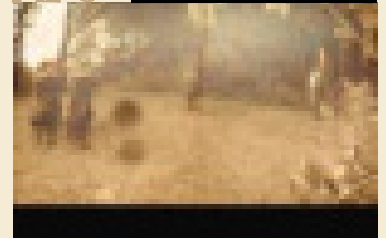
Le contenu de cette lettre a été dicté à Pierre Gaston Lefèvre avant son exécution, il n'en est pas l'auteur mais juste le signataire. Il s'agissait d'inciter à un retour au calme et à la discipline.

SUR www.aisne.com
LA LETTRE COMPLÈTE.

AVANT L'OFFENSIVE NIVELLE | L'OFFENSIVE NIVELLE

ET APRÈS

Une fois de plus, toutes ces pertes n'ont servi à rien : en mai 1917 dans la zone de repos proche du front, ce sentiment domine quand les incidents de discipline font tache d'huile. De nombreux soldats refusent de remonter à l'assaut alors que l'échec de l'offensive Nivelle est patent. Les mutineries affectent plus de 150 unités. Répression d'une main et amélioration sensible du régime des permissions de l'autre en viennent à bout fin juin.



Reconstitution d'une exécution par le réalisateur Jean Bigot en juillet 2005. Sur 450 condamnations à mort prononcées, 27 ont été effectives. Il y eut, par ailleurs, 2 000 déportations vers les colonies et 1 500 condamnations à des peines graves.

Quand les poilus refusent de marcher

Au printemps 1917, une partie de l'armée française a été affectée par une série de mutineries. Comment en quelques semaines plusieurs dizaines de milliers d'hommes ont-ils pu braver l'autorité des états-majors puis rentrer dans le rang pour redevenir des combattants exemplaires à l'occasion de la bataille de La Malmaison à l'automne et jusqu'à la fin de la guerre?

Les généraux ont vu dans ce mouvement le résultat de menées pacifistes venues de l'arrière. Cette thèse a prévalu pendant 50 ans, jusqu'à ce que l'historien Guy Pedroncini démontre qu'il n'y avait aucun lien avec les mouvements pacifistes. Pour lui, les causes étaient à rechercher dans l'échec de l'offensive du 16 avril et son coût humain. Les travaux récents ont montré que cette hypothèse devait être nuancée. Les pertes de l'offensive Nivelle ont, certes, été très importantes mais bien

d'autres batailles au cours de la guerre ont été plus meurtrières.

La perspective de l'offensive du 16 avril avait fait naître un immense espoir parmi les combattants. Le formidable déploiement de forces devait permettre d'en finir avec cette guerre interminable. En 48 heures on devait être à **Laon**, mais au bout de quelques jours, la plupart des combattants se rendent compte que c'est un échec. Une fois de plus, toutes ces pertes n'ont servi à rien. Ceux qui s'en sont sortis ne rêvent maintenant que de pouvoir se reposer et partir en permission car, depuis le début du mois, les départs ont été supprimés.

La grogne se développe véritablement lorsque l'état-major demande aux combattants un nouvel effort les 4 et 5 mai, principalement dans les secteurs de **Craonne**, **Cerny** et **Laffaux**. Quelques incidents surviennent en première ligne dont le plus sérieux est celui de **Vendresse**. Une centaine de combattants refuse de participer à une attaque suicidaire. Mais c'est surtout dans la zone de repos, à partir du 20-25 mai, que les incidents vont se multiplier.

Le même scénario se reproduit des dizaines de fois : à l'annonce du départ pour les tranchées, les hommes réclament leurs permissions, manifestent bruyamment, commettent parfois des exactions. La conférence de Stockholm (lire page suivante) et l'annonce de troubles consécutifs aux grèves, à Paris et dans les grandes villes, accentuent le mécontentement des hommes. Des bruits incroyables circulent sur tout le front : les troupes noires et annamites réprimeraient par fusillade les manifestations ; 15 000 hommes se regrouperaient en forêt de Compiègne pour marcher sur Paris ; la 5^e division, en se rebellant, aurait obtenu d'être retirée du front ; à Paris, l'Hôtel de ville serait en feu, etc...

En quelques semaines le mouvement prend une

importance considérable. A **Missy-aux-Bois**, 400 hommes du 370^e R.I. tiennent tête au commandement pendant une semaine. A **Ville-en-Tardenois** 2 000 soldats de la 41^e division manifestent, à Mourmelon c'est un régiment entier, le 217^e R.I., qui refuse de remonter en ligne pendant 15 jours. Au total, plus de 150 unités appartenant à 78 divisions se mutinent. Partout des soldats manifestent, contestent, se réunissent, diffusent des tracts, chantent l'Internationale. En fait de mutinerie, il s'agit plutôt d'incidents de discipline car les officiers sont rarement pris à partie et les refus de marcher se résolvent par la discussion. En outre, les

Les révoltés affirment qu'ils tiendront les tranchées mais qu'ils ne veulent plus attaquer.

révoltés affirment qu'ils tiendront les tranchées mais qu'ils ne veulent plus attaquer.

La répression est à la mesure de l'ampleur du phénomène : 450 condamnations à mort, 1 500 condamnations à des peines graves, 2 000 déportations « à titre préventif » vers les colonies. Néanmoins, le président de la République Raymond Poincaré utilise son droit de grâce dans 95 % des cas. 27 soldats seront exécutés. L'annonce de l'augmentation du taux de permission calme rapidement les esprits. Les hommes montrent ainsi qu'ils ne veulent pas la révolution ni une paix sans condition. Après la bataille, ils souhaitent avant tout revoir leur famille.

A la fin du mois de juin le mouvement est presque terminé. Il se prolonge en juillet par des incidents dans les gares. Au début de septembre, tout est rentré dans l'ordre. Tout en menant une répression vigoureuse, Pétain a pris conscience qu'il fallait avoir plus de considération pour les soldats. Il s'attachera à prendre de nombreuses mesures pour améliorer les conditions de vie des combattants et augmenter le taux de permission. ■

Denis ROLLAND

A L'ARRIÈRE, LES GRÈVES

A l'arrière, dès le début du mois de mai, un important mouvement de grève se déclenche contre la vie chère. Il influence incontestablement le mouvement des mutineries. Il débute par la grève des midinettes (ouvrières des ateliers de couture) et fait rapidement tache d'huile. Même les ateliers d'armements sont touchés. Dans les tranchées, les poilus ne comprennent pas cette situation comme en témoigne cette réflexion d'un soldat dans une lettre à sa mère : « Si le pékin en a marre, que ferait-il à notre place à entendre les marmites avec les gaz, les haricots matin et soir. » De nombreux combattants, au travers des lettres des familles et des innombrables rumeurs, croient à l'imminence d'une révolution. Il n'en sera rien, le gouvernement accordera des hausses de salaire et tout rentrera dans l'ordre.



Arrivée du 17^e RI à Soissons le 26 mai 1917. Quelques jours plus tard, ce régiment connaîtra plusieurs incidents et sera à l'origine de la mutinerie du 109^e RI.
BDIC



LA PAIX À STOCKHOLM ?

Depuis le mois de mars, la révolution russe est un sujet d'inquiétude dans l'opinion publique. Certains croient que le nouveau gouvernement va signer une paix séparée. D'autres craignent que la révolution gagne la France. Au début du mois de mai, les socialistes russes, qui luttent contre le gouvernement issu de la révolution de février, créent la surprise en proposant de réunir en conférence à Stockholm les socialistes de tous les pays afin de rechercher des solutions de paix. Les socialistes français sont rapidement divisés sur cette question car on ne peut pas parler de paix sans évoquer la réparation des dommages et la question de l'Alsace-Lorraine. Dans les tranchées, on ne perçoit pas toutes ces subtilités. Stockholm devient rapidement synonyme de paix. Lorsque le gouvernement refuse d'accorder les passeports aux délégués français, c'est pour les combattants, une nouvelle fois la paix qui s'éloigne.

LA BD DES MUTINERIES



Il faut pas étonner d'ailleurs que le Grand de Seine ait rendu sa berline pour venir que le Grand sera content à mort.

La grand le Cheval de Seine avec les autres, mais c'est pas la question à débiter pour l'instant, et qui se passe.

Pas plus tard... Le grand de demain sera prêt sur tout à l'heure. C'est pas le grand de demain, de demain, mais c'est pas de demain, et pas de demain par les autres à sa.

C'est pas de demain, mais le grand de demain sera prêt sur tout à l'heure. C'est pas le grand de demain, de demain, mais c'est pas de demain, et pas de demain par les autres à sa.



Il n'a pas été question que ce n'est pas lui qui a écrit de ce travail pendant ce temps, mais les autres, qui sont à son côté de à ne pas l'oublier, et il n'est pas oublié.

De plus, il a écrit de donner son qui lui a écrit après la mort de la division... De plus, les autres, qui sont à son côté de à ne pas l'oublier, et il n'est pas oublié.

Alors on a regardé dans une maison, derrière la maison en haut... De plus, les autres, qui sont à son côté de à ne pas l'oublier, et il n'est pas oublié.

Le soldat avait l'impression qu'il avait écrit que la France était la République des Français, et la France était la France. Le soldat avait écrit que la France était la France, et la France était la France.

Au même moment, les autres Allemands s'occupaient de leur travail, et les Français.

Le soldat avait écrit de donner son travail à la France, et la France était la France.

Il avait écrit de donner son travail à la France, et la France était la France.

Le soldat avait écrit de donner son travail à la France, et la France était la France.

Il avait écrit de donner son travail à la France, et la France était la France.



TARDI

A l'angle on dit toujours à propos le cardinal se peut d'un mal d'un lapsus on dit d'un mal d'un lapsus.

1. ~~Mal d'un lapsus~~ ~~Mal d'un lapsus~~

Le mal d'un lapsus, dit-on, est un mal d'un lapsus par lequel on dit d'un mal d'un lapsus.

2. ~~Mal d'un lapsus~~ ~~Mal d'un lapsus~~

Le mal d'un lapsus, dit-on, est un mal d'un lapsus par lequel on dit d'un mal d'un lapsus.

3. ~~Mal d'un lapsus~~ ~~Mal d'un lapsus~~

Le mal d'un lapsus, dit-on, est un mal d'un lapsus par lequel on dit d'un mal d'un lapsus.



Le mal d'un lapsus, dit-on, est un mal d'un lapsus par lequel on dit d'un mal d'un lapsus.



FEU!



Un mal d'un lapsus, dit-on, est un mal d'un lapsus par lequel on dit d'un mal d'un lapsus.



Le mal d'un lapsus, dit-on, est un mal d'un lapsus par lequel on dit d'un mal d'un lapsus.

Victoire française à La Malmaison

Les troupes françaises remportent en octobre une victoire dans le secteur ouest du Chemin des Dames. Préparation d'artillerie efficace, zone d'attaque limitée et véritable effet de surprise : la bataille de La Malmaison est l'exact contre-pied de l'offensive Nivelle. Ce succès signe un repli allemand mais pas, loin s'en faut, la fin des combats pour la possession du Chemin des Dames.



OCTOBRE 1917

23 octobre 1917, l'heure H est 5h15. Les Français sont prêts à conduire une offensive limitée au secteur ouest du Chemin des Dames pour rectifier la ligne de front. L'échec d'avril a créé vers le moulin de **Laffaux** au sud de l'Ailette, un angle rentrant où la présence allemande est une menace permanente. Les troupes d'Hindenburg y sont à même d'observer et de contrer le moindre mouvement des poilus.

Le général Maistre commandant la VI^e armée en accord avec l'état-major du général Pétain opte pour une bataille tactique autour de La Malmaison à une quinzaine de kilomètres au nord-est de **Soissons**. L'objectif est modeste mais déterminant : il s'agit de reprendre le plateau permettant l'accès à la crête du Chemin des Dames et sur le parcours duquel se trouvent les ruines du fort de **La Malmaison** et la râperie de l'Ange Gardien.

Repousser les Allemands revient à leur confisquer le terrain favorable aux contre-attaques qu'ils contrôlent encore et à se donner les moyens d'y implanter des batteries d'artillerie promptes à frapper tout le secteur de l'Ailette. Depuis le 17 octobre, les lignes allemandes sont soumises à un intense bombardement assuré par l'addition des moyens des 2^e, 12^e, 32^e, 231^e, 240^e et 159^e régiments d'artillerie. L'exécution du mouvement est confiée aux 11^e, 14^e et 21^e corps d'armée. À gauche, le général Marjoulet aligne les 27^e et 28^e divisions tandis qu'au centre Degoutte s'appuie sur les 13^e et 43^e divisions. >>>

Observation aérienne du secteur de La Malmaison par un avion français volant à 2 500 mètres d'altitude le 22 septembre 1917, un mois avant l'offensive d'octobre.

Archives D^{MS} de l'Aisne - fonds de Buttet.



Soissons le 31 octobre 1917, Clemenceau passant devant des canons pris aux Allemands à La Malmaison.
Coll. Part.

»»» A droite, Maud'huy compte sur les 38^e et 66^e divisions. Le plan prévoit que le 14^e corps conquiert le château de la Motte, le village d'**Allemant** et le fort de Saint-Guillain. Le 21^e doit enlever **Vaudesson** et la ferme de La Malmaison alors que le 11^e reçoit l'ordre de chasser les Allemands du fort de La Malmaison et d'envahir leurs premiers réseaux de tranchées.

Les poilus surgissent dans l'obscurité pour se porter à un kilomètre de là sur la ferme et le fort de La Malmaison. A 6h 30, le fort est aux mains des soldats de la 38^e division alors que les chars osent une attaque frontale contre les carrières de Bohery. L'effet de surprise est total et les positions sont emportées dès le premier assaut. En revanche, plus à l'ouest, les fantassins doivent marquer un temps d'arrêt avant de se porter à hauteur du château de la Motte, d'atteindre la chapelle d'Allemant, de prendre pied à la ferme de Vauxrains puis de s'installer à la râperie de l'Ange Gardien.

La progression des troupes est conforme au plan établi. Les Allemands disposent pourtant sur ce secteur de cinq divisions de première ligne qui peuvent être appuyées par trois divisions d'intervention et trois autres de réserve. Ils alignent aussi de sept à onze batteries d'artillerie au kilomètre! Ludendorff est confiant sur la capacité de ses troupes à limiter l'irruption des assaillants

Les Français accroissent leur pression et s'emparent de Pinon

puis à les repousser sur leurs positions initiales. Dès le 24, les observateurs de la 129^e division constatent que les Allemands se replient : aussi ses unités ne tardent pas à s'installer sur le plateau de Moisy et au mont des Singes. Les Français accroissent leur pression, ils s'emparent de **Pinon** et sont alors convaincus que les Allemands ne pourront plus se maintenir au sud de l'Ailette. Ordre est donné aux 14^e et 21 corps d'armée de placer leurs avant-postes sur la rivière tandis que les soldats de la 66^e division s'emparent de **Pargny-Filain** et ceux de la 67^e de la chapelle Sainte-Berthe.

Le net recul des Allemands sur le Chemin des Dames redonne le moral au commandement français. Les poilus reprennent espoir et occupent solidement les contreforts qui descendent du plateau de La Malmaison vers le nord. Ils sont présents le long de l'Ailette depuis la forêt de **Pinon** jusqu'à **Craonne**.

A l'heure du bilan, les Allemands comptent huit mille tués, trente mille blessés et onze

mille cinq cents prisonniers et beaucoup de matériel perdu. Deux cents canons et plus de sept cents mitrailleuses sont confisqués aux Allemands. L'armée française enregistre quatorze mille victimes, blessés compris. Ludendorff se résout à se replier au nord de l'Ailette pour l'hiver. ■

Hervé CHABAUD



23 octobre 1917 : cadavre allemand à l'ouest du mont de Laffaux.
BDIC

LA BATAILLE DES COMMUNIQUÉS

Dès le 23 octobre dans l'après-midi, un premier communiqué officiel insiste sur l'assaut conduit contre « les puissantes organisations allemandes de la région d'Allemant et de La Malmaison » avant de conclure : « Sur tout le front de l'attaque, nous avons largement progressé et fait de nombreux prisonniers ». Le soir, on exulte dans les rangs français où l'on décrit dans le détail la progression réussie des troupes : « Au nord de l'Aisne, l'attaque que nous avons déclenchée ce matin s'est développée dans des conditions extrêmement brillantes ». On se réjouit de la reprise au centre du dispositif du village de **Chavignon** et de la progression en profondeur sur trois kilomètres et demi dans le dispositif allemand. On se félicite : « Le chiffre des prisonniers actuellement dénombrés dépasse sept mille cinq cents. Dans l'énorme matériel capturé, nous avons compté vingt-cinq canons lourds et de campagne ». On salue aussi le concours de l'aviation malgré une météo défavorable. Les pilotes ont volé avec succès à cinquante mètres au-dessus des lignes.

L'analyse est très différente de l'autre côté du front. Le 27 octobre, les Allemands reconnaissent quelques difficultés dans le bois de Pinon où ils ont perdu de l'artillerie mais affirment contrôler la situation : « Sur les autres points du champ de bataille, après avoir repoussé avec succès les troupes adverses, nous avons ramené nos lignes conformément à notre plan en arrière du canal, près de Chavignon au sud-est de cette localité ». Le même jour *Le petit Parisien* se félicite de la « Victoire sur l'Aisne » et son rédacteur entre dans le détail : « Nous touchons d'une part à la voie ferrée de **Soissons** à **Laon** par la forêt de **Pinon**, de l'autre au canal de l'Aisne à l'Oise. La ligne de défense ennemie est définitivement rompue à **Vauxaillon** ».



Aisne. Des fantassins français et leur mascotte.
Archives D^oles de l'Aisne.



LES HOMMES

Un clin d'œil de la « chance » à Craonne



Dès le premier jour de l'offensive Nivelles, le 16 avril, l'infanterie française est stoppée sur le Chemin des Dames
BDIC

Blessé à un œil dans la préparation de l'attaque du 16 avril, Georges a dû abandonner ses camarades pour rejoindre un poste de secours, évitant ainsi de laisser sa peau sur les mortels barbelés ennemis appelés, depuis ce jour, « les séchoirs » ...

« **J'**ai eu beaucoup de chance »... Engagé volontaire à 17 ans, Georges participe avec une petite section du 8^e régiment d'infanterie à un coup de main dans le secteur du Chemin des Dames, quelques jours avant le déclenchement de l'offensive Nivelles. Son unité est stationnée depuis trois jours près de **Pontavert** quand lui et quelques hommes sont envoyés le 11 avril faire sauter le bastion de Chevreux, une fortification allemande située en contrebas de Craonne. C'est une attaque préparatoire à la grande attaque du 16 avril. Après d'âpres combats, le petit groupe parvient à ses fins. Au cours de l'opération, Georges est blessé à l'œil.

Le 16 avril à 6 heures, dans les lignes françaises, tandis que le froid et le brouillard percent les capotes, l'ordre de l'assaut général est lancé. La riposte allemande est brutale, violente, efficace. Très vite, c'est un carnage parmi les assaillants. Au combat depuis quelques jours, Georges et ses camarades ont la sensation de se trouver pris au cœur d'un essaim d'abeilles, les balles sifflent de tous côtés à leurs oreilles. Les poilus parviennent malgré tout à prendre les ruines du village. Puis ils attendent, planqués dans les caves au pied du plateau de Californie où la puanteur est totale, l'ambiance plombée par l'incertitude de l'avenir et les corps bouffés par les poux.

« **J'ai eu beaucoup de chance** »... Alors qu'autour de lui les soldats se figent, piégés dans les barbelés, et tombent sous les balles adverses, il n'est touché qu'à

un œil. Ce 16 avril, la bataille fait rage depuis une heure, quand Georges dont la blessure date de plusieurs jours retourne enfin vers l'arrière pour rallier un poste de secours où il pourra recevoir les premiers soins. Si sa blessure ne l'empêche pas de se déplacer seul, il progresse avec beaucoup de difficultés. Souffrant, haletant, trébuchant, il dépasse des camarades déjà tombés qu'il est obligé de laisser sur place pour pouvoir avancer. Devoir fouler des corps pour sauver sa peau ! « **J'en ai donné des coups de pied au cul ce jour-là** », édulcorera-t-il plus tard pour suggérer cette horreur de toute façon indescriptible.

Parvenu à l'abri, il attend les soins, allongé et sans illusions. Les nouvelles de son régiment, de ses amis, de ses frères de galère ne sont pas bonnes : « **Ceux qui ont attaqué avec toi sont déjà tout bleus, tout noirs, en train de sécher sur les barbelés** », lui annonce-t-on sans aménité. L'expression de séchoir pour évoquer les barbelés prend tout son sens ce jour où tout le monde criait, appelait sa mère au secours... Georges, c'est sûr, a eu beaucoup de chance. ■

Jean-Yves DUPAIN

D'après le témoignage de Georges G. transmis par Noël Genteur.



Hans, 20 ans : « sûr que l'ennemi sera pris au piège »

Ils attendaient abrités que passe l'orage de l'artillerie pour prendre leurs positions de tir et mitrailler les fantassins français montés à l'assaut. Le 16 avril, du haut de la crête, les soldats allemands étaient en position de force, comme le rapporte ce récit imaginaire de Hans, un Berlinois de 20 ans.

« Dans la neige et le froid, les Français vont monter à l'assaut comme prévu. C'est pour aujourd'hui. On le sent. Depuis le 6 avril, le feu de leur artillerie n'a pas cessé. Ils n'arrêtent pas de nous bombarder, ça dure et ça dure encore, jamais vu une pluie pareille. Ils cherchent à rendre nos positions mûres pour l'assaut, à désemparer nos batteries, à nous démoraliser...

Nein! Moi, Hans, Berlinois et fier de l'être, je me suis porté volontaire pour rester en première ligne, bien caché dans ma casemate, tandis que le gros de la troupe se repliait plus loin, vers Cerny. Je fume un dernier cigare, un de ceux bagués à la croix de fer qui nous ont été offerts par Guillaume lors du Noël dernier, sûr que l'ennemi sera pris au piège. Je n'ai qu'une appréhension, c'est de voir des Nègres parmi les assaillants et de tomber entre leurs mains. Alors là, adieu à mes oreilles tant ils sont sauvages et prompts à jouer du coupe-coupe à ce que l'on dit... Plutôt mourir. Je fredonne une dernière fois « Ich hatt' einen Kameraden... » en buvant une lampée de schnaps pour me donner du courage.

Je vérifie mon équipement, tire sur mes bottes, ajuste mon casque d'acier et resserre ma capote

encore et encore. J'ai mon fusil, mes deux cartouchières, des grenades s'il doit y avoir des combats rapprochés et ma mitrailleuse légère pour tirer dans le dos des assaillants.

On y est. Les voilà. Dans le silence, j'entends l'ennemi approcher. La brume est mon alliée. Ils ne me voient pas, me dépassent sans se douter du piège. La vague ennemie est passée, alors que les frappes d'artillerie se poursuivent sans répit. Je peux me retourner, mettre en joue et tirer dans le dos de ces soldats. Alors que leur progression est difficile pour franchir nos barbelés et qu'ils sont pris sous leur propre bombardement, nous les attaquons maintenant à revers. Ils tombent les uns après les autres, comme prévu. J'ai le temps de recharger une seconde fois, de viser, de tirer encore sur les Français avant que n'arrive leur deuxième vague... Cette fois, je suis découvert. Je jette mes armes, lève les bras. Les Français m'emmènent. Reverrais-je Berlin un jour? » ■

J.-Y. D.

** Les soldats des troupes coloniales françaises tels qu'ils étaient présentés par une propagande active nourrie de préjugés et relayée par la rumeur.*

*Deux soldats allemands sur le Chemin des Dames.
(DR Bundesarchiv Bild)*

LES ALLEMANDS À LA DIÈTE

Les soldats allemands, comme Hans et son cigare, ont effectivement du tabac à volonté en provenance de Turquie. Alors que les troupes françaises se contentent de paquets de gris, ils reçoivent pour leur part des boîtes de cigarettes, offertes selon les jours par un corps d'armée ou par Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, lui-même. Ils sont également fort bien approvisionnés en eau-de-vie, le schnaps. En revanche, ils ont des problèmes de nourriture que les Français ne connaissent pas. Leur pain est gris, sec quand il n'est pas de sciure et ils ne disposent quotidiennement, au printemps 1917, que d'environ 200 grammes de viande quand les Français en ont 450 grammes qu'ils peuvent manger avec du pain blanc...

Nivelle, étoile filante

Quand il s'est agi, fin 1916, de trouver un remplaçant à Joffre, le Président de la République et le Président du Conseil ont préféré l'audace flamboyante de Nivelle à la ténacité prudente de Pétain. Nivelle l'homme par qui se produirait cette tant attendue rupture du front. Le vainqueur de Douaumont a-t-il été joué par cette inébranlable confiance qui faisait sa force?

Le 16 avril 1917 il n'y eut pas de percée.

Dans un ouvrage paru en 1919, «L'offensive de 1917 et le commandement du général Nivelle», le commandant de Civrieux : «Robert Nivelle est le type du véritable cavalier, imprégné de cet esprit offensif qui, à la guerre comme sur les hippodromes, ne mesure les obstacles que pour les franchir». «Il représente l'esprit offensif de notre race, qui ne se satisfait pas de formules et ne châtre pas d'avance ses élans». Deux ans après son échec au Chemin des Dames, Nivelle trouve encore des voix pour l'encenser. On imagine quel pouvait être le nombre de ses partisans quand il était devenu le 12 décembre 1916 le général en chef des armées du Nord et du Nord-Est.

Le 7 mars 1917, sur la grand place de Beauvais, Robert Nivelle est à la fête. Devant les troupes qui lui rendent les honneurs, il reçoit des mains du prince de Galles, au nom de son père le roi Georges V, les insignes de l'Ordre du Bain, la plus prestigieuse décoration de la Couronne d'Angleterre. La caméra du Service cinématographique de l'Armée est là. Elle enregistre les images qui seront diffusées quelques jours plus tard dans le numéro 4 des «Annales de la guerre». Des milliers et des milliers de Français verront la fière allure du général en chef comme nous la voyons aujourd'hui, nous qui regardons ces images muettes et qui connaissons la suite de l'histoire.

Quatre-vingt dix ans après, on n'en finit pas d'être étonné par la confiance dont Nivelle a pu bénéficier pendant les semaines qui ont précédé «son» offensive. Il fallait être habile parleur, et brillant, pour imposer l'idée de rupture du front «en 24 ou 48 heures», alors que tant d'offensives qui devaient percer avaient échoué, les unes après les autres, et tourné au massacre.

Nivelle, dit-on, avait fait merveille à Verdun. Avec Mangin, il avait repris les forts de Douaumont et de Vaux, devenus les symboles de la France en guerre. Nivelle était bien en décembre 1916 «le vainqueur de Douaumont» comme Joffre avait été «le vainqueur de la Marne». Mais on avait déjà oublié qu'en

mai 1916, la première tentative de Nivelle pour faire reprendre le fort de Douaumont par les troupes de Mangin, s'était soldée par un échec, et même par la perte du fort de Vaux.

Le 16 avril 1917, dans son Grand Quartier Général de Compiègne, Nivelle attend de savoir comment se passe l'offensive déclenchée depuis le matin. A 10 h 30, le téléphone sonne. Enfin. C'est Gamelin, le chef d'état-major du général Micheler qui commande le Groupe d'armées de rupture. Alors, la rupture, justement? Gamelin se contente de dire : «Les renseignements montrent que la bataille se livre sur les 1^{er} et 2^e positions allemandes...» Nivelle a-t-il compris alors que la percée ne pouvait avoir lieu? ■

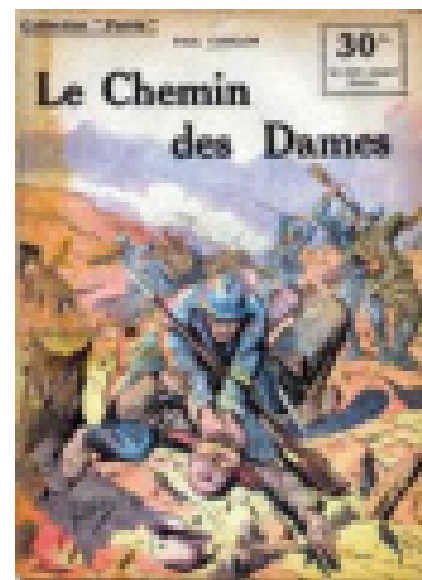
Guy MARIVAL

Les généraux Pétain (à gauche), Nivelle (au centre) et Anthoine (à droite).

L'illustration 28 avril 1917.



Couverture d'un livre de la collection Patrie qui montre l'intensité de la propagande déployée pendant le conflit.



NIVELLE ET PÉTAÏN

Nivelle ou Pétain? Quand à l'automne 1916, il s'agit de trouver un remplaçant à Joffre, c'est naturellement vers les généraux qui se sont illustrés à Verdun que l'on se tourne. Même âge, même parcours ou presque : l'un et l'autre sont nés en 1856, sont passés colonels en 1911. C'est la guerre qui favorise leur carrière, mais Nivelle a du mal à suivre un Pétain qui brûle les étapes. Ce dernier devient général de brigade dès le 28 août 1914, Nivelle deux mois plus tard. Pétain est nommé général de division le 14 septembre 1914, Nivelle attendra Noël 1915. Le 27 avril 1916, quand Joffre place Nivelle à la tête de la 2^e armée qui combat à Verdun, c'est pour remplacer Pétain qui prend le commandement d'un groupe d'armées. Mais c'est Nivelle qui est choisi pour succéder à Joffre. A la ténacité prudente de Pétain, on a préféré l'audace flamboyante de Nivelle. «On»? Le Président de la République Raymond Poincaré et le Président du Conseil Aristide Briand. Mais le 17 mars 1917, Briand démissionne. Avant même que ne commence l'offensive, l'autorité de Nivelle s'effrite. Et Pétain attend son heure...

Les deux visages du commandement allemand

C'est le maréchal Hindenburg, pur produit de la tradition militaire prussienne, qui assure le haut commandement de l'armée allemande. Auréolé de plusieurs victoires décisives contre les Russes, il incarne la tradition. Dans son ombre, le chef d'état-major Erich Ludendorff, fils de commerçant quelque peu méprisé par l'Empereur, attend son heure. Nommé premier quartier-maître général, il met en œuvre la guerre totale sur terre, sur mer et dans les airs ainsi que la militarisation des sphères économique et politique.

Depuis le 29 août 1916, le maréchal Hindenburg assure le haut commandement de l'armée allemande (OHL). Après l'échec de Falkenhayn à Verdun, il était le recours naturel. Alors qu'il était depuis 1911 à la retraite, il avait été rappelé en août 1914 pour commander la 8^e armée qui venait d'être enfoncée par les Russes. En trois semaines, il détruit successivement la 2^e armée russe à Tannenberg et la 1^{re} armée du tsar près des lacs Mazures. Il est désormais le « héros de Tannenberg ».

Mais le haut commandement a deux visages. Celui de la tradition : Paul von Beneckendorff und von Hindenburg, né en 1847, est le pur produit du militarisme prussien, fils d'officier et père d'officier, l'un de ces « junkers » héritiers des chevaliers teutoniques qui, au Moyen âge, rejetaient toujours plus vers l'est les frontières du monde germanique.

Dans l'ombre d'Hindenburg, un chef d'état-major de vingt ans plus jeune et d'un tout autre profil : Erich Ludendorff. Ce fils de commerçant méprisé par Guillaume II attend son heure, élaborant la guerre moderne. Avec lui, nommé premier quartier maître général, un titre créé pour lui, la guerre devient totale.

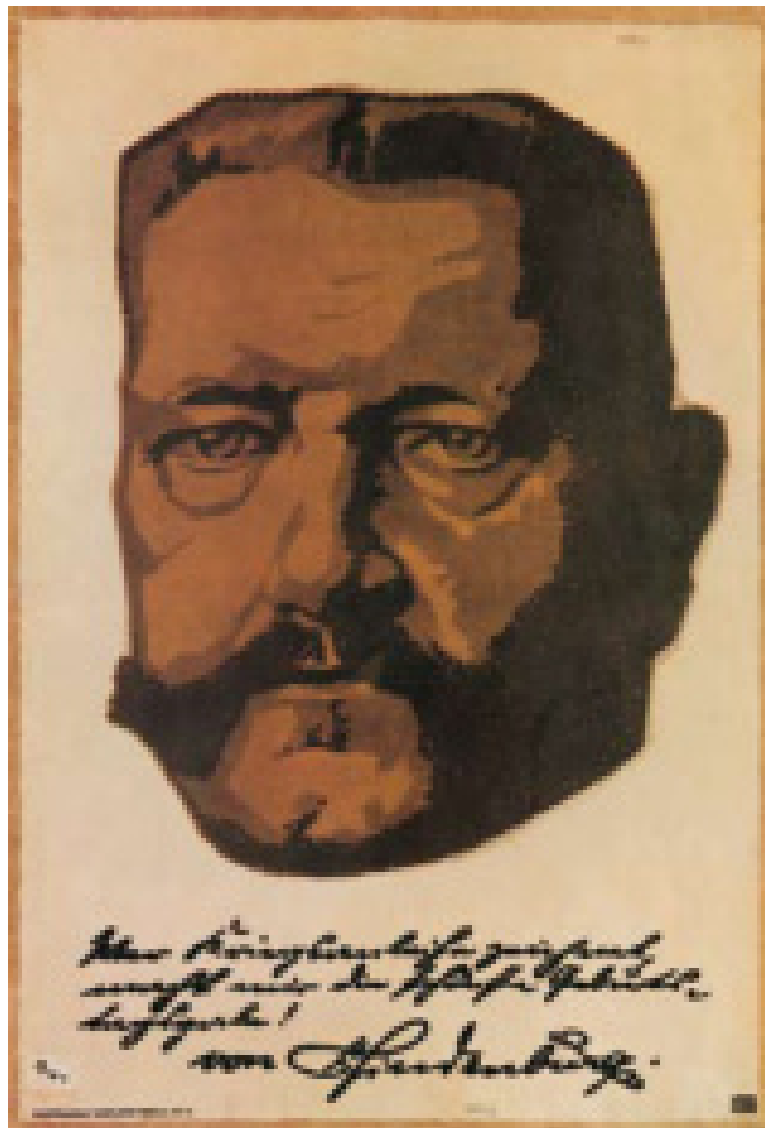
Tout pour la guerre. Militarisation de l'économie. Militarisation de la politique. Pas question de laisser les civils du gouvernement intervenir dans la conduite de la guerre comme en France ! En juillet 1917, Hindenburg et Ludendorff obligent le chancelier Bethmann-Hollweg à démissionner et imposent son successeur, plus malléable, à Guillaume II.

La guerre partout. Dans les airs, où la supériorité allemande est incontestable en 1917. Sur mer, la guerre sous-marine à outrance pour empêcher les Alliés français et anglais de recevoir matériel et ressources d'Amérique. Sur terre, l'Allemagne se bat sur tous les fronts, écrase la Roumanie à l'est, vole au secours de l'Autriche en difficulté sur le front italien.

A l'ouest, entre Arras et Soissons, le haut commandement a décidé de raccourcir ses lignes pour récupérer de précieuses divisions tout en se repliant sur une formidable position fortifiée. Début février 1917, après des mois de travail, le repli s'accompagne de la destruction de la zone évacuée. Toujours la guerre totale, mais sans renier les vieux mythes germaniques. L'opération porte le nom d'Alberich, le nain invisible de la légende des Nibelungen et la nouvelle ligne de défense, que les Français baptisent « ligne Hindenburg », porte en fait le nom de Siegfried, le héros invincible qui a terrassé le dragon. Le repli stratégique de février-mars 1917 est incontestablement l'une des causes de l'échec de l'offensive Nivelle.

La légende dit pourtant que Siegfried n'est pas totalement invincible. Et le perfide Hagen, qui a vu la feuille tomber entre les épaules de Siegfried pendant qu'il se baignait dans le sang du dragon, le sait. Il le frappera par derrière. Hindenburg n'a pas oublié la leçon. C'est lui qui propagera après la défaite de 1918 la fameuse légende du « coup de poignard dans le dos ». Pas plus que Siegfried ne pouvait être vaincu dans un combat loyal, l'armée allemande ne pouvait être vaincue militairement. Elle a été trahie par l'arrière, par les ouvriers qui ont fait grève et par les démocrates. Une explication qui fera le lit du nazisme et qui est pourtant en totale contradiction avec l'histoire. Hindenburg lui-même avait reconnu le 14 août 1918 devant Guillaume II l'infériorité numérique de ses troupes et il avait admis qu'il fallait demander l'armistice. ■

Guy MARIVAL



Portrait d'Hindenburg réalisé par Louis Oppenheim (D.R. : Imperial War Museum of London) pour une affiche sur laquelle le Maréchal appelle en ces termes à souscrire au 7^e emprunt de guerre : « En souscrivant, vous me faites mon plus beau cadeau d'anniversaire ».

FACE À NIVELLE, DEUX ARMÉES ALLEMANDES

C'est la 7^e armée allemande qui, de Vauxaillon à Berry-au-Bac, a la mission d'arrêter la percée décrétée par Nivelle. Elle est commandée depuis le 11 mars par le général d'infanterie von Boehm. Prudents, les Allemands ont transféré en février leur quartier général de Laon à Marle. Le front au sud de Berry-au-Bac est tenu par la 1^{re} armée de von Below. Les deux armées allemandes appartiennent au groupe d'armées commandées par le Kronprinz, le fils de Guillaume II, dont le quartier général se trouve à Charleville.

« Il faut vous habituer à vivre dans la merde »

La mort, la boue, les poux, l'absence de considération de l'état-major...
Terrible quotidien, interminable guerre que raconte à l'été 1917
le capitaine Desagneaux, survivant de l'offensive Nivelle
et de trois années de conflit.



En juillet 1917, le capitaine Desagneaux (à gauche) est en poste dans le secteur de Vauxaillon.
Photo de couverture du journal de guerre de Henri Desagneaux.

Cette guerre finira-t-elle un jour? Après Verdun, un séjour à la Royère sur le Chemin des Dames après le désastre d'avril, moi capitaine Henri Desagneaux me voici en ce 10 juillet 1917 en poste sur le secteur de **Vauxaillon**. Mais pour quoi faire? Le régiment n'existe plus. Seul le 6^e bataillon a encore quatre cent cinquante hommes mais les autres... Nous sommes dans un triste état. Les poux et la vermine foisonnent. Nous sommes en guenilles mais la paperasserie n'attend pas! Pétain nous réunit le 15. Le général, glacial, surprend tous les officiers. Sa première question est: «*Combien de déserteurs à la division?*». Il demande le chiffre des pertes, exclut des renforts et conclut: «*Il faut ramener de la discipline dans cette division indisciplinée. Messieurs, c'est tout ce que j'avais à vous dire, je vous salue*». J'enrage et je note sur mon carnet: «*Brute, triple brute, est-ce comme cela qu'on remonte le moral et qu'on demande aux gens d'aller se faire tuer?*». Après trois ans de guerre, ceux qui ont survécu sont fatigués mais ce n'est pas par le

mépris qu'on va les encourager à résister encore. Toutes nos propositions de citations sont repoussées! 3 août, la quatrième année de guerre commence et nous cantonnons à Tancourt au nord-ouest de **Soissons**, dans des ruines envahies par la boue. Notre boulot est de faire notre temps dans les boyaux de la ferme de Moisy. C'est harassant. Ici, personne n'est à l'abri des marmitages, des torpilles, des grenades à ailettes et des rafales de mitrailleuses. Le 27, c'est la relève par nuit noire nous repassons le ravin de **Vauxaillon**, la ferme d'Antioche, celle de la Tuerie, le pont de Courson et à l'aube nous atteignons **Leuilly-sous-Coucy**. Puis c'est le rythme de six jours en ligne, six jours au repos sur un lit de craie mouillée et de paille moisie. Le 4 septembre me voici envoyé à **Montigny-Len-grain** pour suivre un cours de commandant de compagnie. Le 25 la leçon prend fin. Nous n'avons rien appris! L'heure de vérité, celle de la reconquête approche. Le docteur Paul, un professeur

LA RECONNAISSANCE
DE LA NATION



L'heure de la soupe au 370^e régiment d'infanterie dans le Soissonnais. Autochrome de Fernand Cuville. CMN.0

11 février 1919: la guerre est finie. Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur et reçois la croix de guerre avec palme avec cette citation: «*Officier très méritant, d'une bravoure éprouvée. S'est souvent distingué dans les affaires auxquelles il a pris part, notamment comme commandant de bataillon à l'attaque le 11 juin 1918. S'est distingué particulièrement à Verdun, sur l'Aisne, au Kemmel, à Guiscard, à Montdidier. Cinq citations*». Je repense à cette citation reçue au Chemin des Dames: «*Le 8 juillet 1917 et durant la période du 15 août au 28 octobre 1917 a mis en œuvre ses très belles qualités militaires, bravoure et initiatives intelligentes*». Je n'ai accompli que mon devoir de soldat et de patriote. Combien des miens sont tombés pour la France. De grâce ne les oublions pas.

Récit tiré du journal écrit de l'officier:
Henri Desagneaux, *Journal de guerre 14-18*, Denoël, 1971

de médecine légale qui nous met en garde contre les gaz est optimiste: «*Il faut vous habituer à vivre dans la merde*». Cela ne change pas. C'est pour le 23 octobre. Depuis le 19 notre artillerie pilonne les lignes allemandes qui sont bouleversées. Les hommes sont heureux, les boches écopent. Les opérations coup de poing sur le secteur du Moulin de **Laffaux** et de **Braye en Laonnois** ont réussi. Le 24, la victoire est au rendez-vous, nous prenons la tranchée des Elfes et du Cocotier puis le ravin d'Ailleval. Partout des cadavres déchiquetés de "boches" attestent la violence des combats. Le 5^e bataillon va nous remplacer et pousser jusqu'à **Pinon**. Le moral revient malgré l'inconfort des creutes de Leuilly. 1^{er} novembre: J'ai droit à dix jours de permission avant d'être envoyé sur la Somme. La guerre continue. ■

Hervé CHABAUD

Siri Niéton, sépulture 1985

Dessin extrait de «La guerre documentée»,
coll. part.

DE L'ORIGINE
DES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS



L'habitude est de parler des «tirailleurs sénégalais», mais il serait dommage de prendre l'expression au pied de la lettre tant les combattants africains n'étaient pas tous, loin s'en faut, originaires du Sénégal. Au total, 161 361 habitants de l'Afrique de l'Ouest Française ont été recrutés pour participer à la Grande Guerre, dont seulement 20 571 Sénégalais ; 71 903 étaient originaires du Niger et Haut Sénégal, 41 431 du Soudan, 30 204 de Guinée, 22 280 de Côte d'Ivoire, 10 411 du Dahomey, 3 948 du Niger, 2 044 de Mauritanie et 30 472 de Haute-Volta dont Siri Niéton, soldat de 2^e classe au sein du 61^e bataillon de tirailleurs sénégalais dont nous dressons le portrait ci-contre.



Le Président Poincaré passe les Sénégalais en revue en compagnie du Général Mangin quelques jours avant le 16 avril.
Archives D^{ns} de l'Aisne

Sorti sain et sauf de l'assaut du 16 avril, comme de l'attaque du 5 mai où il participa avec le 61^e bataillon de tirailleurs sénégalais à la prise du plateau près du Bessy, Siri Niéton, natif de Haute-Volta, est tombée en juillet sous les balles allemandes à Hurtebise.

Né en 1891 près de Bobodioulasso, en ce qui s'appelait alors la Haute-Volta et que l'on connaît aujourd'hui comme étant le Burkina-Faso, Siri Niéton n'avait vocation à affronter pas plus le froid, la neige et le brouillard que les bataillons allemands. Seulement voilà, à l'automne 1915, le gouvernement français avait cédé aux injonctions du Général Mangin pour accélérer son recrutement en Afrique noire. La résistance locale et les soulèvements de villages entiers n'y changèrent rien et Siri Niéton, comme tant d'autres de ses compatriotes, se retrouva sous l'uniforme français, engagé au sein du 61^e Bataillon de tirailleurs sénégalais, sous le matricule 17205.

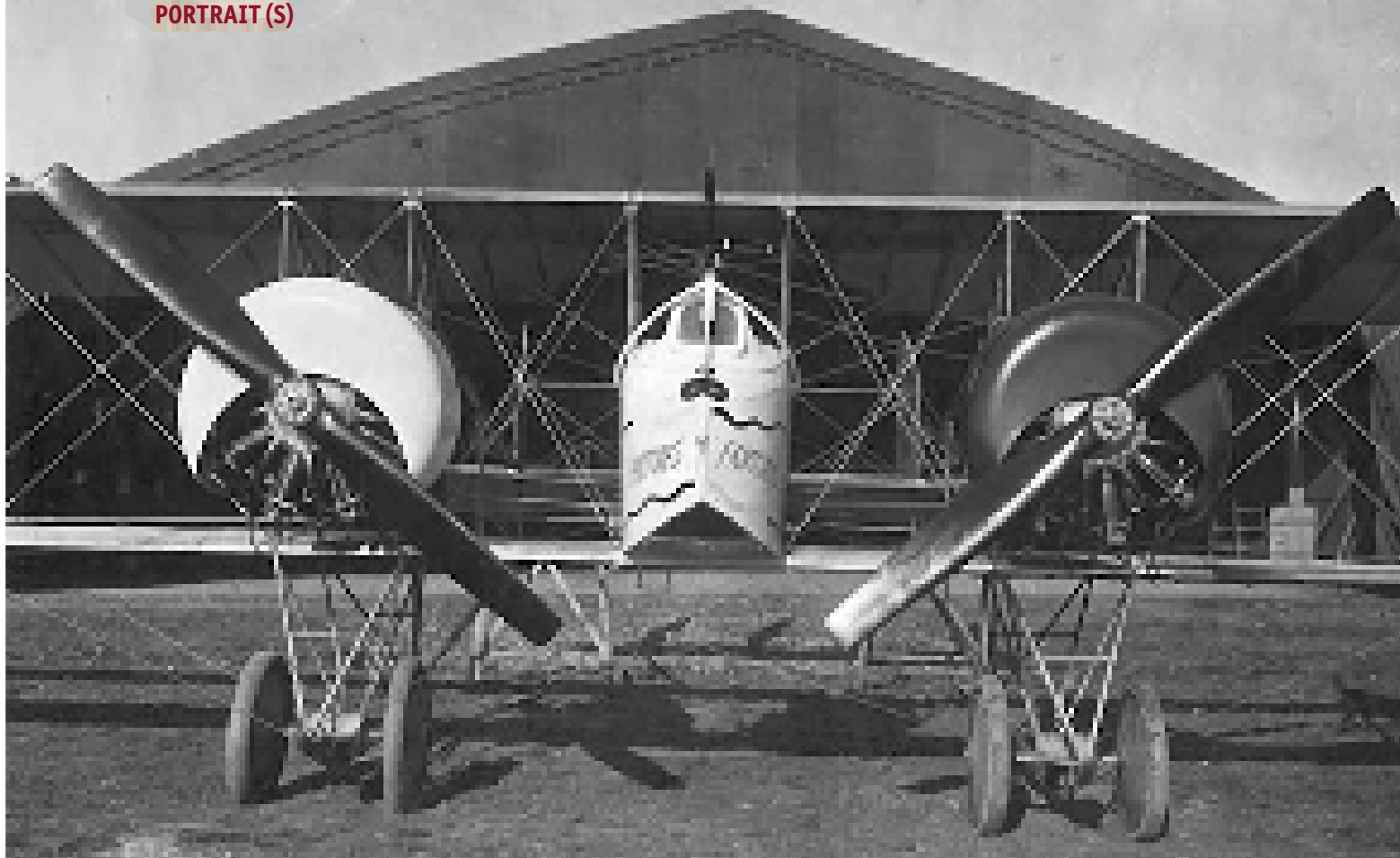
Après avoir combattu dans la Somme à l'été 1916, le 1^{er} Corps d'Armée Colonial, dont le 61^e Bataillon, est rattaché à la VI^e Armée du général Mangin. En avril 1917, objectif lui est donné de conquérir le saillant **Vauxaillon-Laffaux**, de la ligne **Pinon-Allemant** avant de pousser dans la direction de **Chavignon**. Comme ses frères de couleur, Siri Niéton part à l'assaut du mont des Singes le 16 avril et participe à la prise de la tranchée de l'Entrepont,

située au nord de la ferme de Moisy.

A 17 heures, il tient la crête du plateau, située au nord-est de la ferme et quand il reçoit l'ordre de se replier, après avoir repoussé une contre-attaque ennemie, il est tout aussi satisfait d'avoir sauvé sa peau qu'abattu de voir tant de ses amis manquer à l'appel. Son uniforme couleur terre est maculé de boue, de cette argile collante si propre au Chemin des Dames. Il est sauf bien sûr, mais il doit repartir au combat le 5 mai, prendre le sommet du plateau entre la ferme de Moisy et le Bessy, attaque dont il sortira encore vivant. Pas pour longtemps.

Siri Niéton ne reverra jamais sa terre natale, pas plus qu'il ne pourra se joindre à ses frères au mois d'août suivant, quand une mutinerie affectera le 61^e bataillon, au cri de « bataillon Malafosse n'a pas bon, jamais repos, toujours faire la guerre, toujours tuer Noirs »... Le 29 juillet, dans un combat comme il en a connu tant d'autres, Siri Niéton meurt pour la France à Hurtebise et son corps repose à jamais au cimetière de **Cerny**. Sépulture 1985. ■

Jean-Yves DUPAIN



Fantômas le passe-nuages

Evoqué dans de nombreux récits de poilus, l'avion allemand, qui à partir de juin 1917 survole matin et soir en les mitraillant les tranchées du Chemin des Dames, illustre l'effet psychologique sur le soldat du danger venu du ciel.

À partir de juin, il va et vient dans le ciel du Chemin des Dames. A l'aube et au crépuscule, il survole les tranchées françaises qu'il arrose à la mitrailleuse. Le ballet incessant de cet avion allemand inquiète et fait causer les poilus. Ils vont le surnommer Fantôme-as ou Fantômas. Il leur inspire des sentiments mêlés de crainte et d'admiration. Son efficacité militaire semble n'avoir d'égal que sa réputation. On lui attribue même des caractéristiques surnaturelles comme en témoignent ces propos d'un homme du 8^e R.I. : « Nous nous cachons toute la journée, car si l'aviateur Fantômas nous voyait, nous serions mitraillés et grenadés sans merci. Ce Fantômas monte un avion blindé et les balles elles-mêmes viennent ricocher dessus. Il vole à faible hauteur et les canons ne peuvent rien. Il court après les automobilistes, les travailleurs et les cyclistes sur les routes et les mitraille jusqu'à ce que mort s'ensuive. Une prime est offerte à celui qui le descendra. Son appareil marche à une vitesse fantastique. »

L'avion est évoqué dans tous les souvenirs de soldats. Le capitaine Lebeau : « Au petit jour, un avion allemand baptisé Fantômas par nos prédécesseurs survole nos lignes d'ouest en est, à très basse altitude... » Le capitaine Rimbaud : « Dans notre secteur, il y a un avion allemand qui est sérieusement culotté. Il vole à quarante mètres des lignes et canarde nos camarades qui circulent dans les boyaux. On tire sur lui mais en vain. (...) Nos poilus l'appellent Fantômas. »

Fantômas fait aussi l'objet de nombreux récits dans la correspondance des soldats. « Ce matin, comme je m'apprétais à vouloir dormir, écrit un soldat du 93^e R.I., on nous a signalé le fameux Fantômas qui faisait sa tournée. Mais il n'a

pas été bien méchant ce matin (...) Il a lâché quelques balles de mitrailleuse, puis nous a bombardés pendant 10 minutes. » Dans une autre lettre, un témoin du 344^e R.I. raconte : « Le fameux aviateur boche Fantômas est ici, nous l'avons vu mais nos meilleurs chasseurs se sauvent dès qu'ils le voient. Jamais je n'ai vu un type aussi culotté que celui-là, ce serait dommage de le buter, c'est fantastique. »

Un soldat du 62^e R.I. prétend avoir ramassé un message indiquant « Vous ne m'aurez jamais - Rutt. » Ce qui fait dire à un fantassin dans une lettre à sa famille : « Qu'est-ce que Fantômas ? C'est un as boche. C'est Rutt l'ancien coureur cycliste qui fait son Guynemer. »

Malgré ces innombrables témoignages, les rapports militaires n'évoquent jamais Fantômas. L'historien R. G. Nobécourt émet des doutes sur son existence et suppose qu'il s'agissait d'une consigne « ...que les escadrilles successives se transmettaient comme mission de routine et que chaque pilote, à tour de rôle devenait Fantômas. » Un rapport français sur l'aviation allemande le confirme en faisant état de raids allemands de plus en plus fréquents pour reconnaître les premières lignes et mitrailler les troupes.

C'est donc la psychose de l'avion allemand et la tactique aérienne de l'adversaire adoptée après le 16 avril qui ont créé le mythe de Fantômas, avion invincible aux qualités presque surnaturelles. ■

Denis ROLLAND



A PROUILLY, LE MARTYRE DES BLESSÉS

Dès le début de l'offensive Nivelle, les hôpitaux d'opération et d'évacuation (HOE) de l'armée française sont saturés. Ils ont été prévus pour traiter 10 000 blessés, ils en reçoivent 10 fois plus, souvent dans des conditions épouvantables (lire aussi page 21). A Prouilly, près de Fismes, les chirurgiens trieront les plus urgents parmi les urgents pendant les quatre premiers jours de l'offensive.

Dès le début de l'offensive, de très nombreux blessés, dont certains ne sont que légèrement atteints, se précipitent vers les hôpitaux d'opération et d'évacuation (HOE) situés en retrait, alors qu'en théorie ils devraient se présenter d'abord à un poste de soins à proximité immédiate de la zone des combats. Très vite, le personnel médical des HOE, où doivent normalement être pris en charge les cas plus graves, se retrouve débordé par l'afflux des blessés. Six HOE ont été prévus (voir cartographie page 12) pour traiter 10 000 hommes. Ils seront 10 fois plus nombreux à requérir des soins! La mise en place des bâtiments n'est même pas achevée quand débute l'offensive. Il manque un tiers des baraques et, pour couronner le tout, les soignants sont en sous-effectif! Illustration de cette grande impréparation : le HOE de Prouilly, à 10 km à l'est de Fismes, se voit affecter trois corps d'armée au lieu d'un. Il ne dispose que de 1 300 lits libres. Ses cuisines ne sont pas installées. Le terrain qui environne les baraques est un cloaque de boue que les 800 brancardiers s'épuisent à franchir.

Le 16 avril, le flux de blessés est tel qu'à 19 heures tous les lits sont occupés et les accès au site saturés de voitures et de brancards sur trois files de deux kilomètres. Si on avait refoulé les blessés dès minuit, les derniers auraient attendu 4 jours. Une mobilisation de tous les chirurgiens de France n'aurait pas suffi à résorber cet encombrement sanitaire phénoménal. On réalise par table sept opérations par heure. Les chirurgiens doivent choisir les urgents parmi les urgents, à savoir 1 105 soldats très grièvement touchés.

Le lendemain, 5 700 blessés attendent toujours aux portes de Prouilly. On

alerte Paris. On réquisitionne des territoriaux, des artilleurs, dont la plupart sont incompetents. On récupère six baraques-dortoirs, 10 baraques d'infirmiers, 200 quintaux de paille, des tentes tortoises ou indiennes. Mais à cause des risques d'incendie, tout chauffage est interdit dans les baraques où la literie de bois est couverte de paille.

Dans l'attente d'un train on entasse les blessés évacuables dans des tentes sans éclairage près d'un quai, avec des morts et les rats. Des brancardiers, qui avaient trouvé des baraques vides, y déposent leurs blessés qui y seront oubliés pendant trois jours!

Le 18 avril, le secrétaire d'Etat Godard surgit de Paris et commande des trains sanitaires, s'inquiète de savoir si on va opérer les 800 blessés graves en attente alors qu'on vient d'interdire les interventions de plus de 30 minutes. Il ordonne donc à Paris d'envoyer 12 équipes chirurgicales avec leur matériel. Le 19 avril, ces équipes arrivent pour être confrontées à une prolifération de gangrènes gazeuses. Le 20 avril, Prouilly reprend un cours normal mais reste congestionné. En moyenne journalière, chaque table a opéré 100 blessés et chaque chirurgien 20.

Même si seul un tiers des blessés a pu bénéficier de soins chirurgicaux, un éloge sans réserve fut réservé au personnel de santé pour son dévouement dans un tel contexte de désorganisation. ■

René VERQUIN

LES HOMMES

Prisonniers français escortés par des soldats allemands
rue Châtelaine à Laon.
Coll. Part.

FACE À FACE | PORTRAIT(S)

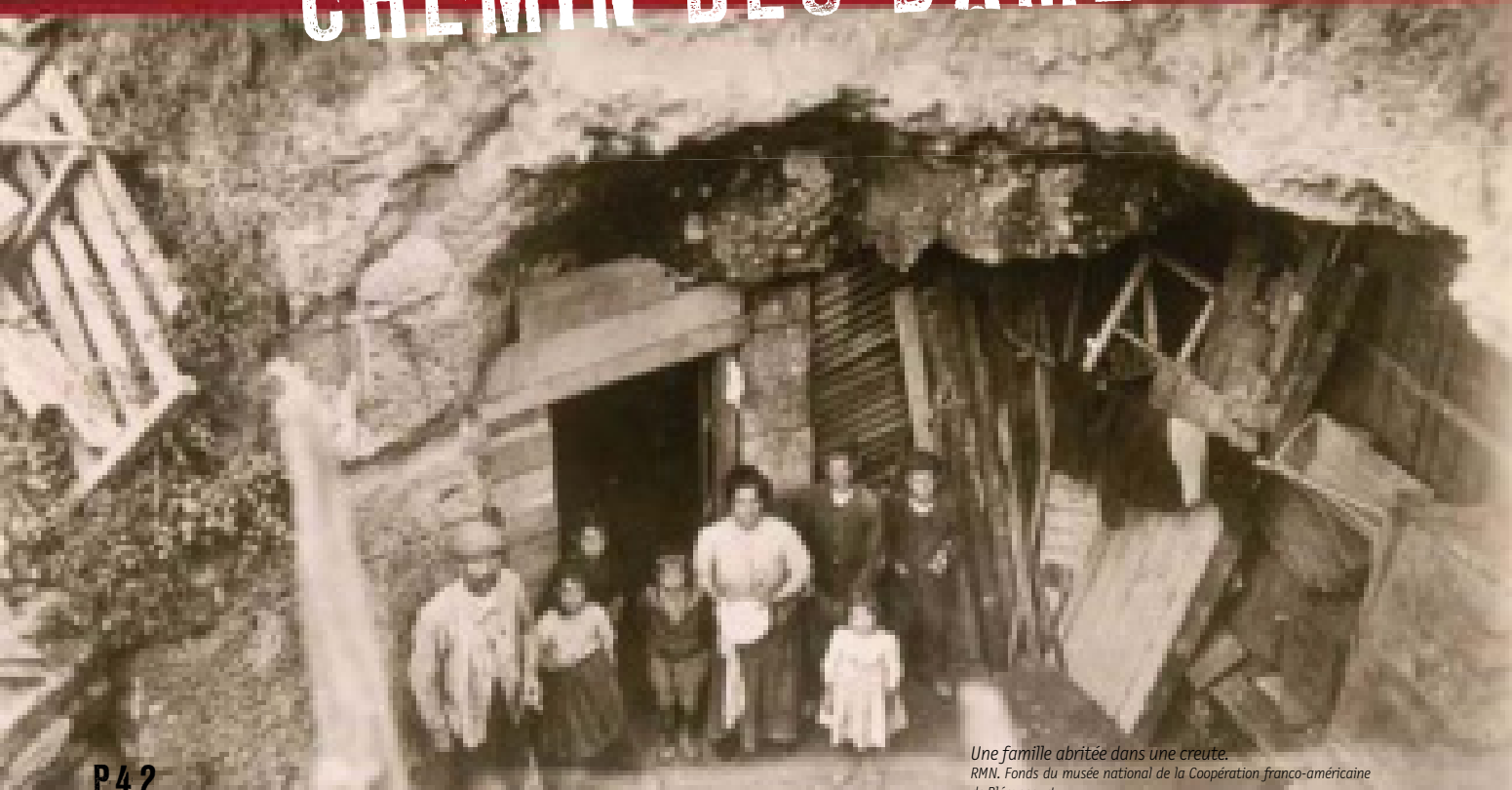
ILS Y ÉTAIENT | L'ARPENTEUR

À L'ARRIÈRE



LAON

CHEMIN DES DAMES



SOISSONS

Une famille abritée dans une creute.
RMN. Fonds du musée national de la Coopération franco-américaine
de Blérancourt.

Alors que les Allemands ont organisé l'évacuation de la population de Saint-Quentin au moment de leur repli stratégique sur la ligne Hindenburg (lire page 10), à Laon et en Thiérache, secteurs occupés, mais aussi à Soissons et Château-Thierry, tenues par les Français, les civils vivent au milieu des soldats une guerre toute proche. Au froid, aux privations et à la lassitude d'un conflit qui s'éternise s'ajoutent pour les populations des villes en secteur allemand les rigueurs de l'occupation. Ambiance de guerre (lasse) à Laon, en Thiérache, à Soissons et Château-Thierry.

Laon est, côté allemand, la dernière ville avant le front du Chemin des Dames. Les Allemands y ont installé leurs quartiers en septembre 1914 après le départ forcé de l'administration et des troupes françaises. Signalétique et enseignes en allemand, fêtes allemandes, réquisitions alimentaires et vestimentaires, réquisitions de matériaux, amendes, travail forcé et même prises d'otages : sous la férule du général Von Heeringen, la vie imposée aux habitants par l'occupant est difficile. D'autant que la guerre s'éternise.

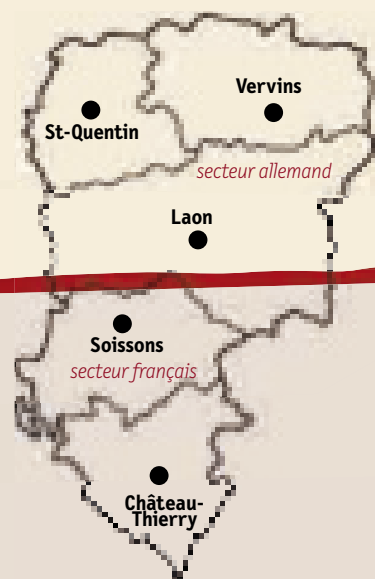
Dans l'attente de l'offensive libératrice, les espoirs suscités par le bruit des canonnades dans le lointain, les explosions de dépôts de munitions ennemis et les bombardements aériens français sont vite déçus. Les cimetières installés à Saint-Vincent et à la Plaine, les lazarets (hôpitaux militaires) de l'École Normale, de l'Hôtel-Dieu, de l'Institution des sourdes et muettes, les passages de milliers de prisonniers russes, de jeunes travailleurs belges, maltraités, affamés, en haillons, donnent figure à la mort si proche. La tension nerveuse est palpable, la faim tenaille. L'obsession générale se porte sur le ravitaillement. Le pain est mauvais et, début 1915, la ration n'est que de 150 g par jour. Bien que le maire, Georges Ermant, ait réussi à obtenir un approvisionnement régulier par le Comité d'alimentation du Nord de la France, les carences alimentaires provoquent de nombreux cas d'anémie. Pour beaucoup, le salut passe par la prochaine évacuation. Il y en aura sept au total.

Début 1917, les Allemands se préparent à résister à une importante offen-

sive française. Laon voit alors passer les habitants des villages de l'Ailette, et même d'Urcel, Vaucelles, Clacy... Les troupes allemandes sont partout, de plus en plus affamées, violentes. Tous les bâtiments publics servent au cantonnement, même la cathédrale. L'édifice abritera 600 chevaux le 10 mars avant de devenir un lazaret. Les réquisitions s'intensifient. Tout ce qui est utile à la production de guerre est emporté : cloches, grilles et même les statues en bronze des Trois instituteurs de l'École normale et du Maréchal Sérurier.

La guerre se rapproche encore davantage au cours de l'automne. L'offensive française de La Malmaison, le 23 octobre, entraîne l'évacuation des faubourgs de Semilly, Leuilly, Ardon, et La Neuville. Le quartier général allemand quitte le palais de Justice qui devient une caserne. 4 819 Laonnois sont demeurés dans leur ville. Ils vont vivre un hiver 1917-1918 rigoureux, marqué par une intensification des bombardements français, assister au regroupement de 13 000 prisonniers français dans la citadelle puis, le 13 octobre 1918, constater la fuite des Allemands. Le maire de Laon emmené comme otage sera libéré à Vervins. L'armée française commandée par le général Mangin entre par la porte de Soissons. Laon est en liesse. C'est la fin de plus de quatre ans – 1 502 jours – d'occupation, de souffrance, d'humiliation.

Claude CAREME



Dans les villes et à la campagne,

la vie touche le front

Soissons bombardé avec des obus incendiaires! L'information fait un gros titre dans *Le Miroir* du dimanche 25 mars 1917. Une grande photo montre l'abbé Hivet, 72 ans, curé de l'église Saint-Waast déblayant une partie de son église dévastée.

La ville a été soumise depuis deux ans et demi à des pilonnages d'artillerie. On a tenté de préserver ce qui reste du patrimoine. Le maître-autel de la cathédrale Saint-Gervais-et-saint-Protais a été protégé par des centaines de sacs de sable. Le repli allemand sur la ligne Hindenburg a cependant un peu éloigné le spectre de la guerre. Dans les jours qui précèdent l'offensive Nivelle, politiques et artistes viennent se rendre compte des destructions subies par la ville et les villages libérés. Même l'écrivain H.G. Wells fait un saut dans la cité du Vase, note Denis Rolland. De passage le jeudi 17 mai dans la cité, l'aspirant Laby note : « Toutes les maisons ont plus ou moins écopé mais c'est moins abîmé qu'à Reims ». Lorsque débutent les mutineries, le contrôle postal intercepte en ville plusieurs courriers séditeux et d'autres qui dénoncent la stupidité de la guerre.

Le quotidien est pénible d'autant que la communication entre les quartiers avec les ponts détruits expose les civils inutilement. Au printemps le génie intervient pour établir des passerelles à même de faciliter les déplacements. Cela n'empêche pas les morts comme celle du canonnier Sébastien Avy du 46^e régiment d'artillerie de campagne fauché sur l'un des ponts de la cité. Si certains croient que la ville est définitivement dégagée par la retraite des Allemands des tranchées de Crouy, le 17 mars, d'autres sont plus mesurés.

Bien sûr des enfants jouent à la guerre avec des fusils en bois, des arcs et des flèches - l'insouciance de l'âge - mais le conflit et ses épreuves restent omniprésents. La ville continue de voir affluer les blessés. Instituteur des Alpes-Maritimes, Célestin Freinet grièvement touché le 3 octobre 1917 décrit l'activité de l'hôpital soissonnais où il va séjourner sept mois : « *Il y a autour de moi, ceux qui n'ont qu'une jambe, ceux qui ont dans le ventre une plaie profonde où fouillent les médecins, des malades qui crient la nuit et meurent au matin. Je suis moi-même squelettique et mourant* ».

Le moral revient après la victoire de la Malmaison et le 10 novembre, une importante prise d'armes se déroule dans la ville au cours de laquelle le général Pétain remet la fourragère aux couleurs de la croix de guerre au drapeau de plusieurs régiments.

» » »

Hervé CHABAUD

>>>

La **Thiérache** est sous haute surveillance et une attention particulière est portée aux villes de **Vervins** et **Hirson**. On se méfie de l'occupant dont la répression est sévère. La condamnation à trois ans de prison le 19 septembre 1916 de Marie Guéant pour avoir à Hirson donné à manger à un aviateur français a fait le tour des villages.

Cela n'empêche pas la résistance de se développer tout au long de l'année 1917 alors que le 31 juillet, les Allemands confisquent les cloches du carillon de Notre-Dame d'Hirson et prélèvent les tuyaux des grandes orgues. Toujours le besoin de métaux! Le réseau de renseignements de la « Dame Blanche » soutenu par les Britanniques tisse une toile d'araignée sur toute la zone frontalière. Il s'agit de contrôler toute la circulation ferroviaire et les déplacements des troupes. Tout est soigneusement noté et transmis.

Trois sections d'informations sont créées à Fourmies, **Aubenton** et Hirson et commandées par Félix Latouche, Vital Frison et Alfred Genot assisté de son épouse Suzanne Hurriez. Les Allemands sont espionnés dans tous leurs faits et gestes de manière à connaître au mieux leurs effectifs et les moyens opérationnels qui cantonnent dans le secteur.

Pour dissuader les Thiérachiens d'aider les Alliés, ils font des exemples et le font savoir. Le 17 avril 1917, le docteur Fréal qui avait aidé des soldats français coupés de leur unité est fusillé au fort d'Hirson. A **Vervins**, on ne croit plus à la fin de la guerre: « Il y a des blessés partout, on est prisonnier du bon vouloir des boches. Ils sont arrogants et exigeants pourtant la nourriture manque plus pour nous que pour eux. Il y a beaucoup de rumeurs. Nos soldats ne parviennent pas à nous libérer et la révolte aurait atteint certains régiments. Les boches disent qu'un jour ou l'autre on deviendra allemand. Comment garder le moral dans ces conditions? », griffonne sur un carnet la Vervinoise Marguerite Vidal. Bref, avec les réquisitions pour le travail forcé, l'horizon est sombre. ■

Hervé CHABAUD.

THIÉRACHE

LA TRAGÉDIE D'EFFRY

A Effry, près d'Hirson, la VII^e armée allemande avait installé dans l'usine Briffault, un hôpital militaire (lazaret). De mars à octobre 1917, plus de 1500 malades passent dans ce qui devient bientôt, faute de soins et d'une alimentation suffisante, un véritable mouvoir avec 5 à 6 morts par jour. On dénombre parmi les victimes plus de 300 prisonniers de guerre russes et roumains et 352 travailleurs civils réquisitionnés en Belgique et dans le Nord de la France. Ils reposent aujourd'hui dans la nécropole créée en 1927 à Effry.

Un poste de santé allemand établi dans une maison du village de Renneval en Thiérache. coll. part.



CHEMIN DES DAMES

Château-Thierry, qui accueille les administrations départementales et le préfet, est une ville témoin de la noria des corps de troupes qui montent vers le front ou en reviennent. Le nombre de convois qui passent en gare ne cesse d'augmenter et on s'étonne de voir au moins deux locomotives les tracter et parfois autant les pousser!

Ils sont chargés d'hommes, de chevaux, de matériels dont de l'artillerie lourde. Les Castels reçoivent de nombreux blessés logés partout où cela est possible. Pour donner l'impression qu'il n'y a pas de danger, on tient à ce que le travail des fonctionnaires soit exemplaire et on multiplie les revues de soldats par tous les temps même si l'on craint les bombardements des Zeppelins ou de l'aviation ennemie.

Le 18 janvier 1917, l'aspirant Laby, un jeune médecin des tranchées enrage. Par un froid glacial et malgré les chutes de neige, il doit défiler sans passe-montagne dans les rues castelles avant de rejoindre épuisé, **Chézy-en-Orxois**. Jean Chopart alors adolescent vient souvent voir les poilus marcher au pas. Il s'amuse de regarder les compagnies cyclistes d'infanterie, montées sur des bicyclettes pliantes Girard, se déplacer en ville. Des soldats, en cantonnement chez l'habitant, demandent aux enfants d'aller leur acheter du vin.

Le va-et-vient chez Roncier, l'épicerie située à l'angle des rues Carnot et Malézieux-Mercier, intrigue. Il faut reconnaître que le commerçant donne volontiers un bonbon et parfois une prise à ces jeunes volontaires qui concourent à son chiffre d'affaires.

Chacun se débrouille pour assurer les repas quotidiens d'autant qu'on charpade beaucoup dans les jardins. Les professeurs dont beaucoup sont des femmes et des retraités venus de **Laon** et **Saint-Quentin** s'appliquent à la tâche mais ne peuvent empêcher qu'à la sortie des petits groupes s'adonnent à des jeux dangereux réalisés à partir de munitions! Les plus sérieux du collège

aiment se rendre au Palais de justice.

Quelques images les interpellent comme ce soldat condamné pour avoir mis un pied sur une pile de boules de pain pour fixer sa bande molletière. Avenue Jousaume Latour, une batterie de fours de boulangers sur roues fonctionnant jour et nuit impressionne les habitants qui subissent surtout les rumeurs. La population reste inquiète et craint le retour des Allemands, comme en septembre 1914, convaincue qu'ils ne désespèrent pas d'entrer à Paris. ■

H. C.

Poincaré félicite les boulangers de Château-Thierry. A ses côtés le général Degoutte. Archives D^{PM} de l'Aisne.



«C'était une chose horrible, point final!»

Ultime survivant du Chemin des Dames, Louis de Cazenave, 109 ans, poilu devenu pacifiste, dit tout le mal qu'il pense de la guerre.

Louis de Cazenave en décembre 2006 chez lui.
Photo Rémi PAZERI.



Popote des tirailleurs à la ferme de Cussy.
Archives D^{pt} de l'Aisne.

De la guerre, il ne veut plus entendre parler. Louis de Cazenave a beau être le doyen des poilus encore en vie, l'ultime survivant du Chemin des Dames, il en a plus qu'assez des micros et des caméras. Il voudrait qu'on les oublie, lui et la «der des ders», et qu'on le laisse finir sa vie, paisible, dans la petite maison de Brioude en Haute-Loire où il demeure en compagnie de son fils. Il a trop raconté l'horreur, trop ressassé l'innommable, trop côtoyé l'abject pour poser sa pipe et se lancer dans de grandes envolées guerrières.

En trois années passées au front, le jeune homme qui avait devancé l'appel en 1916 est devenu un militant pacifiste: «*La guerre? Un truc absurde, inutile! A quoi ça sert de massacrer des gens? Rien ne peut le justifier, rien. La gloire, l'héroïsme? De la fumisterie! Le patriotisme? Un moyen de vous faire gober n'importe quoi*», s'enflammait-il dans l'une de ses dernières interviews.

Affecté au 5^e bataillon de tirailleurs sénégalais, Louis de Cazenave est monté à l'assaut du Chemin des Dames et en est revenu vivant: «*Le hasard des tirs veut que je sois encore là, alors que je pourrais être ailleurs depuis longtemps*». Mais il n'a rien oublié du pire: «*Il faut avoir entendu les blessés entre les lignes*». Ils appelaient leur mère. Suppliaient qu'on les achève. *C'était une chose horrible, Point final* ». Pas un mot de plus.

Ce ne sont pas les honneurs, tardifs, qui le feront changer d'avis, lui qui a accepté la Légion d'honneur, à reculons, quasiment contraint et forcé: «*Je ne vois pas pourquoi j'aurais une médaille, alors que les camarades qui sont restés là-bas n'ont même pas eu droit à une croix en bois*». Et quand il dit «*camarades*», Louis de Cazenave ne distingue pas un camp de l'autre: «*Les Allemands, on les retrouvait quand on allait chercher l'eau au puits. On discutait. Ils étaient comme nous, ils en avaient assez*».

Aujourd'hui, Louis de Cazenave a 109 ans et n'aspire plus qu'à terminer ses jours tranquillement, entre son fils et son aide-ménagère. Il entonne encore de sa voix sans âge la chanson de Craonne mais n'en dira pas plus de son engagement d'antan, tant il est persuadé que «*ça ne sert à rien de raconter des horreurs aux enfants*»... ■

Jean-Yves DUPAIN

LES DEUX DERNIERS

Après le décès de René Riffaud mort à 107 ans le 18 janvier 2007 et celui de Jean Grelaud le 25 février 2007 (né le 25 octobre 1898, Jean Grelaud avait combattu au Chemin des Dames en 1917 avec le 31^e RI, avant d'être fait prisonnier lors de la deuxième bataille de la Marne en 1918), ils

ne sont plus, à l'heure où nous écrivons ces lignes, que deux poilus encore en vie en France. Outre Louis de Cazenave (né le 16 octobre 1897 à Saint-Georges d'Aurac dans la Haute-Loire), il s'agit de Lazare Ponticelli. Né en Emilie-Romagne le 7 décembre 1897, émigré en France à

l'âge de 10 ans, il s'engage en 1915 dans la Légion étrangère. Après l'entrée en guerre de l'Italie, il est incorporé dans l'armée italienne et combat les Autrichiens dans les Alpes tyroliennes. Naturalisé français, il vit aujourd'hui au Kremlin-Bicêtre dans le Val-de-Marne.

Giono, Dreyfus, De Lattre et quelques autres croisés en chemin

Jean Giono qui est resté un an sur le Chemin des Dames devint après guerre un ardent pacifiste.
Coll. privée.



JEAN GIONO (1895-1970)

Du Chemin des Dames au pacifisme intégral

Quand il est mobilisé en janvier 1915, le fils d'un pauvre cordonnier de Manosque n'est encore qu'un modeste employé de banque. Avec son régiment, le 140^e RI, après les Eparges et Verdun, Jean Giono a été, pendant plus d'un an, de septembre 1916 à novembre 1917, de tous les secteurs du Chemin des Dames. D'abord du côté de **Berry-au-Bac** et de la cote 108, puis en mai-juin 1917 vers **Hurtebise** et **Pargnan**. En septembre-octobre, il passe plus à l'ouest, dans le secteur du **Moulin de Laffaux**, vers **Nanteuil-la-Fosse** et **Vregny**. Fin octobre, il participe à la bataille de **La Malmaison**, du côté de la ferme Mennejean, puis en novembre il se trouve dans la vallée de l'Ailette et la forêt de **Pinon**.

Quand il est démobilisé en 1919, Giono est toujours, comme il l'écrit lui-même, «soldat de 2^e classe sans croix de guerre». On pourrait croire qu'il le regrette. Jusqu'à son dernier jour, il a refusé de faire partie d'une association d'anciens combat-

tants. Ce n'est pas qu'il voudrait oublier la guerre. Le peut-il d'ailleurs? En 1934, il écrit dans la revue *Europe*: «Depuis 20 ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne suis pas encore lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi». L'écriture de son roman «Le Grand Troupeau», paru en 1931, ne lui a pas suffi pour prendre une distance avec son expérience de combattant. En 1939, dans «Recherche de la Pureté», il évoquera encore «la boucherie en plein soleil des attaques Nivelle au Chemin des Dames».

En fait, la guerre a fait de Giono, définitivement, un pacifiste. Il y a ce terrible aveu à la fin de «Jean le Bleu» (1932): «Je n'ai pas eu le courage de désertier. Je n'ai qu'une excuse, c'est que j'étais jeune». Son pacifisme ne faiblit pas quand se précisent les menaces de l'Allemagne hitlérienne qu'il dénonce avec le groupe du plateau de Ventadour, ni même quand la guerre est déclarée en 1939. Il prône le refus d'obéissance et lacère les affiches de mobilisation. A deux reprises, en 1939 et à la Libération, il est emprisonné pour pacifisme. Giono est bien plus que celui qu'on présente parfois comme le chantre nostalgique d'une Provence rurale.

GEORGES DUHAMEL (1884-1966)

Ecrivain membre de l'Académie française, auteur de *Vie des Martyrs* et *Civilisation 1914-1917* (Prix Goncourt 1918). En mai 1917, il était médecin dans une «autochir» (une ambulance chirurgicale automobile) dans le secteur de **Laffaux** où il voyait arriver «les blessés par paquets de cent».

JEAN-BAPTISTE MARCHAND (1863-1934)

Héros de Fachoda, lors d'une grave crise qui avait opposé en 1898 la France à la Grande-Bretagne pour le partage de l'Afrique, le général Marchand commande la 10^e division d'infanterie coloniale dans l'armée Mangin.

CLAUDE GRANGE (1883-1971)

Sculpteur du Monument à la 36^e Division d'infanterie (dit «Monument des Basques») au-dessus de **Craonnelle** et du Mémorial du Mont-Valérien.

JACQUES DUCLOS (1896-1975)

Originaire des Hautes-Pyrénées, le futur dirigeant communiste et candidat du PCF aux élections présidentielles de 1969 avait été mobilisé en 1915. Blessé à Verdun en 1916, il est affecté après sa convalescence au 60^e RI, régiment avec lequel, le 16 avril 1917, il est engagé au sud de **Berry-au-Bac** dans le secteur de la ferme du Godat. Duclos est fait prisonnier au premier jour de l'offensive et envoyé dans un camp en Allemagne.



Jacques Duclos en 1916.
Coll. Musée de l'histoire vivante - Montreuil

JEAN DE LATTRE DE T

Certains, comme Georges Guynemer ou Alfred Dreyfus, sont connus en 1917, sans que leur nom soit forcément attaché au Chemin des Dames. D'autres qui étaient au Chemin des Dames en 1917 dans la masse des combattants anonymes, sont devenus, à des titres divers, célèbres par la suite...

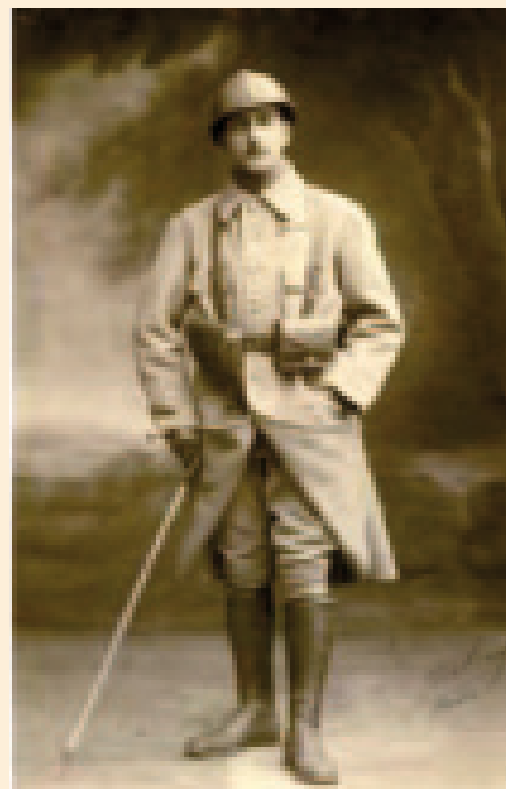
JEAN DE LATTRE DE TASSIGNY (1889-1952)

Des obsèques nationales pour un ancien combattant du Chemin des Dames

Né en 1889 en Vendée, à Mouilleron-en-Pareds, comme Clémenceau 48 ans auparavant, Jean de Lattre sort de Saint-Cyr en 1911. Il choisit de servir dans la cavalerie. Il commence la guerre au 12^e régiment de dragons. Dès août 1914, il est blessé et reçoit bientôt sa première citation. Chevalier de la Légion d'Honneur dès décembre 1914, il passe, à sa demande, dans l'infanterie, au 93^e régiment, un régiment vendéen.

Après avoir occupé le terrain libéré par les Allemands lors du repli sur la ligne Hindenburg en mars-avril, le 93^e régiment participe à l'offensive Nivelle. D'abord en réserve près de **Longueval**, il est ensuite engagé vers **Cerny** et le ravin de **Troyon**. Après quatre mois vers **Saint-Quentin**, retour au Chemin des Dames en septembre, dans le secteur d'**Ostel** et La Royère. Fin octobre, c'est la bataille de **La Malmaison** dans le secteur des fermes d'Hameret et du Panthéon.

De Lattre reçoit ses septième et huitième citations sur le Chemin des Dames en 1917. Une citation à l'ordre du 11^e corps d'armée le 27 mai et une autre à l'ordre de la 6^e armée le 21 octobre saluent son rôle dans l'attaque des 4 et 5 mai, en première ligne vers **Cerny**, qui a permis de maintenir les positions conquises et surtout de faire un grand nombre de prisonniers. Il est alors adjudant-major. Remarqué pour ses qualités de « *décision, bravoure et énergie* », il est nommé fin 1917 à l'état-major de la division. C'est le début d'une carrière exceptionnelle couronnée par des obsèques nationales en janvier 1952 et par le titre de maréchal de France qui lui est décerné à titre posthume. Il était alors commandant en chef en Indochine après avoir reçu à Berlin, le 9 mai 1945, la capitulation de l'Allemagne nazie.



*De Lattre de Tassigny participa aux différentes opérations menées en 1917 sur le Chemin des Dames.
Collection musée national Clémenceau-de Lattre de Tassigny à Mouilleron-en-Pareds*

ACHILLE LIÉNARD (1884-1971)

Celui qui a été évêque de Lille pendant près de 40 ans et un cardinal écouté lors du concile de Vatican II, était en 1917 l'un des 42 brancardiers du 201^e régiment d'infanterie qui se lance à l'assaut du plateau de Californie, au-dessus de **Craonne**, au matin du 16 avril...

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN (1881-1955)

Caporal au 8^e régiment de zouaves, déjà ordonné prêtre mais pas encore jésuite, le futur Père Teilhard de Chardin combat autour d'Hurtebise en avril 1917. Son expérience lui inspire « Nostalgie du front », son premier texte à avoir été publié dès novembre 1917.



*Pierre Teilhard de Chardin (à droite avec le brassard), futur théologien et paléontologue, a combattu autour d'Hurtebise en avril 1917.
Fondation Teilhard de Chardin.*

MARC BLOCH (1881-1944)

Un historien au Chemin des Dames

«Je vous raconte des batailles auxquelles je n'ai pas assisté...» Dans le discours qu'il prononce le 13 juillet 1914, pour la distribution des prix du lycée d'Amiens où il est professeur, Marc Bloch invite ses auditeurs à réfléchir sur le métier d'historien. Trois semaines plus tard, c'est la déclaration de guerre. Bloch est mobilisé dans l'infanterie avec le grade de sergent. Il est adjudant en novembre 1914, sous-lieutenant en mars 1916. Il combat en Argonne, où il contracte la fièvre typhoïde. Fin décembre 1916, son régiment, le 72^e, est envoyé en Algérie, où la région de Constantine est en effervescence à cause du recrutement des tirailleurs. Il arrive dans le secteur de **Cerny** à partir du 25 juin 1917. Officier de renseignements et historien de formation, c'est lui qui est chargé tout naturellement d'écrire l'historique des campagnes du régiment. Après une attaque des troupes d'assaut allemandes dans la nuit du 29 au 30 juin, il note «un bombardement tel qu'il parut à ceux qui avaient vu la Somme (l'année précédente), plus terrible qu'à Bouchavesnes». Le 5 septembre 1917, il est nommé lieutenant et il est cité à l'ordre de la division comme «donnant un bel exemple de courage et de sang-froid».

Mais Marc Bloch ne perd pas son esprit critique. Dans une lettre à un ami, il écrit le 16 septembre : «*Cette guerre aura été la faillite de l'armée de métier, enlisée par le temps de paix dans des habitudes bureaucratiques, victime d'un esprit de caste...*». Il fait la guerre de 14-18 avec la même lucidité qu'il fera celle de 39-40 ; le même degré d'engagement que celui qui le conduira à entrer dans la Résistance en 1942 ; le même courage qu'il montrera après son arrestation en mars 1944 et face aux balles d'un peloton d'exécution quelques semaines plus tard le 16 juin 1944. Entre temps, il est devenu l'un des plus grands historiens français du XX^e siècle.



LUCIEN LABY (1892-1982)

Né à Reims où son père était pharmacien, Lucien Laby est élève à l'École du Service de santé militaire à Lyon quand éclate la guerre. Il devient alors médecin auxiliaire avec le grade d'aspirant dans le groupe des brancardiers divisionnaires de la 56^e division d'infanterie de réserve. En avril 1915, il devient médecin d'un bataillon du 294^e régiment d'infanterie et exerce dans les postes de secours près des premières lignes. Champagne, Verdun, la Somme, il est de toutes les grandes batailles de 1915 et 1916, comme il est au Chemin des Dames en 1917, du 17 mars au 27 mai, principalement dans le secteur de la ferme des Bovettes.

Après la guerre qu'il termine avec 5 citations, il achève ses études et s'installe comme médecin à **Marle**. Ses *Feuilles de route* qu'il avait rédigées tout au long de la guerre ont été éditées en 2001 sous le titre «Les carnets de l'aspirant Laby». A la date du 4 mai 1917, on peut y lire : «*On attaque demain à 5 heures... Demain à cette heure, il y aura la moitié des copains le ventre ouvert ou qui sécheront au soleil sur les barbelés... Espérons que je ne serai pas du nombre...*»

Marc Bloch en 1915.
Association Marc Bloch.

ALFRED DREYFUS (1859-1935)

Le capitaine accusé de trahison en 1894, condamné et dégradé, déporté à Cayenne, puis réhabilité en 1906 après un long combat pour la vérité, est en avril 1917 chef d'escadron dans l'artillerie divisionnaire de la 168^e division. C'est au Chemin des Dames qu'il est promu au grade de commandant.



EPHRAÏM GRENADOU (1897-1993)

Parmi les dizaines de milliers de paysans venus des quatre coins de la France pour participer à l'offensive du 16 avril, le Beauceron Ephraïm Grenadou est sans aucun doute le plus célèbre. Même s'il l'est devenu par hasard : un voisin écrivain a fait de l'histoire de sa vie un best-seller paru en 1966 sous le titre «*Grenadou paysan français*». Dans ses souvenirs, il évoque les rats du **Bois de Beaumais** qui «*nous couraient sur la figure*» et la mort de son cheval Siméon au 26^e régiment d'artillerie : «*Quand on n'a même pas le temps de s'occuper des bonshommes qui sont foutus, vous pensez bien que les chevaux...*»

ANDRÉ ZELLER (1898-1979)

l'un des quatre généraux du putsch d'Alger en 1961, alors sous-lieutenant au 24^e régiment d'artillerie.

Alfred Dreyfus pendant la Grande guerre.
Archives familiales Dreyfus.

JACQUES DORIOT (1898-1945)

Né dans l'Oise, mobilisé en avril 1917, Doriot arrive en septembre au Chemin des Dames. Il participe à la bataille de La Malmaison avec le 264^e RI. Chantre et artisan de la Collaboration avec les nazis, il sera tué en Allemagne quelques mois avant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'en 1934, il avait été l'un des principaux dirigeants du Parti communiste français.

JEAN YBARNÉGARAY (1884-1956)

Député des Basses-Pyrénées qui servait le 16 avril comme officier d'état-major au 249^e régiment d'infanterie, Jean Ybarnégaray est l'auteur de la célèbre formule prononcée devant le comité secret de la Chambre le 20 juin : «*La bataille s'est livrée à six heures du matin, à sept heures, elle était perdue!*».

Le 25 mai entre Guignicourt et Corbeny, Gynemer abattit 4 appareils allemands.
L'illustration, 29 septembre 1917.



GEORGES GUYNEMER (1894-1917)

Un « as » dans le ciel du Chemin des Dames

Engagé volontaire pour la durée de la guerre dès novembre 1914, Gynemer est breveté pilote en avril 1915. En juin 1916, il est affecté à l'escadrille des Cigognes. Il devient bientôt aux commandes de son Nieuport l'un des « as » les plus célèbres de l'aviation française. De mai à juillet 1917, Gynemer vole dans le ciel du Chemin des Dames où il remporte 11 victoires. Dans la seule journée du 25 mai, entre **Corbeny** et **Guignicourt**, il abat quatre appareils allemands, dont deux en une minute. Le 11 juin, le capitaine Gynemer est promu officier de la Légion d'Honneur, avec la citation suivante : « *Par tous ses exploits, contribue à exalter le courage et l'enthousiasme de ceux qui, des tranchées, sont les témoins de ses triomphes.* » Mais c'est dans le ciel des Flandres qu'il disparaît le 11 septembre 1917, après un ultime duel victorieux qui contribue encore à sa légende.

ANDRÉ MASSON



« Dessin automatique » (1925-1926). André Masson fut l'un des pionniers et maîtres du surréalisme. Aux Etats-Unis, il influença notamment Pollock.
RMN - ADAGP

ANDRÉ MASSON (1896-1987)

Engagé volontaire en 1914 dans l'infanterie, grièvement blessé au Chemin des Dames en 1917, sa peinture traduit une horreur définitive de la guerre et de ses massacres. Il se justifie : « *Je n'ai pas réussi à me désintoxiquer. Le film est là : on m'entertera avec!* ».

RENÉ-GUSTAVE NOBÉCOURT (1897-1989)

C'est au Chemin des Dames que, jeune aspirant au 28^e régiment d'infanterie, il a reçu le baptême du feu en juin 1917 à la ferme des Bovettes au-dessus de **Filain**. C'est au Chemin des Dames que, le 31 juillet, il a été blessé pour la première fois. Journaliste et écrivain, son nom reste attaché à un livre paru en 1965 et qui est devenu un classique : *Les Fantassins du Chemin des Dames*.

HENRY POULAILLE (1896-1970)

Quand il est mobilisé en 1916, le futur écrivain prolétarien n'est encore qu'un préparateur en pharmacie, autodidacte anarchisant. Il fait paraître en 1937 *Pain de soldat* un roman autobiographique, largement inspiré de ce qu'il a vécu avec le 5^e bataillon de chasseurs à pied en mai à **Craonne** et en octobre lors de la bataille de **La Malmaison**. ■

Guy MARIVAL

« JE VEUX ÊTRE SEUL AVEC MA GEORGETTE, LOIN DE L'OBUS »

Dès les premières heures du 16 avril, les incantations triomphalistes d'avant la bataille se brisent avec fracas sur la réalité des combats. Hommage en forme d'extraits croisés de lettres des tranchées, de proclamations officielles, de diversions poétiques, et d'appels à la mémoire.

« **L'aurore du lendemain** doit voir le débouché de la cavalerie dans la plaine de Laon et l'occupation par l'infanterie de la ligne Laon-Laniscourt-Anizy-le-Château ».

Dans les directives du général Mangin avant l'offensive du 16 avril 1917 (1).

« La pluie cesse pour faire place à la neige qui tombe en flocons gros comme je n'en avais jamais vu de ma vie. **Une avalanche de neige** le 17 avril! alors que dans notre Midi les arbres ont déjà fleuri et que les vignes étalent leur mer de verdure! »

Dans Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier publiés par Rémy Cazals. L. Barthas se trouve alors devant les Monts de Champagne.

« Ecoutez-moi, tirailleurs **à la peau noire**, bien que sans oreilles, et sans yeux dans votre triple enceinte de nuit... »

Ecoutez-moi, tirailleurs sénégalais, dans la solitude de la terre noire et de la mort

Recevez le salut de nos camarades noirs, tirailleurs sénégalais. Morts pour la République. »

Extrait de Hosties noires de Léopold Sédar Senghor.

« Le plus grand, **parmi les chênes** de la forêt a été fusillé par un obus ».

Jean Klingebiel, écrivain, né à Bordeaux en 1892, mort le 16 avril 1917 à La Ville aux Bois (2).

« J'arrive du plateau de Craonne où le régiment est encore engagé et, à l'heure actuelle, sans doute diminué de 50%. Quel enfer! J'ai vu Maurice, sa division descendait de Craonne, et là il manquait 85% de l'effectif... **Quelle boucherie**, surtout pour la petite avance que nous avons faite et le peu de prisonniers. Combien restera-t-il d'hommes vivants? »

Témoignage cité par J.-F. Jagielski (3).

« Au prix des plus lourds sacrifices, nous gagnerons **peut être 10 à 20 kilomètres** sans résultat stratégique et nous serons arrêtés net par les réserves allemandes ».

Propos avant l'offensive du Général Messimy, commandant l'infanterie d'une division (1).

« Tu seras épatée quand tu verras les résultats de **la fameuse offensive**. »

Extrait d'une lettre de soldat avant l'offensive citée par R.G. Nobécourt dans Les fantassins du Chemin des Dames.

« J'avais un grand mépris des hommes et des dieux ; Les hommes sont **cruels** et l'œil des dieux est louche. »

Eugène Capdevielle, écrivain, né dans les Landes en 1892, mort à Craonnelle en 1917 (2).

« Nous rompons le front allemand **quand nous voudrons**, à condition de ne pas nous attaquer au point le plus fort et de faire l'opération par surprise et attaque brusquée en 24 ou 48 heures... Cela fait, le terrain sera libre pour aller **où on voudra**, à la côte belge comme à la capitale, sur la Meuse et sur le Rhin. Il y aura alors une splendide moisson de gloire pour les armées britanniques et françaises ».

Note du général Nivelle pour la conférence de Londres du 15 janvier 1917, citée par Jean-Dominique Merchet dans 14-18.

« Chère femme et chers parents et **chers tous**

Je suis bien blessé. Espérons que ce ne sera rien. Elève bien les enfants chère Lucie. Léopold t'aidera si je ne m'en sortais pas. J'ai une cuisse broyée et suis seul dans un trou d'obus. Je pense qu'on viendra bientôt me sortir. Ma dernière pensée va vers vous. »

Jules

Jules Cros, originaire de l'Ariège, père de trois filles, blessé par un éclat d'obus le 16 avril 1917, réfugié dans un trou d'obus, décède avec dans la main la carte qu'il vient d'écrire à sa famille (4).

« J'aurai été **gaiement à la mort...** Marie, ma jeunesse n'est pas morte. »

Léon Roger Marx, écrivain, mort sur le Chemin des Dames en 1917 (2).

« On voudrait être durable... **on partira peut-être** sans avoir fait quelque chose de bien ».

Louis Maïret, écrivain, né à Paris en 1894, mort le 16 avril 1917 à Craonne (2).

« La bataille s'est livrée à six heures du matin : **à sept heures, elle était perdue**. Car sur cet immense plateau de l'Aisne, un quart d'heure après le départ des vagues d'assaut, c'était le crépitement de milliers de mitrailleuses et, de toutes les poitrines angoissées, le même cri est parti : "Les mitrailleuses ne sont pas détruites". La victoire que nous croyions certaine va être un sanglant échec. »

Intervention de Jean Ybarnégaray député et officier du 249^e RI devant le comité secret du 20 juin 1917 (3).

« **Je cherchais mon pommier** : il avait ressuscité lui aussi! Il paraissait n'avoir jamais souffert. »

Pierre Roger, écrivain, né à Paris, mort à 20 ans entre Craonne et Corbeny en avril 1917 (2).

« Nous "avons fait" les Eparges, Verdun, la prise de Noyon, le siège de Saint-Quentin, la Somme avec les Anglais, **et la boucherie en plein soleil** des attaques Nivelle ». »

Jean Giono (4)

« **N'être qu'un arbre** au bord d'un champ ». »

Eugène Rhullier, écrivain, né dans la Drôme en 1881, mort à Cuiry les Chaudardes le 6 août 1917 (2).

« Il y a des enfants qui partent avec **pour tout manteau la pluie** sur leurs épaules, avec la pluie dans leurs pensées... et qui, tout seuls, vont s'endormir au bord des routes, pour toujours... ».

Paul A. Arnold, écrivain, né à Lille en 1896, mort à Craonne le 16 avril 1917 (2).

« Le cafard est **un mal étrange** aux origines mystérieuses. Presque toujours il naît sans cause apparente ». »

Paul Dubrulle, écrivain, né dans le Pas-de-Calais en 1882, mort à Craonne le 16 avril 1917 (2).

« Car c'est vivre deux fois que de vivre pour son rêve, mais je connais **des fleurs de flamme** faites de nuit, d'or et de sang ». »

Aristide Bruand, fils d'Aristide Bruand, né à Paris en 1889, mort à La Ville aux Bois le 16 avril 1917 (2).

« Le clair de lune bleu filtre le long des toits, Et le feu qui reluit sous les arceaux étroits **Fait jaillir son éclat** qui s'accroche à l'ogive. »

Anatole Meplain, écrivain né dans l'Allier en 1891, mort à la Cote 108 près de Bery au Bac le 21 avril 1917 (2).

(...)**« Moi je veux être tout seul avec ma Georgette**, loin de l'obus, qui ne me tuera pas, loin des nuits d'épouvantement qui s'allongent dans la boue des cadavres, loin des jours infinis de souffrances traversées, des coups d'épée de la mort, loin de la monotonie des ténèbres éternelles, loin de la saleté repoussante, des ordures forcées, de la crevaision de la herse sous la pesée d'un ciel qui n'est plus le ciel » (...)

Vendredi 18 mai 1917, extrait d'une lettre de Maurice Drans, poilu originaire de Fresnay sur Sarthe, à sa fiancée Georgette (4).

« J'ai rencontré tout un groupe du ...e régiment (**Chut!** il ne faut pas dire son numéro.) (...) Sur la bataille d'avril, mes hôtes s'entendent pour me dire : la Somme était moins dure ». »

Un régiment à la bataille de l'Aisne, par H. L'illustration édition du 16 juin 1917.

« Comme le chantaient les hommes en descendant du Chemin des Dames : Jean de **Nivelle nous a nivelés** Et Joffre nous a offerts à la guerre! Et Foch nous a fauchés... Et Pétain nous a pétris... Et Marchand ne nous a pas marchandés... Et Mangin nous a mangé! »

Blaise Cendrars

« N'ÊTRE C
PARMI I



Aisne. Un soldat au repos qui semble épouiller un vêtement.
Archives D^{pt} de l'Aisne.

Monsieur le Maire

«(...) Je vais vous faire part de deux anecdotes, la première s'est passée vers ma quinzième année.

Un samedi soir, seul avec mon grand-père, je l'ai emmené au cinéma de quartier sans connaître précisément ce que nous allions voir. Au moment de prendre les places, il voit l'affiche « Les croix de bois » d'après le roman de Roland Dorgelès. Il me rejoint près du guichet où je me trouvais et me dit "Petit, rends les billets, on rentre à la maison" ; je venais de comprendre le déclic qui s'était passé dans son esprit. Finalement nous avons passé une soirée super en jouant aux cartes en tête-à-tête avec le jeu de *La Marseillaise* (quotidien régional Ndlr).

La seconde s'est passée lorsque je faisais mon service militaire à mon tour. Il m'accompagnait en gare de Perrache à Lyon où je devais rejoindre Marseille pour partir en Algérie. J'étais sur la marche du wagon, il me serrait fortement et m'a dit : "Promets-moi de ne tuer aucun Algérien car sache qu'en 14-18, les tirailleurs marocains, algériens, sénégalais qui étaient avec moi, se sont conduits remarquablement".

Vous êtes le maire d'un lieu qui ne peut s'oublier ; **mon grand-père y était**. C'était un homme super et je suis heureux de m'être confié à vous.»

Extrait d'une lettre de J.V., petit-fils de poilu, au Maire de Craonne, Noël Genteur.

Extraits sélectionnés par
Damien BECQUART

(1) Cité par Yves Buffetaut dans *Arras, Vimy et le Chemin des Dames, les grandes offensives du printemps 1917*.

(2) Extrait d'un recueil sur les écrivains morts en 1917 sur le front de l'Aisne par François Demetz et Jean Le Mauve.

(3) Cité par Henri Castex, *L'affaire du Chemin des Dames*.

(4) Dans *Paroles de Poilus, Lettres de la Grande Guerre*, Jean-Pierre Guéno, Jérôme Pecnard et Yves Laplume, éditions Tallandier, France Bleu.

* CADAVRE EXQUIS

**L'aurore du lendemain,
une avalanche de neige à la peau noire parmi les chênes**

**Quelle boucherie, peut être 10 à 20 kilomètres
la fameuse offensive**

**Cruels,
quand nous voudrions, où on voudra,**

**Cher tous, gaiement à la mort on partira
peut être**

**A sept heures elle était perdue,
je cherchais mon pommier en plein soleil**

**N'être qu'un arbre
avec pour tout manteau la pluie**

**Un mal étrange des fleurs de flamme
fait jaillir son éclat**

**Je veux être tout seul avec ma Georgette,
Chut!**

**Nivelle nous a nivelés Monsieur le maire
Mon grand-père y était.**

*La technique du cadavre exquis est popularisée par les surréalistes dont le mouvement littéraire et artistique annoncé par Apollinaire en 1917 apparaît après la guerre. Ce jeu consiste à composer des phrases en rassemblant des mots que chacun écrit à son tour en ignorant ceux qui sont proposés par les autres participants.

QU'UN ARBRE AU BORD D'UN CHAMP ».
LES CHÊNES « LE CAFARD EST UN MAL
« TU SERAS ÉPATÉE QUAND TU VERRAS LES « JE VEUX ÊTRE SE

« Même l'été, la terre lui collait aux pieds »

Yves Gibeau avait élu domicile à Roucy pour mieux respirer le souffle de la tragédie. Puis, l'auteur d'« Allons z'enfants », quittant ce monde un jour de 1994, s'est approché au plus près de ce Chemin dont beaucoup ne revinrent pas : l'écrivain s'est arrêté sans retour au cimetière du vieux Craonne.



Yves Gibeau immortalisé par son ami le photographe Gérard Rondeau dans sa caverne aux trésors du Chemin des Dames à Roucy. Gérard Rondeau-Vu.

« **T**ravaux sur un chemin de croix » : sous la plume d'Yves Gibeau, le titre semble annoncer un article, une fois encore, sur la Grande Guerre et « son » Chemin des Dames. A moins que la chronique n'entretienne le lecteur de ses mots. Croisés évidemment. Et bien non, Gibeau, l'ermite de **Roucy**, laisse dans ce texte dériver son inspiration vers le Tour de France cycliste et les efforts des forçats de la route, selon l'expression d'Albert Londres passée à la postérité...

Pourtant, s'il y eut bien un chemin de croix dans la vie de l'auteur d'« Allons z'enfants », c'est par delà Craonne qu'il faut le chercher, vers ce plateau de Californie qu'il observait à loisir des fenêtres de son presbytère. Chemin des Dames, chemin de croix.

Et chemin de Damas??? Non, car l'écrivain, qui y revenait sans arrêt jusqu'à le hanter, jamais, ô grand jamais, ne s'est converti en chantre des choses de l'armée sur ce terrain de la guerre. Antimi-

litariste, il était. Antimilitariste, il restera jusqu'à sa mort en octobre 1994. Et s'il avait émis le vœu, exaucé grâce à Noël Genteur le maire de **Craonne**, d'être enterré dans le vieux cimetière de la commune, c'était pour partager jusque dans l'éternité le sort des sacrifiés : « Il avait besoin de se rapprocher en permanence du Chemin des Dames, de respirer le souffle de la tragédie et désormais, c'est un enfant du Chemin des Dames. Il a rejoint l'histoire des poilus », résume son ami Gérard Rondeau. Et Noël Genteur de compléter : « C'était un rebelle et c'est parce qu'il y avait eu les mutineries ici, qu'il a pu s'enraciner. Ce sont les poilus qui lui ont donné des racines ».

La première rencontre entre le maire de Craonne et l'écrivain ne fut pourtant pas coup de foudre : « Je l'ai pris pour un Parisien. Il n'était pas désagréable, mais ses propos l'étaient... Et puis, pendant plus de dix ans, les deux hommes se sont croisés, trouvés, rencontrés à rythme très régulier avec

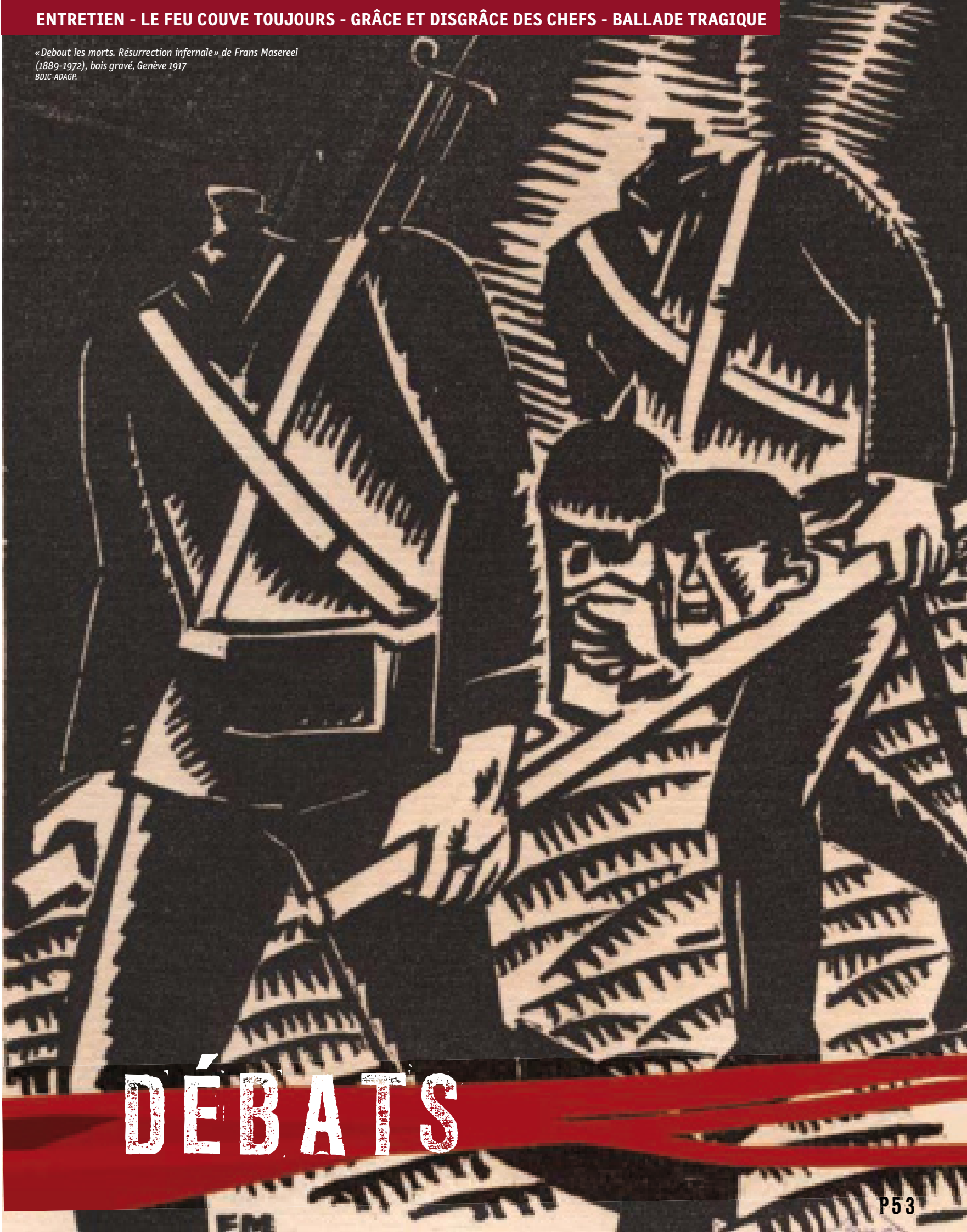
un plaisir toujours renouvelé : « Un jour, je lui ai dit, même l'été la terre vous colle aux pieds... Je ne pouvais pas plus lui faire plus plaisir ».

Il avait alors quitté la capitale depuis longtemps, pour s'installer en vis à vis du Chemin des Dames : « La fascination des paysages de la guerre se mêlait à la quête de son père inconnu. Les deux étaient liés », analyse Gérard Rondeau. Alors il se révoltait contre ce qu'il jugeait être l'abandon de ce territoire : « Il pensait que par cet oubli, on alourdissait encore la mémoire et cet oubli faisait partie de sa souffrance. Il avait les mêmes cicatrices que les poilus ».

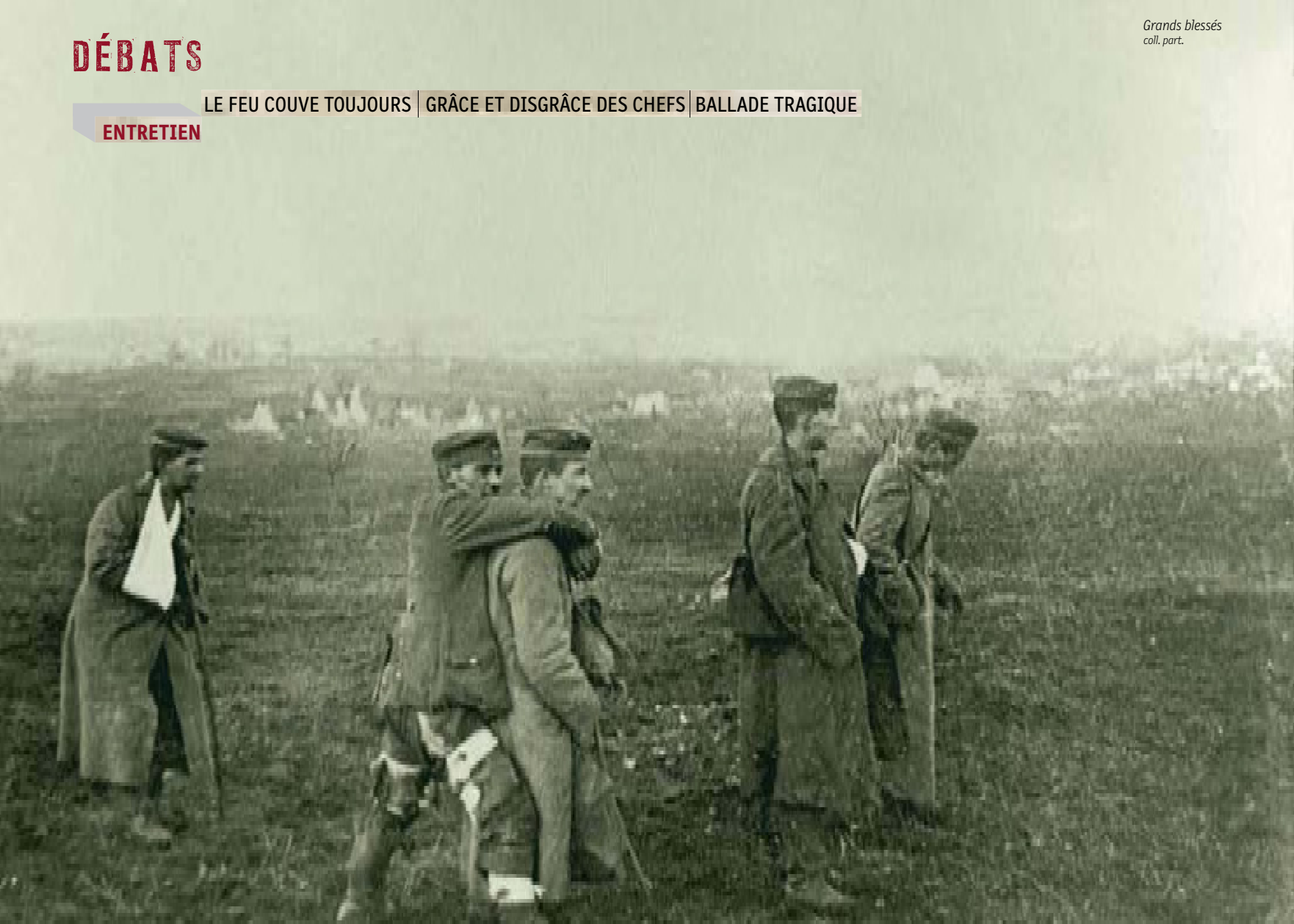
Depuis, le Chemin des Dames a trouvé sa juste place dans la mémoire collective et Yves Gibeau doit en être le plus heureux des hommes si, comme le disait le père Courtois, dans sa sépulture « les vents de l'est lui apportent les rumeurs, les senteurs et les voix de cette terre où il avait ses racines ». ■

Jean-Yves DUPAIN

« Debout les morts. Résurrection infernale » de Frans Masereel
(1889-1972), bois gravé, Genève 1917
BDIC-ADAGP.



DÉBATS



« Restituons à cette guerre la complexité extraordinaire qui est la sienne »

Longtemps éclipsée par les recherches et la littérature sur la guerre 39-45, la Grande guerre s'impose aujourd'hui au cinéma, occupe une bonne place au rayon livre et fait même parler d'elle dans les médias par le biais d'un débat d'idées entre historiens.

Vif fréquemment, féroce parfois, caricaturé souvent (1), ce débat illustre la vitalité de la recherche sur le premier conflit mondial et la diversité des voies qu'elle choisit de suivre. Une question centrale hante notre temps et se retrouve au cœur de la réflexion actuelle : comment les soldats ont-ils tenu quatre ans dans l'omniprésence de la mort ? Est-ce par patriotisme ? sous la contrainte ? par consentement ? ou est-ce le fruit d'un mélange indissociable de contrainte et de consentement ?.. Ces interrogations ont une résonance forte sur le Chemin des Dames, théâtre de l'offensive - « décisive »- du printemps 1917 qui s'est soldée par un échec sanglant de plus.

Dans l'entretien qui suit, réalisé par télé conférence fin décembre 2006, Annette Becker et Rémy Cazals, tous deux spécialistes de 14-18, ont accepté de confronter leurs points de vue autour de quelques questions sur la Grande guerre et les événements du Chemin des Dames.

(1) – lire à ce sujet l'article paru dans *Le Monde* (11 mars 2006) sous le titre « 1914-1918 Guerre de tranchées entre historiens » par Jean Birbaum



Livres, articles et fictions en série sur la Grande guerre... 90 ans après, comment expliquer que cet événement conserve une place si importante dans l'espace public?

Annette BECKER : Vaste question...! On n'aura jamais fini de comprendre l'horreur de la Grande guerre. Au fur et à mesure que les différentes générations la découvrent, que les historiens essaient de l'expliquer, on est encore plus frappé par cette horreur et par les souffrances qu'ont vécues nos grands-parents, nos arrière-grands-parents.

Comment des gens qui n'aimaient pas la guerre, qui n'auraient pas voulu la faire, finalement l'ont faite jusqu'à la fin, jusqu'en 1918, et ont supporté des choses qui nous paraissent absolument insupportables? C'est cela qui est le plus incompréhensible pour nous. Comment comprendre le rapport entre leur consentement et des souffrances qui sont insupportables? 90 ans, au fond, ce n'est pas si loin et cette question, je crois qu'on se la pose de plus en plus.

La particularité du Chemin des Dames et son intérêt historique, c'est qu'à un moment les gens qui s'y trouvaient ont dit : « On arrête de souffrir. » Il faut donc essayer de comprendre pourquoi.

Rémy CAZALS : Dans toutes les familles, il y a un grand-père ou un arrière-grand-père qui l'a faite, de nombreux souvenirs que l'on trouve quelquefois dans les greniers ou dans les tiroirs, notamment des témoignages, des carnets de combattant ou des correspondances.

Pour comprendre la place qu'il occupe encore aujourd'hui, il faut aussi considérer que ce conflit a produit l'écrasement d'humains extrêmement fragiles; il s'agit d'une guerre industrielle dont les moyens de destruction sont considérables. Et effectivement, se pose le problème de la ténacité des hommes pris dans ce processus.

Annette Becker, a employé le mot « consentement » en sachant que tout le monde n'est pas entièrement d'accord là-dessus. Il s'agit en fait d'un mélange de consentement et de contrainte. Personne ne remet en question le patriotisme des gens pris dans cette guerre. Mais la ténacité a des explications autrement complexes, un faisceau d'explications qui sont d'ailleurs différentes selon les individus et selon les moments. Restituons à cette guerre la complexité extraordinaire qui est la sienne.

Qu'elle est la place particulière des événements du Chemin des Dames dans la guerre 14-18?

Annette BECKER : En réponse à M. Cazals, je pense que cette guerre est d'abord une guerre mondiale. Les polémiques franco-françaises, dans une guerre mondiale, paraissent un peu dérisoires.

On est face à une guerre totale qui implique, d'une part, les combattants, et d'autre part, l'arrière que l'on appelle aujourd'hui le front domestique. Tout le monde est touché : femmes, enfants, vieillards, pas seulement des hommes en uniforme. Parce qu'elle est mondiale, cette guerre est une guerre globale. Elle implique les colonies, et c'est très important s'agissant du Chemin des Dames. >>>

D. D.



ANNETTE BECKER

Professeure à l'Université de Paris X et à l'Université de Princeton, co-directrice du centre de recherche de l'Historial de la Grande guerre à Péronne, Annette Becker est spécialiste des violences de guerre. Elle a participé au conseil scientifique chargé de l'élaboration du Musée du Chemin des Dames (Caverne du Dragon, Ndlr) et a été conseillère historique des cinq artistes retenus en 1998 pour la commande publique passée à l'occasion du 80^e anniversaire de l'Armistice de 1918. Auteure de plusieurs articles sur l'œuvre de Haim Kern et notamment sur la sculpture qu'il a réalisée au Chemin des Dames, elle a notamment publié :

-Maurice Halbwachs, *un intellectuel en guerres mondiales*, Agnes Vienot Editions, 2003,

-« Grande Guerre et XX^e siècle », dans *Inventaire de la Grande Guerre*, Encyclopedia Universalis, 2005.

-« Exterminations. Le corps et les camps », dans *Histoire du corps*, (dir. Jean-Jacques Courtine) Le Seuil, T3, 2006.



RÉMY CAZALS

Professeur à l'université de Toulouse Le Mirail, cet historien est l'un des fondateurs du Collectif de recherche international et de débat sur la Première Guerre mondiale (CRID) dont le siège est à Craonne. Il a publié, dès 1978, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, devenu un livre de référence. Par la suite, il a édité d'autres récits de combattants, notamment dans l'ouvrage collectif sur le Chemin des Dames paru chez Stock (réédition en 2007), et il dirige chez Privat la collection « Témoignages pour l'histoire ». Rémy Cazals est l'un des directeurs du volume préparé à l'issue du colloque de 2004 à Soissons et Craonne (La Grande Guerre, pratiques et expériences). Il est notamment l'auteur de :

- *14-18, le cri d'une génération* (avec Frédéric Rousseau), Toulouse, Privat, 2001.

- *Les mots de 14-18*, Toulouse, PUM, 2003.

- *Frères de tranchées* (avec Marc Ferro, Malcolm Brown et Olaf Müller), Paris, Perrin, 2005.

« JE RÉFUTE L'OPPOSITION SIMPLISTE QUI A ÉTÉ FAITE ENTRE DEUX SOI-DISANT ECOLES,

» C'est la dialectique, souffrance et consentement des soldats, qui forme le cœur de la réflexion historique. Il y a une forme de consentement, une forme de souffrance. Tout le monde est d'accord, il n'y a pas d'école là-dessus. Comment obtient-on ce consentement? Par une forme de contrainte, mais surtout par le patriotisme. Tout cela est partagé par l'avant et par l'arrière, partagé dans le monde entier. Le Chemin des Dames est une toute petite entité dans un vaste monde en guerre avec ceci de particulier et de très intéressant que s'y produit le seul énorme refus d'obéissance de tous les fronts, à part bien sûr le front russe en 1917, pour cause de révolution, et le front allemand en 1918, en raison de la défaite.

Sur le Chemin des Dames on est au cœur de la guerre. Là où à un moment des gens disent : « Cela suffit, on mène la guerre de façon absurde. Vous, les généraux, vous faites les choses de façon absurde. »

C'est cet aspect qui est passionnant et c'est là que l'on peut revenir au franco-français. Je partage l'avis de Léonard Smith, le meilleur spécialiste de cette question, quand il dit : « Ce sont les meilleurs soldats qui vont dire non, ce sont les meilleurs soldats au sens où ils sont les plus patriotes, où ils ont le plus le sens de ce qu'est un soldat citoyen. Et on n'a pas le droit de tuer un soldat citoyen pour rien, pour la gloire d'un général. Ce n'est pas supportable. » Avec le Chemin des Dames, on est au cœur de la notion du soldat citoyen.

Rémy CAZALS : Je ferai aussi le détour par l'histoire mondiale en disant que, bien sûr, la guerre de 1914 est une guerre totale, une guerre globale, une guerre dans laquelle, à mon avis, il faudrait que les historiens actuels réinjectent un petit peu d'analyse sociale. Il ne faut pas oublier tout de même que ce qui pouvait empêcher les sociétés de tenir, c'était une révolution.

Une révolution était-elle possible? La tentative collective, internationale, d'empêcher la guerre, a échoué en 1914. Il y a eu un réflexe défensif dans tous les pays. Et ensuite, la révolution ne s'est produite qu'en Russie. C'était effectivement en 1917, non pas en raison de la guerre et de la violence qui lui est inhérente, mais parce qu'il y avait des problèmes sociaux extrêmement graves.



Léon-Roger Weil qui a combattu au Chemin des Dames où il a perdu deux frères. Collection Weil.

Nous devons faire l'histoire de cette guerre sans oublier tous les problèmes sociaux qui existaient en 1914, particulièrement en Russie et aussi en Italie. C'est cela qui explique qu'il y a eu des révolutions. Si la France et l'Angleterre ont pu tenir, c'est que les problèmes sociaux étaient moins aigus dans ces deux pays et qu'ils n'ont pas subi le blocus qui a affamé l'Allemagne.

Pour revenir au Chemin des Dames, c'est un sujet qui intéresse énormément le groupe d'historiens dont je fais partie. Nous avons mené ces dernières années un travail collectif, sous la direction de Nicolas Offenstadt, qui a débouché sur la publication en 2004 du livre « *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire* ».

Nous sommes frappés par l'inanité de cette offensive Nivelle qui a abouti à un fiasco, mais qui avait été précédée d'une vague d'espoir considérable. Les soldats étaient persuadés que cette offensive serait victorieuse et amènerait la fin de la guerre. Leur horizon d'attente, c'est la fin de la guerre. Or, ils vivent un échec qui, après quantité d'autres, fait naître chez eux le sentiment que les leçons du passé n'ont servi à rien. Pour ceux qui combattent depuis 14 et qui sont encore vivants, il faut envisager une quatrième campagne d'hiver dans ce que Léonard Smith - pour le citer à nouveau - a appelé "le monde carcéral de la tranchée". C'est une des raisons des mutineries.

Pourquoi opposer la notion de consentement à celle de contrainte? C'est une figure médiatique. Ne peut-on envisager une coexistence des deux?

Annette BECKER : Aucun (e) historien (ne) sérieux (se) ne pourrait écrire des absurdités comme : « Il n'y a que la contrainte. » ou « Il n'y a que le consentement. » Ce qu'il faut essayer de comprendre, c'est le rapport dialectique entre, d'une part, cette souffrance épouvantable qui est absolument au cœur de ce qui se passe au Chemin des Dames et sur les autres fronts et, d'autre part, les réponses des soldats et des sociétés civiles face à ces souffrances. Ces souffrances sont à peu près toujours les mêmes en intensité. La question c'est l'acceptation du point de vue des combattants et de la société civile. Ce que disait M. Cazals est tout à fait juste : la société, derrière, doit être étudiée avec une immense précision, sinon on ne peut pas comprendre. Des soldats sans société civile, cela n'existe pas.

Une dernière chose que je voudrais ajouter, parce que c'est mon terrain d'études le plus important à l'heure actuelle, c'est le poids des violences contre les civils. Le Chemin des Dames est à quelques kilomètres d'une zone occupée où a lieu une terreur particulière qui est celle de l'occupation. La terreur particulière de l'occupation que l'on peut vivre dans le département de l'Aisne ou dans les départements voisins du Nord ou du Pas-de-Calais n'a pourtant rien à voir encore avec ce qui se passe au même moment sur le front de l'Est, en Galicie en particulier. Sans parler bien sûr du massacre des Arméniens que l'on appelle désormais génocide. Tout cela, c'est la Grande guerre.

Rémy CAZALS : Je réfute l'opposition simpliste qui a été faite entre deux soi-disant écoles, l'une dite du consentement, l'autre de la contrainte. Malheureusement, cette idée est très répandue dans les médias ainsi que parmi les étudiants. C'est une facilité, mais on est loin de l'intérêt de l'histoire. Il y a des visions différentes de la Grande guerre, mais qu'on ne peut réduire à ces deux notions. En revanche, quand Annette Becker dit que les gens ont consenti, que tout cela a été accepté, il faudrait tout de même aussi poser la question : « Comment faire pour ne pas être là? Ces hommes avaient-ils un véritable choix? » Bien sûr que ce choix-là, ils ne l'avaient pas!

Sur le cas des régions envahies, il faut rappeler ici le travail d'édition de témoignages de civils par les associations culturelles de l'Aisne. Et, bien sûr, souligner les violences. Les atrocités, la brutalité, la violence sont liées à la guerre. Mais il est intéressant aussi de retrouver, dans les témoignages de ceux qui ont fait la guerre, les manifestations d'humanisme, la persistance des comportements mûrs, la sociabilité, la convivialité, allant quelquefois jusqu'à une sociabilité avec les "voisins d'en face". Le souci de maintenir le contact avec l'arrière, l'importance de la correspondance, des nouvelles du pays, cette bouffée du temps de paix qui revient dans les tranchées... tout cela est à mettre en avant également.

» » »



Craonne, 5 avril 1917, peinture de François Flameng.
Paris, Musée de l'Armée, dist. RMN

» » »

Aujourd'hui, que peuvent encore écrire les historiens qui n'aurait pas déjà été écrit sur cette guerre? Existe-t-il des pistes inexplorées?

Annette BECKER : L'histoire est quelque chose qui se fait tous les jours. J'ai suffisamment travaillé "aux côtés" d'un historien qui fut un soldat de la Grande guerre, Marc Bloch, pour savoir cela.

Sur les mutineries, sur la répression, on ne connaît pas encore tout. Les archives ne sont pas complètement ouvertes. Il y aura donc des choses qui seront accessibles dans les années qui viennent et qui, sans doute, permettront d'avoir une autre vision.

Sur un plan plus général, la documentation est relativement connue... Cependant, je crois fondamentalement qu'avec la même richesse de sources, les historiens de demain poseront encore de nouvelles questions, parce que l'on pose les questions au fur et à mesure.

Je prendrai un exemple qui me paraît très intéressant, celui des Africains qui se sont battus au Chemin des Dames. Ils ont été traités de façon particulière, à la fois dans le racisme extraordinaire qui était le racisme colonial de l'époque, et en même temps, dans l'armée française, avec une forme de paternalisme à l'intérieur de ce racisme, paternalisme qui est une sous-forme du racisme ordinaire. Tout cela est assez bien connu aujourd'hui, pour le Chemin des Dames en particulier. Mais il manque un livre qui ferait la synthèse de ces questions de racisme. Or, il me paraît essentiel de voir comment les empires coloniaux ont été mis à contribution et comment cela a été l'une des bases, l'un des soutènements du racisme du XX^e siècle.

Prenez un film comme *Indigènes*. L'intrigue se déroule pendant la Seconde guerre mondiale, mais c'est une réponse d'aujourd'hui à un problème qui a largement plus d'un siècle. Ce problème a trait à la manière dont les troupes coloniales ont été utilisées, instrumentalisées et absolument incomprises alors qu'elles se battaient de la même façon, avec les mêmes souffrances que les autres. C'est un sujet de fond au moment où la société française, mais pas seulement, les sociétés européennes et mondiales s'intéressent au sort des migrants, volontaires ou pas, à travers l'histoire. Voilà un ensemble de gens qui sont venus involontairement se battre pour une patrie qui n'était pas la leur, mais qui d'une certaine façon était devenue la leur. Cette complexité, à étudier sur 90 ans, me paraît absolument passionnante.

Rémy CAZALS : Nous devons aller plus loin que nos prédécesseurs, sans les considérer comme des historiens de non-valeur. Nous devons les critiquer, montrer éventuellement leurs faiblesses, et dépasser leurs limites parce qu'actuellement nous avons la possibilité de poser de nouvelles questions et de trouver de nouveaux documents.

Le premier travail sur les mutineries a été fait en 1967, les archives commençaient à s'ouvrir. Il a fallu attendre la fin des années 1990 pour que l'on ait des travaux sur les condamnations des conseils de guerre et les fusillés. Ce sont ceux de Nicolas Offenstadt et du Général André Bach. Attendre 2004 pour un premier travail universitaire français sur les trêves tacites et les fraternisations. L'histoire se construit petit à petit. Je peux encore citer les travaux de François Cochet qui montrent bien qu'il faut distinguer, le front, du front arrière, l'arrière front... Tout cela mériterait encore d'être creusé.

Parmi les documents qui vont nous le permettre, j'estime absolument indispensable d'aller chercher les témoignages de ceux qui ont vécu cette guerre, pas uniquement la parole des combattants, mais comme on le disait tout à l'heure, celle des civils, de chercher dans les familles. La plus grande partie des documents publiés dans l'entre-deux-guerres ou depuis émanent d'intellectuels, de personnages relativement importants, certains devenus généraux, d'autres évêques... C'est très intéressant et ce sont des documents qu'il ne s'agit pas de réfuter, de refuser, mais il faut aller chercher les documents des soldats de base. Ils nous apportent une autre vision de l'histoire.

Ils montrent bien que l'espoir de ces gens-là, c'est la fin de la guerre; l'horizon d'attente, comme le disent les historiens, c'est la fin de la guerre. Si c'est avec la victoire, tant mieux, mais la fin de la guerre, qu'elle vienne par tous les moyens! Et on imagine tous les moyens: une épidémie, une intervention extérieure... Plusieurs documents nous rapportent une conversation entre le mari et la femme: «*Il faudrait cesser de produire pour que la guerre s'arrête.*» Les soldats estiment qu'il faudrait que les femmes fassent une révolution...

Ces témoignages d'en bas véhiculent une nuance tout à fait intéressante par rapport à une guerre vue uniquement par les intellectuels. ■

Propos recueillis par **Damien BECQUART**

Le contenu de cet entretien a été relu par Annette Becker et Rémy Cazals.

Le retour de la Grande Guerre

Des films, des livres, des articles, mais aussi des sites Internet. Depuis une quinzaine d'années, la Grande guerre « connaît un formidable renouveau mémoriel » qu'analyse ici Jean-Louis Robert, Professeur émérite à l'Université de Paris 1.

Il y a quinze ans le lecteur qui recherchait un ouvrage sur la Première Guerre mondiale dans une librairie, fut-elle importante, se heurtait à l'extrême rareté des livres sur ce conflit. Le contraste était considérable avec les rayonnages bondés sur la Seconde Guerre mondiale.

Bien sûr il n'en avait pas toujours été ainsi. Et dans l'entre-deux-guerres la mémoire de la guerre de 1914-1918 était toute puissante : livres, rituels, monuments et même films sur la Grande Guerre abondaient qu'ils soient d'orientation guerrière ou pacifiste. Cependant dès la fin des années 1930, une certaine lassitude se manifeste devant l'omniprésence des anciens combattants dans la vie civile et politique du pays. L'« ancien combattant » figure héroïque commence à céder la place à l'« ancien combattant » figure du ressassement, qui fonctionne d'ailleurs dans un sens plus général. Ce mouvement est accentué avec le second conflit mondial. Nombre (mais pas tous assurément) d'anciens combattants ont manifesté leur attachement ou leur fidélité au « Maréchal » qui les avait commandés pendant la guerre. A l'ancien combattant de 14-18 s'oppose alors souvent la figure devenue héroïque du résistant.

La mémoire et l'histoire de la Seconde Guerre mondiale occupent désormais le devant de la scène connaissant un rebond dans les années 1980 avec le nécessaire combat contre l'oubli, le développement de la mémoire du génocide et le renouveau historiographique autour du régime de Vichy. Pendant ce temps la Grande Guerre paraît absente de la mémoire collective et de ses enjeux. L'auteur de ces lignes soutenant une thèse à la fin des années 1980 sur l'histoire sociale de 14-18 ne put que constater le peu d'écho de son travail ! Seuls sans doute les grands cimetières proches du front continuaient de faire fonctionner une mémoire sensible.

Depuis la fin des années 1980, la situation s'est progressivement et radicalement modifiée. Le public se précipite voir des films, désormais très nombreux, sur le premier conflit mondial. De « La Vie et rien d'autre » à « La Chambre des officiers », de « Capitaine Conan » à « Un long dimanche de fiançailles », les plus grands noms du cinéma français s'affrontent à la Grande Guerre. La publication de livres sur le premier conflit ne cesse de s'amplifier : lettres et carnets de combattants, études érudites, albums de photos de tranchées, de des-



Des poilus dans une gare. Notre société redécouvre le quotidien des poilus dont la dureté suscite la compassion.
Coll. part.



Le hameau de Troyon sur le Chemin des Dames sera totalement détruit au cours de l'année 1917.
Coll. part.

sins de poilus, bandes dessinées envahissent les rayonnages. Un indice des plus significatifs est la multiplication des sites internet, locaux en particulier, qui concernent la Grande Guerre. Mais aussi documentaires, musées, colloques, visites, témoignages ne cessent d'augmenter. Du côté universitaire, un débat important sur le sens du combat partage les historiens et nombre de jeunes chercheurs engagés dans des travaux sur le sujet. La Grande Guerre connaît un formidable renouveau mémoriel.

Peut-on expliquer ce phénomène ? Il est sans doute à la convergence de trois facteurs. Le premier est générationnel. La génération qui a le plus contribué et contribue encore le plus à l'essor mémoriel de 14-18 est celle des petits-enfants des poilus. Cette génération, qui arrive à l'âge de la remémoration, sera la dernière à avoir eu une connaissance directe, personnelle, affective des anciens combattants et est au moment de sa vie où l'on redécouvre ses origines. Le second facteur est socio-politique. Le contexte mémoriel est devenu, chacun le sait, depuis les années 1980 fortement marqué par la mise en avant des victimes, plus que

des héros. Sans exagérer ce phénomène, il permet une relecture de 14-18 et de ses anciens combattants. Ils laissent comme figure héroïsée, ils suscitent admiration et compassion comme victimes. Et il est vrai que les 1 400 000 morts (pour ne parler que de la France), les centaines

de milliers de blessés, mutilés, gazés, gueules cassées, fous... constituent un immense mémorial de l'horreur au moment où la construction d'un monde pacifique est loin d'être achevée. Enfin, il faut évoquer le facteur culturel. La Grande Guerre contient une formidable brassée de destins glorieux ou tragiques où se rencontrent l'individuel et le collectif. Elle permet à la fois des milliers de romans de vies et des constructions identitaires particulièrement fortes tant cette histoire est sensible, des fusillés aux Sénégalais, des villages du front aux mémoires des régiments.

Clemenceau disait que les Poilus avaient mérité la reconnaissance de la Patrie. Ils ont maintenant celle de l'humanité. ■

Jean-Louis ROBERT

Le 5 novembre 1998, le maire de Craonne, Noël Genteur accueille Lionel Jospin à l'hôtel de ville de la commune.
Adriana WATTEL.



Discours de Craonne : sous la polémique un certain consensus

La polémique suscitée par le discours du Premier ministre le 5 novembre 1998 à Craonne tenait-elle du jeu de rôles politico-médiatique? La question se pose, car autour de la question des condamnés pour l'exemple, il existe au fond un certain consensus républicain que les propos exactement tenus par Lionel Jospin ce jour-là n'ont jamais écorné. Si rupture il y eut, elle était dans le choix de Craonne et dans ce costume de Premier ministre qu'endossa la plaidoirie pour la réintégration des « fusillés pour l'exemple dans la mémoire collective nationale ».

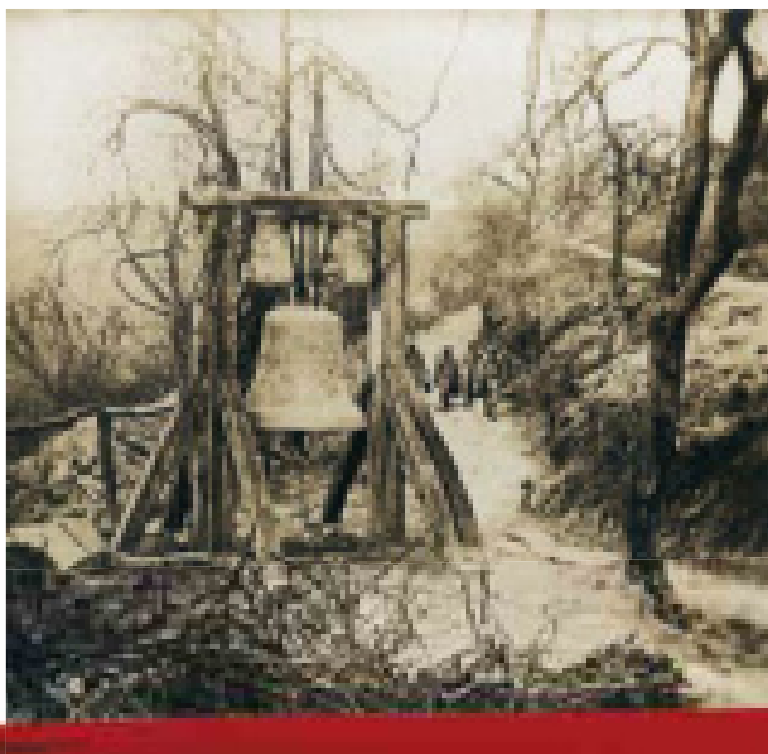
A propos des mutins, il dit : « C'est un miracle qu'ils aient attendu 1917 pour faire ça ». Agriculteur retraité, Président du mémorial de Cerny en Laonnois et habitant de la commune de Vendresse, Ivan de la Maisonneuve est une figure locale. Un homme dont les avis sont écoutés, car pondérés, même s'ils s'envolent parfois d'une voix tonitruante.

Le 5 novembre 1998, il n'a absolument « rien trouvé à redire » au discours prononcé par Lionel Jospin à Craonne. Pourtant d'une sensibilité politique différente de celle du Premier ministre (PS), il avoue même s'être senti « mal à l'aise quand, à droite, certains ont crié au scandale ». Jamais un chef de gouvernement de la République ne s'était arrêté à Craonne pour une cérémonie officielle. Jospin l'a fait. Qui plus est, l'année du 80^e anniversaire de l'Armistice de 1918. La portée de ce choix n'a échappé à aucun de ceux qui comme Ivan de la Maisonneuve habitent le Chemin des Dames et se sentent peut être davantage qu'ailleurs « redevables du sacrifice des poilus ». Alors, quand le Premier ministre prend la parole devant la sculpture réalisée par Haïm Kern en hommage à « ceux qui n'ont pas choisi leur sépulture », chaque mot compte. Face à l'assistance ce jour là, Lionel Jospin dit son souhait que les soldats « fusillés pour l'exemple », « épuisés par des attaques condamnées à l'avance, glissant dans une boue trempée de sang, plongés dans un désespoir sans fond »,

qui « refusèrent d'être des sacrifiés », victimes « d'une discipline dont la rigueur n'avait d'égale que la dureté des combats, réintègrent aujourd'hui, pleinement, notre mémoire collective nationale ». « Qu'y a-t-il à redire à ça ? Rien, absolument rien », assène Ivan de la Maisonneuve. Véhément, il ajoute : « les fusillés n'ont jamais refusé de défendre. Ils ne voulaient pas mourir pour rien. Il faut se mettre à la place de gars à qui on dit, c'est la dernière, et qui se retrouvent dans la m... ».

C'EST "RÉPUBLICAINEMENT CORRECT"

La polémique surgie au lendemain du discours de Craonne, qui suscitera même une prise de position de la Présidence de la République jugeant inopportuns les propos du Premier ministre, a des airs de malentendu. L'affaire a, depuis, été analysée et décortiquée dans tous les sens. Parmi les travaux sur le sujet, ceux très fouillés de Nicolas Offenstadt (1) permettent -entre autres constats- d'identifier une sorte de mécanique de la controverse dont deux des rouages importants sont le fait médiatique (lire page 60) et le contexte politique particulier de la cohabitation. >>>



A Craonne, la cloche de l'église de Vassogne sert de signal pour les gaz. coll. part.

MÉCANIQUE MÉDIATIQUE

Lionel Jospin s'exprime le 5 novembre 1998 à Craonne. Dans la presse, l'accent est immédiatement mis sur la phrase du discours relative aux « fusillés pour l'exemple ». C'est la première fois qu'un responsable de l'exécutif s'exprime sur ce sujet et, en ce sens, Lionel Jospin brise un « tabou », comme le souligne le sénateur de l'Aisne Paul Girod (2).

Samedi 7 novembre, Le Monde fait sa manchette avec ce titre : « La République honore les mutins de 1917 ». Le même jour, l'Agence France presse, citant l'entourage de Jacques Chirac, rapporte que l'intervention de la Présidence de la République s'est faite « au vu de l'importance accordée aux propos de M. Jospin, notamment par le journal Le Monde ».

L'écho médiatique se concentre sur la petite phrase- le fait nouveau- et, ce faisant, évacue le reste d'un discours pourtant savamment dosé. « Ses termes étaient prudents et judicieusement choisis », estime ainsi Paul Girod. La controverse va également se construire sur le glissement de sens qui s'opère entre réintégration et réhabilitation, le deuxième mot étant fréquemment employé à la place du premier (lire ci-dessous).

» » » De là cette question : le même discours produirait-il aujourd'hui les mêmes effets ? Pour le sénateur de l'Aisne Paul Girod (UMP) : « Le problème des réactions à la déclaration de 1998 [me] semble venir du fait qu'elle était la première, formulée à ce niveau de responsabilité, et qu'elle rompait un silence officiel de 80 ans. La même faite aujourd'hui, ne provoquerait plus les mêmes effets, mais principalement parce que la précédente existe » (2). Première prise de position à ce niveau de l'Etat, le voilà le fait nouveau sur lequel se ruent les médias comme ours sur le miel. Car le sujet lui-même, à savoir la place des fusillés dans la mémoire collective, n'est pas vierge. « Ils étaient déjà réintégrés », affirme l'historienne Annette Becker évoquant, à l'appui, le combat pour la réhabilitation mené après guerre par les anciens combattants de droite comme de gauche. Il faut noter qu'en France, dès le milieu de l'année 1916, la justice militaire est révisée dans le sens d'une meilleure prise en compte des droits de la défense. Ce qui explique pourquoi, selon Denis Rolland, il y aura dix fois moins de fusillés en 1917 qu'au début de la guerre. Autre particularité de la controverse de novembre 1998 observée par Nicolas Offenstadt : elle se construit sur un glissement sémantique. Dans de nombreux médias, le terme « réhabilitation » se substitue très vite au terme « réintégration ». Les deux notions sont de portée très différente. Porteuse de sens pour la mémoire, la seconde n'a aucune traduction juridique concrète à la différence de la première. Réintégrer dans la mémoire collective ne signifie pas remettre sur un pied d'égalité absolue condamnés pour l'exemple et autres soldats. Par ailleurs, le discours de Craonne ne sera pas relayé par un processus législatif visant à rétablir les fusillés dans la situation antérieure à leur condamnation.

Depuis Guy Pédroncini (3), les recherches historiques des quarante dernières années ont mis en lumière la complexité des phénomènes de refus d'obéissance renvoyant au passé ou à des usages politiques la figure caricaturale du meneur de révolte, exclusivement mû par des motivations idéologiques et contaminé par l'influence néfaste de l'arrière... Pour qui veut bien considérer l'apport de l'histoire récente, il devient difficile de s'en tenir à une vision diabolisée des fusillés pour l'exemple. Autour de l'image du poilu qui, placé dans des conditions extrêmes refuse de remonter à l'assaut mais non de défendre, il existe bel et bien ce que l'on pourrait appeler un consensus de sympathie. Valéry Giscard d'Estaing pourra ainsi justifier une déclaration que les histo-

riens acceptent, à une nuance près. Jean-Jacques Becker par exemple juge les propos de Lionel Jospin « acceptables à 95% » à cette réserve près qu'il considère l'emploi du mot « condamné » plus juste que celui du mot « fusillé ». De la gauche à la droite républicaines, la prise de position du Premier ministre est sur le fond parfaitement audible. Elle a été très soigneusement soupesée. Il est question ni de glorifier la désobéissance, ni de transformer le condamné en héros. Lionel Jospin précisera avoir voulu simplement des paroles « humaines, justes et nécessaires » (1).

Quand Jospin parle existe bien un consensus souterrain autour de l'accès des condamnés pour l'exemple à la mémoire collective. Certes, la convergence est un temps brouillée par la mécanique de la controverse. Mais, comme le souligne Nicolas Offenstadt, en 1998 l'ouverture est pour l'Etat un jeu sans risque. Les protagonistes de la justice militaire de la Grande guerre ont tous disparu, l'enjeu est devenu strictement mémoriel. La fin de la conscription est également passée par là. Même les critiques qui, au nom de la sécurité nationale, reprochent à Jospin des paroles susceptibles de justifier à l'avenir des actes de mutineries tomberont à plat. Rien dans les propos du Premier ministre ne permet de lui prêter une telle arrière pensée. C'est dosé. C'est « républicainement correct ». L'intérêt de l'opinion et de la presse pour les « points chauds de l'histoire » (1), la dimension européenne du sujet, la figure de l'homme de chair, de sang et d'émotion qui a pris le pas sur celle du guerrier dans la représentation qu'a notre société du soldat font le reste. Le soufflet retombe.

Le choix de Craonne en novembre 1998 comme lieu de l'une des commémorations du 80^e anniversaire de l'Armistice demeure cependant un acte de rupture. Craonne n'est pas Verdun. Défaite militaire aux yeux de l'Histoire, le Chemin des Dames et surtout pour beaucoup une défaite de l'humanité. ■

Damien BECQUART

(1) Dans « Les Fusillés de la Grande guerre et la mémoire collective », Nicolas Offenstadt, Odile Jacob/poches. Du même auteur voir aussi l'article, « Les mutins de 1917 dans l'espace public », *Concurrence des passés, ouvrage collectif aux Publications universitaires de Provence*.

(2) L'analyse complète de la portée du discours de Craonne proposée par Paul Girod, sénateur de l'Aisne, maire de Droizy et ancien Président du Conseil général de l'Aisne est en ligne sur www.aisne.com dans la rubrique consacrée au Chemin des Dames

(3) « Les mutineries de 1917 », Guy Pédroncini ; « Fusillés pour l'exemple, 1914-1915 », général André Bach ; « La grève des tranchées : les mutineries de 1917 », Denis Rolland.



The « Shot at dawn » Memorial (le monument des « fusillés à l'aube ») à Alrewas en Angleterre.
AFP.

Les fusillés à l'aube réhabilités au soir d'une longue campagne

Le gouvernement britannique a annoncé un pardon global par voie législative pour les 306 soldats de son armée exécutés pour l'exemple au cours de la Grande guerre. La réhabilitation des « fusillés à l'aube » est le résultat d'une intense campagne sur les terrains politique et médiatique introduite par les travaux d'historiens sur le système des cours martiales. En France, la question des réhabilitations reste posée mais est-elle vraiment comparable à celle à laquelle les Anglais viennent de répondre?

QUELS FUSILLÉS ?

Julian Putkowski (1) estime que le débat qui s'est développé en Angleterre ne porte pas sur exécutions pour meurtre ou pour mutinerie : « *En ce qui concerne les hommes exécutés pour meurtre ou pour mutinerie, il n'y a jamais eu beaucoup de controverse* ». Et l'historien de préciser que celle-ci est circonscrite aux « *306 autres cas de fusillés pour d'autres raisons* ». Cela englobe potentiellement toutes les situations de désobéissances graves au code militaire (désertion, lâcheté...) à l'exception des faits de meurtre ou de mutinerie.

Cette précision est d'importance si l'on veut comparer les attitudes respectives des autorités anglaises et françaises par rapport à la question des fusillés.

De quels fusillés parle-t-on?

En novembre 1998 à Craonne, Lionel Jospin évoquait les « fusillés pour l'exemple » mais faisait référence aux événements du Chemin des Dames, par conséquent aux mutineries et à la répression à laquelle elles donnèrent lieu.

(1) Julian Putkowski, « Les cours martiales britanniques » dans *La Grande guerre magazine*, article consultable sur www.association14-18.org

En annonçant le pardon global pour les 306 soldats de son armée ayant été fusillés pour désobéissance au code militaire au cours de la grande guerre, l'Angleterre est allée au-delà de la « *réintégration dans la mémoire nationale des fusillés pour l'exemple* » défendue par Lionel Jospin.

Quoique ambigu, le terme « pardon » signifie bien, au regard du système de droit anglais, une reconnaissance juridique de l'injustice faite aux fusillés. La procédure de pardon, utilisée pour acquitter des condamnés, s'apparente à une réhabilitation ; par le pardon, le condamné se trouve remis dans la situation antérieure à sa condamnation, analyse en substance Nicolas Offenstadt (1). Les mots prononcés par Lionel Jospin le 5 novembre 1998 manifestent les regrets de l'Etat français, une forme de repentance mais ne constituent pas une réhabilitation pleine et entière des condamnés dans leurs droits antérieurs. Le discours de Craonne n'est suivi d'aucun autre engagement ou acte officiel pour la mémoire des fusillés alors qu'outre-Manche le pardon devrait être adopté par voie législative. Reste à savoir cependant si les fusillés anglais et les fusillés invoqués par Jospin reflètent des situations véritablement comparables (lire ci-contre).

» » »

Troupes anglaises montant à l'assaut.
Archives Dsm de l'Aisne.



Le soldat Harry Farr a été pardonné 90 ans après son exécution pour « lâcheté » le 18 octobre 1916. A l'époque, ce réserviste de 25 ans, qui avait passé deux ans dans les tranchées, venait de regagner son régiment après un séjour à l'hôpital pour une grave commotion cérébrale. Renvoyé au front sans être guéri, Farr avait été arrêté en septembre, après s'être déclaré trop malade pour aller combattre. Il avait choisi de se défendre lui-même en cour martiale, lors d'un procès expédié en vingt minutes, et avait refusé de porter un bandeau lors de son exécution.

Décrit par le chapelain de son régiment comme « le meilleur soldat ayant jamais vécu », Farr fut enterré anonymement, laissant derrière lui une petite fille de trois ans, Gertrude. Son père le désavoua, et sa veuve de 21 ans fut privée de la pension militaire.

Gertrude s'est lancée dans une bataille juridique en 1992 pour réhabiliter la mémoire de son père, après avoir lu les comptes rendus de son procès : « Il n'aurait jamais dû être jugé en cour martiale, car on ne peut pas juger quelqu'un qui souffre d'une maladie mentale », déclare-t-elle. Le pardon accordé par le gouvernement britannique à Harry Farr l'est aussi à 305 autres soldats exécutés pour désertion, pour lâcheté, pour refus d'obéir, pour s'être endormis à leur poste ou pour avoir jeté leurs armes.

Heureuse d'avoir prouvé que son père avait été un bon soldat, Gertrude, 93 ans aujourd'hui, n'a qu'un seul regret : que sa mère, décédée en 1999, ne puisse se réjouir avec elle de cette victoire.

LE SOLDAT HARRY FARR

Frédérique ANDREANI
correspondante du Point à Londres.

»»» La question des fusillés fait débat en Angleterre depuis de nombreuses années. Si quelques cas très médiatisés comme celui du soldat Harry Farr (lire par ailleurs) en sont devenus les emblèmes, la longue campagne menée pour obtenir le pardon ne s'est pas déroulée uniquement dans l'arène médiatique. Julian Putkowski (2), historien, ardent militant de la cause du pardon et coauteur avec Julien Sykes de « Shot at dawn » (Fusillé à l'aube), rappelle que pendant la guerre même, la presse anglaise pourtant censurée s'est parfois émue de cas d'exécutions touchant de très jeunes soldats engagés avant l'âge légal. Dès 1920 cependant, une enquête officielle conclut que les cours martiales ont rendu une « justice honnête » et semble clore le sujet.

Si quelques articles de presse paraissent dans les années 1960, la controverse ne s'installe réellement dans le débat public qu'au début des années 1980 à l'occasion de la publication d'une étude sur les fusillés ; étude réalisée par un vétéran de la seconde guerre mondiale, le juge Anthony Babington. « For the sake of exemple » (pour l'exemple), édité en 1983, fera date. Le livre critique sans ménagement le système des cours martiales et son auteur peut compter sur la crédibilité que lui confèrent son statut de juge et son propre engagement combattant. S'ensuit un premier appel des anciens combattants pour obtenir la révision de certains jugements, demande rejetée par le gouvernement conservateur de John Major, puis la publication en 1989 de « Shot at dawn ». L'ouvrage décrit les circonstances des condamnations et, surtout, cite les noms des condamnés. Avec l'identification des fusillés, la controverse s'incarne. Alors que la période de secret des archives est ramenée de 100 à 75 ans par le gouvernement Major, à la Chambre des Communes Andrew Mackinlay ferraille pour la révision. Ce député travailliste très actif vise l'obtention de pardons individuels.

En 1920, une enquête officielle semble clore le sujet

Entre 1992 et 1994, il multiplie les interventions devant ses pairs. A ses démarches, s'agrègent l'action de certaines familles de fusillés désormais nommées donc « médiatisables », les revendications des anciens combattants de la British Légion et l'activisme spectaculaire de John Hipkin, un enseignant à la retraite. Au cœur de la controverse : les conditions dans lesquelles la justice a été rendue pendant la guerre, le plus souvent hors la présence d'un avocat et sans que les facteurs de troubles psychologiques provoqués par les combats et affectant les soldats prévenus n'aient pu être versés aux débats.

La campagne des pardons se prolonge car la victoire des travaillistes de Tony Blair en 1997 ne règle rien. Après avoir hésité, le gouvernement affirme son hostilité aux révisions arguant du bien fondé des décisions rendues par la

justice militaire. Un pas en avant sera toutefois fait par le ministre des forces armées en direction des familles. « Nous exprimons notre profond regret pour ces vies perdues », déclare John Reid. Les fusillés sont alors considérés eux aussi comme des victimes de la guerre et leurs noms peuvent à ce titre figurer sur les monuments aux morts.

Mais ces regrets ne suffisent pas à éteindre la polémique. Les familles exigent un droit à la réhabilitation en bonne et due forme qu'elles obtiendront finalement en 2006 au moment où l'on commémore les sanglants combats de la Somme qui virent l'engagement intense des troupes britanniques. ■

Damien BECQUART

(1) Les fusillés de la Grande guerre et la mémoire collective de Nicolas Offenstadt, éditions Odile Jacob.
(2) Julian Putkowski, « Les cours martiales britanniques » dans La Grande guerre magazine, article consultable sur www.association14-18.org

Comment monte l'étoile de Pétain

On lui avait préféré Nivelle quelques mois plus tôt. L'échec de l'offensive conçue par le généralissime ramène Pétain sur le devant de la scène. Nommé chef des armées au printemps 1917 en remplacement de Nivelle, il ramène le calme dans les rangs. Ce succès nourrira son mythe.

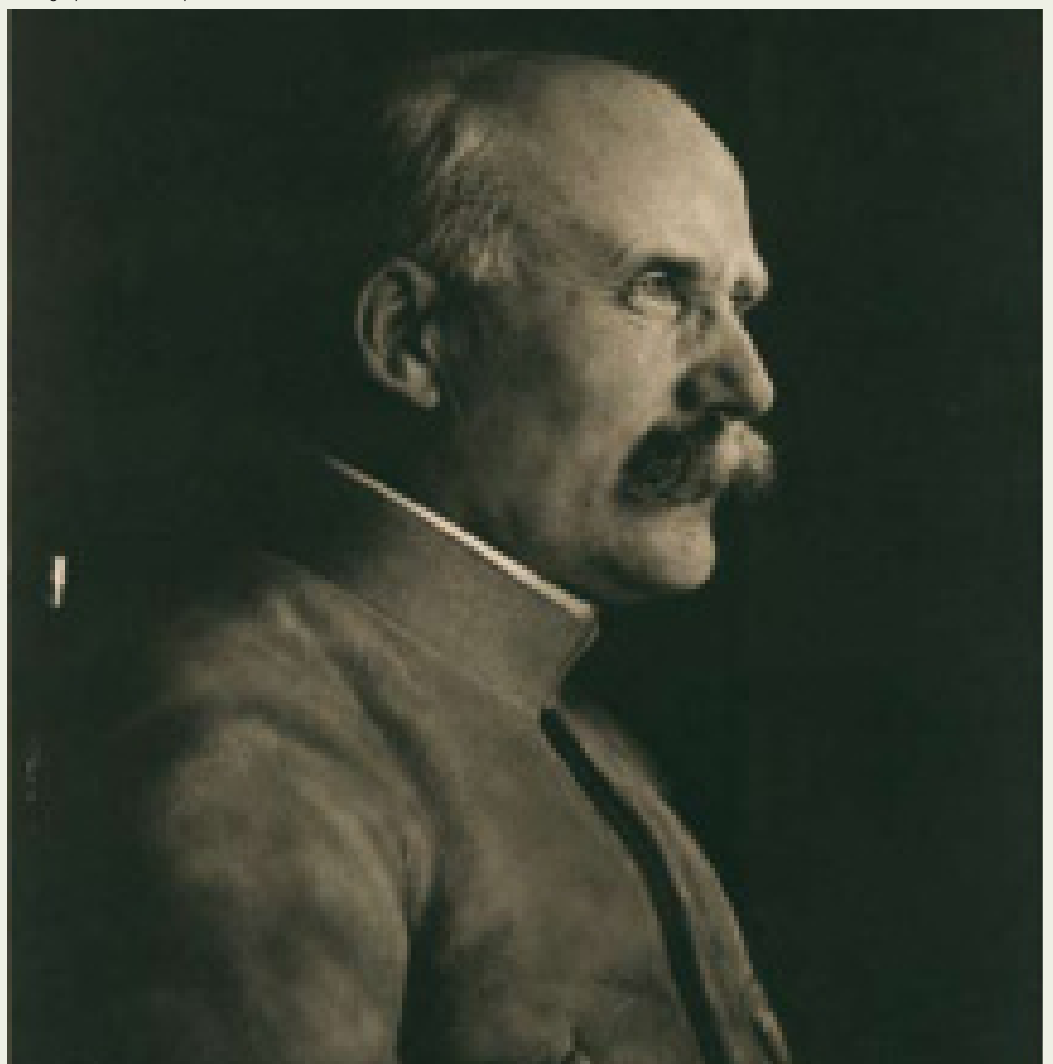
« Ça a été lamentable de haut en bas. [...] Tous ceux qui se battent sont consternés... Un seul homme est capable de nous tirer de là, le général Pétain. » Ainsi s'exprime le général Duval dans une lettre à Lyautey qui sera transmise au ministre de la Guerre, Paul Painlevé. Nous sommes le 24 avril. L'offensive lancée sur le Chemin des Dames le 16 du même mois est déjà un échec qui entraînera une vague de contestation sans précédent.

Deviendra-t-elle un tremplin pour la carrière de Pétain? L'homme cumule les défauts. Grand sceptique, voire cynique, il affiche ouvertement son dédain pour le parlementarisme; introverti, profondément persuadé de sa supériorité intellectuelle sur ses pairs et supérieurs, il se complait dans le sarcasme et prend un malin plaisir à désarçonner les interlocuteurs politiques qui viennent le voir; enfin, il se montre peu ouvert sur les domaines autres que militaires ainsi que sur les problèmes que peuvent rencontrer les nations alliées. C'est pourtant à lui qu'on va demander de remettre sur les rails une armée saisie du vertige; une armée qui doute du bien-fondé de la continuation d'une lutte payée à un prix démesuré. Pétain y parviendra en jouant habilement de l'équilibre entre répression et compréhension.

La répression est forte mais brève dans le temps: plus de 500 condamnations à mort, suivies de 25 exécutions pour faits de mutineries entre juin et juillet, sept d'entre-elles étant personnellement ordonnées par Pétain. Simultanément, 2 000 hommes qualifiés « d'indésirables » sont extraits secrètement des armées et envoyés sans jugement, qui au Tonkin, qui à Madagascar ou en Afrique Noire.

En parallèle, des signaux non équivoques sont envoyés pour annoncer que la grogne des hommes a été comprise. Dès le 19 mai est annoncé le coup d'arrêt à la mystique de l'offensive à outrance puisque dorénavant on s'efforcera d'« user l'adversaire en réduisant au minimum ses propres pertes ». Ce langage nouveau correspond à la première revendication des mutins. Ensuite, autre revendication brûlante, la remise en route des permissions prend un caractère de priorité. Le commandement prend le risque de laisser partir dans certaines divisions jusqu'à 40% de l'effectif dans ses foyers pour rattraper un retard perçu par la troupe comme un grave préjudice.

Photographie de Pétain parue dans L'Illustration, 5 mai 1917.



Un guide du permissionnaire, auquel on adjoint rapidement un indicateur de chemin de fer pour faciliter les voyages, est instauré tandis qu'est démarrée une politique de construction de lieux de transit dans les gares. Cette politique est étendue aux lieux de repos et d'instruction installés à l'arrière du front, le tout sous impulsion personnelle du commandant en chef qui veut que ce volontarisme soit bien perçu par la troupe. Pour cerner l'état d'esprit des soldats, les informations recueillies par le contrôle postal sont précieuses. Elles permettent de corriger rapide-

L'illustration (23 juin 1917) montre Pétain faisant la tournée des popotes. Il s'agit de redorer l'image du haut commandement.



ment les cas les plus criants de mécontentement. Les unités sont dès lors invitées à faire disparaître rapidement l'origine des critiques portant par exemple sur la qualité de la nourriture ou sur le mauvais comportement de certains cadres. Pour la première fois, les poilus sentent que leurs demandes sont prises en compte et qu'une négociation implicite voit le jour après trois ans de guerre. Ils en créditeront Pétain. ■

Général André BACH

Et Nivelles ne fut pas jugé...

Du 29 juin au 7 juillet 1917, les députés reviennent sur l'échec de l'offensive du 16 avril. Personne ne met en doute la responsabilité de Nivelles. Et certains demandent des sanctions...

« **J**e vous ai montré que la faute était grave, qu'elle est sans excuse. Il faut que la sanction soit rigoureuse et qu'elle soit définitive ».

Nous sommes le 29 juin 1917, à Paris, à la Chambre des députés. C'est un véritable réquisitoire contre Nivelles que vient de prononcer, Jean Ybarnégary, député des Basses-Pyrénées. Pour la septième fois depuis 1916, le Parlement siège en « comité secret », c'est-à-dire à huis clos. Pas de public, pas de journalistes. Le compte rendu des réunions ne sera d'ailleurs publié au Journal officiel qu'après 1920.

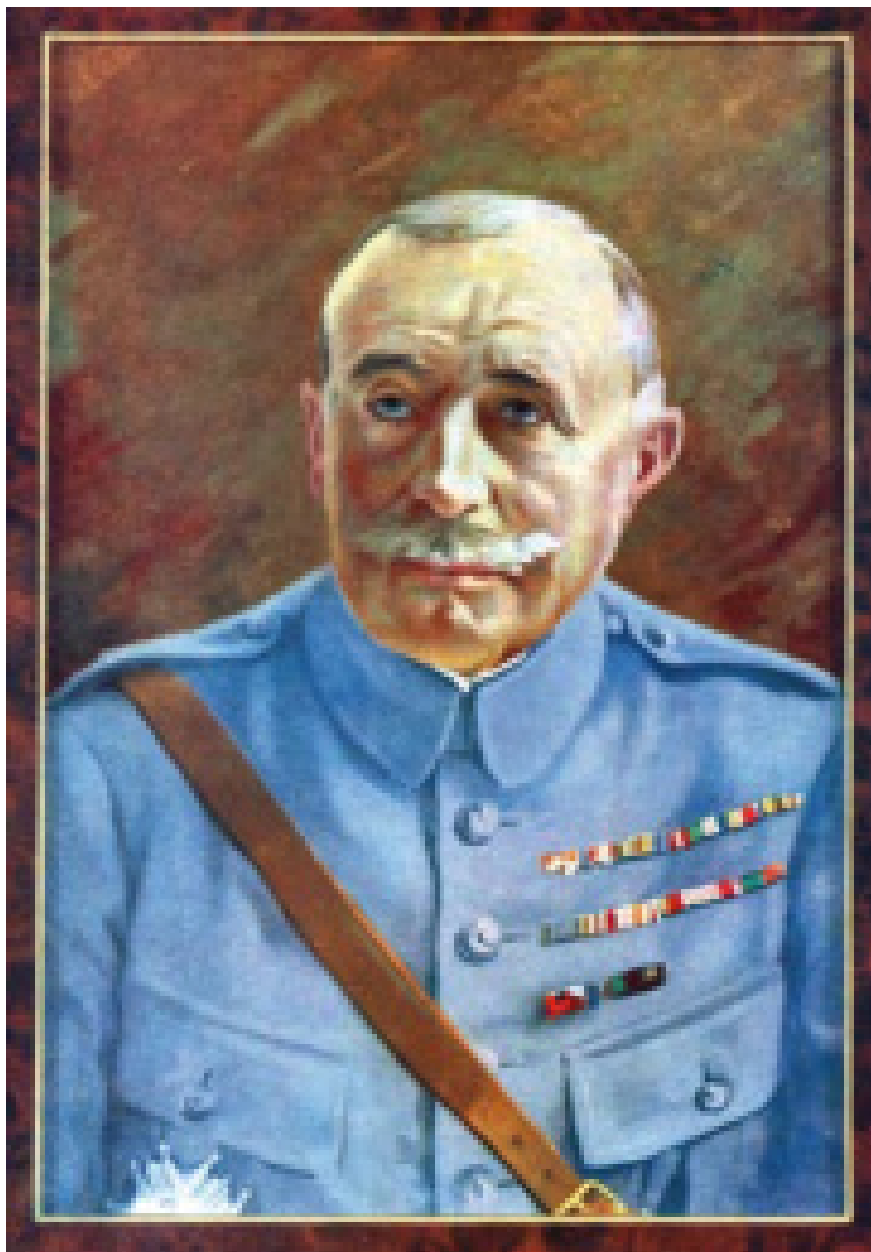
Des sanctions contre Nivelles? Quand il avait dû abandonner son commandement le 15 mai 1917, six mois seulement après sa nomination, Robert Nivelles n'avait pas été pour autant limogé. Il avait été placé à la tête d'un groupe d'armées, mais sans commandement effectif. Au moment où le « comité secret » le met sur la sellette, le ministre de la Guerre, Paul Painlevé, vient de le placer en « congé de repos » pour trois mois, à compter du 26 juin 1917. Comme si Painlevé voulait se donner un délai de réflexion. A moins qu'il veuille seulement gagner du temps et laisser l'affaire du Chemin des Dames s'apaiser, maintenant que la crise des mutineries est passée?

À moins qu'il veuille gagner du temps maintenant que la crise des mutineries est passée

Le 2 juillet, Paul Painlevé s'explique devant le comité secret. Il lâche d'abord un aveu : le remplacement de Nivelles par Pétain en mai s'était fait avec le ménagement nécessaire pour préserver l'image de la France dans le monde et le prestige de l'armée française! Quant à le sanctionner, le ministre finit par avouer qu'aucun article du Code militaire et qu'aucune loi de la République ne prévoient la procédure à employer contre un officier général en cas d'échec. Finalement, le 14 juillet, le gouvernement décide de constituer une commission qui entendra Nivelles et les autres généraux (Micheler, Mangin et Mazel) de l'offensive avortée.

Les généraux de l'échec du printemps ne se présentent pas devant des juges, mais devant des pairs. La commission qui est présidée par un vieux général à la retraite, Henri Brugère, comprend deux autres généraux : Gouraud et Foch, alors chef d'état-major général de Pétain.

Dans le rapport qu'il remet au gouvernement le 4 octobre, Brugère n'accable pas Nivelles. Il lui accorde les circonstances atténuantes des mauvaises conditions météorologiques et du hasard des batailles. Tout juste lui adresse-t-il un blâme : « *Pour la préparation, comme pour l'exécution de l'offensive, le général Nivelles n'a pas été à la hauteur de la tâche qu'il avait assumée* ».



Portrait du Général Nivelles paru dans L'Illustration.

Il n'y aura donc pas de sanction contre le général, même pas sa mise à la retraite. En décembre 1917 Georges Clemenceau, le nouveau chef du gouvernement, redonne une armée à Mangin et nomme Nivelles commandant en chef des troupes d'Afrique du Nord. Jusque'en 1920, on le verra à Alger, passer en revue les survivants de la Grande Guerre.

Le général Houchar avait eu moins de chance. Pour n'avoir pas su exploiter jusqu'au bout la victoire qu'il venait de remporter à Hondschoote, il avait été envoyé à la guillotine. C'était, il est vrai, en 1793. ■

Guy MARIVAL

AUX INVALIDES !

Mort à Paris le 22 mars 1924, Robert Nivelles repose depuis 1932 dans l'église Saint-Louis des Invalides, dans le caveau des Gouverneurs. Ainsi en avait décidé en mars 1926 le ministre de la Guerre et des Pensions pour tous les généraux ayant commandé une armée pendant la Grande Guerre. Et c'était bien le cas de Nivelles qui avait commandé la 2^e armée à Verdun d'avril à décembre 1916.

Vous connaissez la chanson... de Craonne?

« **B**onsoir m'amour, bonsoir ma fleur, bonsoir toute mon âme... » Au commencement, c'était un succès de music-hall, une de ces valse lentes à la mode avant 1914. Puis la guerre est venue et des paroliers anonymes ont posé d'autres mots, moins tendres et plus désespérés, sur la mélodie composée en 1911 par Ademar Sablon.

Elle a d'abord été la « Chanson de Lorette ». Née en 1915 dans les combats d'Artois, elle a été ensuite de toutes les batailles et de tous les massacres. Elle a été « de Champagne » en 1915, et en 1916 « de Verdun, au fort de Vaux » (car il faut garder la rime avec « *laisser sa peau* »!), et évidemment « de Craonne », mais aussi « de **Lafaux** » en 1917.

Elle est encore la « Chanson de Lorette » en 1919, quand elle est imprimée pour la première fois, dans « La Guerre des soldats », le livre de Raymond Lefebvre et Paul Vaillant-Couturier. Un parrainage lourd de conséquences. On attribuera souvent à Vaillant-Couturier la paternité d'une œuvre dont il s'est contenté de recueillir une version parmi d'autres. Surtout, comme Vaillant-Couturier devient bientôt l'un des leaders du Parti communiste et le rédacteur en chef du journal « L'Humanité », la chanson est vite cataloguée. D'autant plus que fixée définitivement à Craonne, elle devient le symbole de l'échec au Chemin des Dames et des mutineries du printemps 1917.

Mais la Chanson de Craonne n'a pas été, comme on le croit souvent, « l'hymne des mutins de 1917 ». Il suffit de relire les rapports militaires sur les mutineries. Avec les cris « A bas la guerre » et « Vive la Révolution », les officiers, effrayés, ont surtout entendu chanter « l'Internationale » et son terrible cinquième couplet :

La chanson née sur un air de music-hall s'est baladée d'un bout à l'autre du front pour s'attacher définitivement au Chemin des Dames dont elle symbolise le sanglant échec.

*« S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux ! »*

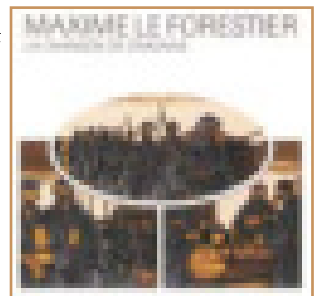
La Chanson de Craonne ne va pas si loin. Elle ne contient qu'une vague menace : « *Mais c'est fini, car les trouffions vont tous se mettre en grève* ». Mais elle insiste sur la critique sociale. D'un côté, il y a ceux qui, dans les tranchées, voient les copains disparaître un à un dans une guerre interminable pendant qu'à l'arrière, la vie continue pour les « embusqués » et les profiteurs de guerre, deux catégories particulièrement détestées par les poilus.

L'anecdote selon laquelle le commandement en chef avait promis une prime d'un million de francs-or et la démobilisation immédiate à qui

dénoncerait l'auteur de la chanson est une légende. La Chanson de Craonne est plus fataliste qu'antimilitariste. C'est le murmure d'hommes qui n'en peuvent plus. C'est la plainte des tranchées, et c'est déjà beaucoup. ■

Guy MARIVAL

En 2003, le Conseil général de l'Aisne a produit un enregistrement de la chanson interprétée par Maxime Le Forestier et Daniel Mille (accordéon). Pochette illustrée par Jacques Tardi.



Observatoire du plateau de Craonne. Au premier plan, on aperçoit un casque allemand troué, des bandes de mitrailleuse et des fusils. Archives D³ de l'Aisne-fonds Piette.

L'INTERVIEW DU CHANTEUR MAXIME LE FORESTIER AINSI QUE LES PAROLES DE LA CHANSON SUR www.aisne.com

Le Chemin des Dames à la lettre

CARRÉ MAGIQUE

A								
			N	P	U	G		
					E		P	N
	G			U		E		
		L		I			G	U
		I	A					
		N	U	A			E	
		S		P		I		
U			I	S			L	

Sur le principe du sudoku, le but est de remplir cette grille de façon que chaque ligne, chaque colonne et chaque carré contiennent une fois et une seule les neuf lettres, que vous pouvez répertorier sur la réglette avant de commencer. Une fois la grille terminée, vous trouverez dans la colonne rouge un nom propre lié au Chemin des Dames.

--	--	--	--	--	--	--	--	--

1				C									
2				H									
3				E									
4				M									
5				I									
6				N									
7				D									
8				E									
9				S									
10				D									
11				A									
12				M									
13				E									
14				S									

1. Une dame. 2. Une épine. 3. Un bataillon. 4. Un fort. 5. Un plateau. 6. Une chanson. 7. Une caverne. 8. Des cavernes. 9. Des engins. 10. Une autre dame. 11. Un moulin. 12. Une rébellion. 13. Une offensive. 14. Une ferme

Voici trois jeux de lettres se rapportant à l'histoire du Chemin des Dames.

Retrouvez dans les différents articles de cet ouvrage tous les indices qui vous mettront sur la voie.

LA LIGNE ROUGE

		F							
		R	M						
		E	O	A					
		I	R	N					
		N	F	A					
	P	A	O	L	L			E	
	A	I	N	G	A			N	
	T	E	D	E	M			C	
A	I	N	I	S	E	V	A		
L	N	T	T	I	Z	R	V		
P	E				E		I	E	
I					S		L	R	
N							L		
E							E		
							S		

Tous ces mots de la langue française sont des anagrammes de noms, propres ou communs, ayant un rapport direct avec le Chemin des Dames. Retrouvez ces anagrammes en les laissant à leur place et vous découvrirez sur la ligne rouge le nom d'un ministre de l'époque...

SOLUTION SUR www.aisne.com
 RUBRIQUE « 1917-2007, LE CHEMIN DES DAMES - 90^E ANNIVERSAIRE »

*Le monument de Haïm Kern au plateau de Californie.
Damien Becquart*

AUJOURD'HUI

*Le monument des Basques près de Oulches-La Vallée Foulon.
F.X. Dessirier*

Impossible de mesurer, de tenter de comprendre les événements de 1917, le retentissant échec de Nivelle et les souffrances auxquelles furent exposés les hommes de troupe, sans poser un pied sur le Chemin des Dames et grimper le long des flancs de cette crête dessinée par les vallées de l'Aisne et de l'Ailette. Le relief y a façonné la guerre, l'inverse aussi, et cela se voit, d'une étape à l'autre.



Voyage au

« **L**e Chemin des Dames évoque pour moi une cicatrice. J'ai toujours eu cette impression. 90 ans après les combats, la blessure n'est pas complètement refermée. Les spécialistes affirment qu'il faudra encore 100 ans de plus pour que cette terre ait recraché les derniers éclats de fer qui la souillent ».

Guide conférencier à la Caverne du Dragon, Yves Fohlen se passionne pour la Grande guerre depuis son plus jeune âge. Il connaît le Chemin des Dames comme sa poche et pourrait dessiner les lignes de tranchées les yeux fermés. C'est vrai que dans l'atmosphère du Chemin des Dames plane toujours comme un parfum de drame. Aujourd'hui, la nature y est à nouveau belle et majestueuse, la plaine verdoyante et les cultures bien ordonnées. Rien de sinistre ni de tourmenté à l'horizon. Et pourtant, tout ce qui s'offre aux yeux du visiteur semble le toiser d'un air grave. D'un air de dire : « *J'ai encore mal* ».

Zone rouge. Si le Chemin des Dames fut, comme l'a écrit Louis Aragon, « *l'arête vive du massacre* », les événements de la Grande guerre dans le secteur ne sont pas circonscrits à cette ligne de crête aujourd'hui matérialisée par la route départementale RD 18 - CD- Chemin des Dames. De part et d'autre de ce trait, les vallées de l'Ailette et de >>>



Cimetière de Cerny-en-Laonnois.
F.X. Dessirier

INFOS PRATIQUES

COMITÉ DÉPARTEMENTAL
DU TOURISME DE L' AISNE

26, avenue Charles de Gaulle
02007 Laon
03 23 27 76 76
www.aisne-evasion.com

OFFICE DU TOURISME DE
LAON

HOTEL DIEU
Place du Parvis
02007 Laon
03 23 20 28 62

OFFICE DE TOURISME
DE SOISSONS

16, place Fernand Marquigny
BP 216
02206 Soissons
03 23 53 17 37

SOCIÉTÉ VINICOLE
DE CRAONNELLE

Visite du musée de la vigne
et dégustation gratuite
03 23 22 40 95

MUSÉE VIVANT
DE L' ABEILLE

de Corbeny
03 23 22 40 14

bout de la ligne de crête

» » » l'Aisne foisonnent de ruines et d'anciennes positions fortifiées qui témoignent des ravages que connut la région. Rappelons à l'occasion qu'il est fortement déconseillé de jouer les explorateurs sans les conseils d'un guide avisé. Une partie du plateau de Californie est encore aujourd'hui classée « zone rouge » et les bois avoisinants la route sont criblés de caches et d'abris sous terrain. Bien que de plus en plus rares, les accidents ne sont pas une légende. Un morceau de métal rouillé en apparence inoffensif peut très bien contenir de l'explosif encore tout à fait actif. Les habitants des lieux ne plaisaient pas avec ça, comme en témoigne Noël Genteur, agriculteur de son état, maire de Craonne et conseiller général. Gardien de la mémoire, qui connaît les recoins les plus secrets de ce paysage et le poids de cette terre qu'il travaille, il assure : « Les machines qui heurtent un obus ou qui mettent au jour une ancienne fosse, on connaît très bien ça par ici, moi-même j'en ai fait plusieurs fois l'expérience dans les champs. Il y a les feux de pâtures aussi. Si les flammes atteignent les bois, je vous conseille de vite courir vous mettre à l'abri car avec toutes les munitions qui rouillent là-dedans c'est le feu d'artifice garanti ! ».

Dès le lendemain de la guerre, la ligne de front a vu se développer une forme de tourisme des champs

de bataille. Les anciens combattants revenaient sur les lieux de leur martyre accompagnés de leur famille. On proposait déjà des circuits en autocar, la Caverne du Dragon se visitait à condition d'être équipé d'une lampe électrique et le célèbre guide Michelin consacrait même en 1920 une édition au Chemin des Dames.

En 1995, le Conseil général de l'Aisne a mis en place un jalonnement thématique articulé autour de huit sites emblématiques. On rejoint cet itinéraire en empruntant la RN2. A mi-chemin entre **Laon** et **Soissons** se trouve l'entrée occidentale du Chemin des Dames, marquée par la Croix de l'Ange Gardien (1). A quelques kilomètres de là, survivent au temps les ruines du Fort de La Malmaison. Il n'est pas ouvert à la visite, mais une aire d'accueil y est aménagée. Et des panneaux d'information expliquent dans le détail le principe des fortifications Séré de Rivières, un modèle d'architecture défensive du XIX^e dont le Département de l'Aisne possède plusieurs exemplaires. Les forts de **Bruyères-et-Montbérault**, **Laniscourt** et **Condé** sont construits à partir des mêmes plans. Celui de La Malmaison fut un objectif âprement disputé durant les deux guerres. Un cimetière regroupant des corps de soldats allemands morts en 39/45 dans l'ensemble des zones de combats joute les fortifications.

Un peu plus loin, le panorama de La Royère offre une vue magnifique sur la vallée de l'Ailette. Le site rend hommage aux troupes coloniales qui firent de l'offensive de La Malmaison, le 23 octobre 1917, une des premières victoires françaises conduites par le général Pétain après l'échec sanglant de l'offensive Nivelle. Cette bataille d'automne, dans laquelle s'illustra la 38^e division et notamment le 4^e Régiment des Zouaves, permit de reprendre temporairement le contrôle de la partie ouest du Chemin des Dames. Bien que lourde en pertes humaines, elle contribua largement à remonter le moral des troupes après les combats d'avril, les mutineries et la crise que leur retentissant échec provoqua.

Le souvenir de Napoléon. Arrivé au beau milieu de la voie sacrée, au croisement de la RD18-CD-Chemin des Dames et de la RD967, se dresse le Mémorial de **Cerny-en-Laonnois** à côté de deux grandes nécropoles, (française et allemande). Construite dans les années 50, la chapelle du Mémorial est le lieu des commémorations officielles et des offices religieux à la mémoire des combattants tombés au front.

» » »

(1) Avec la mise à 2 fois 2 voies de la RN2, la croix se trouve de l'autre côté de la route.



Vue sur le village d'Oulches.
F.X. Dessirier

»»» Juste en face se trouve la Lanterne des Morts, dont le feu dans la nuit symbolise les champs de bataille. Au bord de la route qui mène au village de **Vendresse**, un monument britannique rend également hommage aux hommes du 1^{er} Bataillon Loyal North Lancashire, tombés en 1914 lors de la première bataille du Chemin des Dames. En continuant toujours plein Est, on aperçoit bientôt les drapeaux qui signalent le musée de la Caverne du Dragon, une halte indispensable, riche en enseignements et en émotions. Au carrefour de la ferme d'Hurtebise, complètement rasée durant le conflit et reconstruite à l'identique par la suite, s'élève le monument des Marie-Louise, du nom donné aux jeunes recrues de l'empereur Napoléon. Mettant en scène un soldat de l'Empire et un poilu, unis dans un même élan vers le ciel, ce monument héroïque conjointement le combat des forces napoléoniennes contre les armées prussiennes et russes à la bataille de **Craonne** en 1814 et celui des fantassins de la Grande guerre, un siècle plus tard.

Le souvenir de Napoléon est d'ailleurs évoqué encore un peu plus loin sur la RD18-CD qui mène directement au belvédère du plateau de Californie. Une statue de l'Empereur tournant le dos à la plaine de Champagne et regardant vers Hurtebise où se déroule la bataille, est juchée sur un promontoire au beau milieu d'un champ. En prenant à gauche au carrefour d'Hurtebise, une petite route forestière mène aux ruines de l'abbaye cistercienne de **Vauclair**. Pour les curieux, en bifurquant à droite vers l'actuelle commune de **Oulches-la-Vallée-Foulon**,

apparaissent en bord de route après quelques lacets, les vestiges d'un lavoir. Ils sont la seule trace de l'existence passée du village d'Oulches. Des rues et des maisons qui étaient là, il ne reste absolument rien. Reprenant la RD18, la pointe de l'obélisque du Monument des Basques se dessine bien vite à l'horizon. Il fut édifié à la mémoire de la 38^e division d'infanterie, une unité composée de soldats originaires du sud-ouest. L'œuvre imposante représente un Basque en costume traditionnel, adossé à la pierre, le regard perdu dans la vallée en direction de sa terre natale.

Au cœur du massacre. Dans le vallon, le village de **Craonnelle** mérite une halte. C'est là que se découvre l'une des plus grandes nécropoles du parcours : près de 4 000 tombes françaises, parmi lesquelles se sont glissées quelques stèles britanniques. Colonisant le coteau, les milliers de croix blanches illustrent d'une façon très symbolique la montée des troupes depuis la vallée pour arracher la possession de la crête. Comme une sorte de clin d'œil à la vie, non loin de ces sentinelles blanches gardiennes de la mémoire, **Craonnelle** élève dans une belle propriété un vin clair et léger élaboré selon les mêmes méthodes que le Champagne de la vallée de la Marne. Il n'existe guère d'échappatoire sur le Chemin des Dames. Ainsi, depuis ce domaine qui célèbre d'une certaine manière les joies de la vie, on se trouve à quelques petits kilomètres seulement du cœur du massacre : Craonne, son plateau de Californie, sa chanson de révolte, ses

mutineries et ses fusillés pour l'exemple. L'ancien village a été réduit en poussière. Dans les ruines bosselées, l'ONF a aménagé un arboretum. Avant-guerre, le riche domaine de la Californie accueillait une guinguette. C'était un lieu de fête et d'opulence sur lequel existait déjà un arboretum où s'épanouissaient de nombreuses espèces exotiques. Sur le parking attenant au site, des panneaux d'information reviennent sur les épisodes des mutineries.

Deux itinéraires mènent à la dernière étape du jalonnement. En continuant sur la RD18-CD-Chemin des Dames, on rejoint **Corbeny** et son musée vivant de l'abeille pour ensuite atteindre **Berry-au-Bac** sur la route de Reims. En prenant à droite à la sortie de **Craonne**, une petite route buissonnière rallie le même point en passant par **La-Ville-aux-Bois-les-Pontavert** et sa nécropole britannique. A l'entrée de Berry-au-Bac, au rond-point du Choléra, le Monument national des Chars d'Assaut rappelle qu'à l'occasion de l'offensive d'avril 1917, les Français utilisèrent des "tanks" pour la première fois, en l'occurrence des Schneider. Les premiers "cuirassés terrestres" ne donnèrent pourtant pas l'avantage aux poilus. Trop vulnérables, les engins et leurs équipages furent littéralement laminés par l'artillerie allemande. ■

François-Xavier DESSIRIER



Monument de Haïm Kern.
Damien Becquart



Groupe de visiteurs à la Caverne du Dragon.
FX Dessirier.

Parmi les différents sites qui constituent le jalonnement du chemin du Chemin des Dames, la Caverne du Dragon est certainement l'étape la plus marquante.

Lieu emblématique des horreurs et des souffrances ordinaires de la guerre, cette caverne était à l'origine une carrière de calcaire qui fut exploitée jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Située sur "l'isthme d'Hurtebise", là où le plateau du Chemin des Dames est le plus étroit, elle sera le point stratégique le plus disputé sur le front durant toute la durée du conflit. Délogés de cette position au cours de la contre-offensive de la Marne en septembre 1914, les Allemands en reprirent la possession le 25 janvier 1915 et y entreprirent aussitôt un aménagement minutieux des espaces intérieurs : casernements, dépôts de munitions, salle de commandement, centrale électrique et salle d'opération. On y découvrit même une chapelle et un cimetière d'où furent exhumés 124 corps qui reposent maintenant dans les cimetières de **Cerny-en-Laonnois**.

Achévé en 1999, l'espace muséographique de la Caverne du Dragon est aujourd'hui le point central de l'aménagement du Chemin des Dames. La partie émergée de l'iceberg est un imposant bâtiment à l'architecture résolument moderne construit en bordure de la RD18-CD-Chemin des Dames à quelques centaines de mètres de la ferme d'Hurtebise. Une esplanade surplombant le versant sud de la crête y offre une vue panoramique sur la vallée de

l'Aisne et l'on y comprend d'autant mieux l'intérêt de cette position à la fois enterrée et dominante : sur des kilomètres à la ronde, le moindre mouvement en contrebas est immédiatement repéré.

Sous l'édifice de béton et de verre, à 14 mètres sous terre, s'étend le réseau des galeries et des salles dans lesquelles s'organisait l'ordinaire des soldats, tantôt Allemands, tantôt Français, parfois les deux. Les forces adverses ont effectivement cohabité dans cet espace et ce n'est pas sans un certain effroi qu'on évoque les combats au corps à corps qui se déroulaient dans le noir total. La baïonnette frappait au jugé et il n'était vraisemblablement pas rare qu'elle transperce le corps d'un camarade pris pour un ennemi. Tout au long du parcours, une scénographie moderne associant installations, effets sonores, vidéos et images d'archives, met en valeur la mémoire des combattants pris dans l'engrenage de cette folie meurtrière. La vie quotidienne dans le ventre du dragon s'y expose sans fard : les ténèbres, l'humidité, la vermine omniprésente, le fracas des obus qui tombaient à l'extérieur et menaçaient de faire céder la voûte, la hantise des gaz, les râles d'agonie des camarades, un stress permanent qui faisait sombrer les plus braves dans la démence. Comme l'explique le guide à un couple d'Anglais lors de la visite : « *Il n'y a pas vraiment de mots qui puissent décrire ce qui s'est passé ici, il faudrait en inventer de nouveaux.* »

INFOS PRATIQUES

Le musée est ouvert à partir du 1^{er} février

- de février à décembre, 10h-18h (fermé le lundi d'octobre à avril sauf si le lundi est un jour férié)
- en juillet et en août : 7j/7, 10h-19h

Visites guidées uniquement
Durée 1h30
Départs des visites toutes les 30 mn entre :

- 10h-12h et 13h-16h30 de septembre à juin
- 10h-12h et 13h-17h30 en juillet et en août

Espace muséographique de la Caverne du Dragon
Chemin des Dames - RD 18
02 160 Oulches-la-Vallée-Foulon
Tél: 03 23 25 14 18
Fax 03 23 25 14 11
Email: caverne@cg02.fr

DANS LE VENTRE DU DRAGON

18 REGARDS VERS L'AVENIR



GÉRARD ET CLAUDINE DAGRY

LES MARCHEURS

Gérard et Claudine Dagry, 56 ans, habitent Bray en Laonnois. Ils ont trois enfants et deux petites filles âgées de 14 et 8 ans.

Claudine, issue d'une famille nombreuse, est originaire de Bray en Laonnois. Gérard, également issu d'une famille nombreuse, a grandi dans la commune voisine d'Ostel. Tous deux ont créé en 1980 un commerce alimentaire rural desservant les villages du Chemin des Dames. L'aventure a duré 24 ans.

Claudine et Gérard défendent avec passion leur ruralité : «*Nous ne la subissons pas, c'est réellement un choix. Sabine, l'aînée de nos enfants, est elle aussi attachée à ce cadre de vie, elle a d'ailleurs acheté une maison à Bray en Laonnois et transmet ainsi à ses deux filles l'attachement à ce lieu dont toute la famille est habitée. Fabien, le premier de nos deux fils, se plaît également à vivre ici et ne rechigne pas à parcourir les bois pendant la saison des morilles. Musicien, amateur de concert, Julien, le «petit» dernier apprécie aussi les balades dans les nombreux chemins qui traversent les bois aux alentours du village. C'est un besoin pour lui, un facteur d'équilibre. Ruralité ne signifie pas être à l'écart de tout*», plaignent Gérard et Claudine qui parlent d'une ruralité «*reliée au monde*».

BRAYE-EN-LAONNOIS



BART REGNIER

L'ARTISTE

Bart Regnier, 60 ans cette année, est né en 1947 à Soissons, d'un père Américain et d'une mère d'origine Ardennaise. Il a passé son enfance à Pernant, village de la vallée de l'Aisne. Installé à Chavonne depuis 13 ans, cet artiste peintre issu d'une école impressionniste apprécie l'endroit pour sa lumière, ses brumes et ses tons pastels. Il y est conseiller municipal depuis 10 ans.

Batteur dans des orchestres pendant 26 ans, il a animé de nombreux bals régionaux. Passionné d'électronique, il exerce le métier de dépanneur en chauffage central depuis 30 ans. Il intervient principalement dans la Marne et a choisi Chavonne pour sa position centrale.

Il entend bien vivre sa retraite dans son village du Chemin des Dames. Ses frères et sœurs résident également dans le département.

CHAVONNE



NICOLAS ET JESSY BILLAUDEL

LA FAMILLE

36 et 32 ans, originaires des Ardennes, ils habitent Chamouille. «*Nous avons découvert le Chemin des Dames pendant nos études à l'Institut de géographie de Reims lors d'une sortie sur le terrain au Plateau de Californie. Notre parcours professionnel nous a amenés à vivre dans les environs de Laon. Nous recherchions un site vallonné et boisé pour nous adonner à nos activités familiales de pleine nature avec nos enfants Lou-Ann et Apolyne, 5 ans*».

CHAMOUILLE

Photographe, grand reporter habitant la région de Chauny, Marc Vérin a fait 18 rencontres à domicile sur le Chemin des Dames. Il en rapporte autant de portraits d'habitants de quelques-unes des nombreuses communes nichées de part et d'autre de la crête.

D'âges et d'horizons très différents, ces 18 personnes disent en poses et en mots à leur visiteur d'un jour l'intimité qu'elles entretiennent avec ce territoire chargé d'histoire mais pas figé dans l'histoire.

Nécessaire contrepoint à l'évocation de la guerre et à la mémoire des hommes, ce travail sur ici-aujourd'hui fait apparaître des valeurs partagées, des attirances communes pour ce pays dessiné par les vallées de l'Aisne et de l'Ailette. La topographie et les paysages, la nature et les espaces, les relations sociales que ces caractéristiques géographiques favorisent, transparaissent de ces rencontres. Sur les photos, on devine ce qui s'écrit dans les mots qui les accompagnent : il y a ce consensus amoureux autour du vallonement, des forêts... du cadre de vie, il y a ce commun désir de voir perdurer une société de gens qui se parlent.

Finalement, ce qui frappe après les 71 pages de tumulte et d'effroi qui ont précédé, c'est l'aspiration au calme et à l'avenir qui se dégage de ces 18 instantanés de la vie présente sur le Chemin des Dames. Nous voilà passés du plus jamais ça, au toujours ça. Pourvu que ça dure!

Damien BECQUART



MICHEL DUMORTIER

LE VIOLONEUX

Il l'a joliment rebaptisé Chemin des gammes. Michel Dumortier, 48 ans, violoniste, raconte sa relation au Chemin des Dames : « Voici 15 ans que nous vivons ici, dans l'ancien café-épicerie du village. C'est une vieille maison où l'on faisait la fête, selon le dire des voisins, au moment des moissons de juin, durant parfois une semaine entière ! On y guinçait au son de l'accordéon entre les années 1926 et 1953, année de la fermeture du café.

Il y avait parfois le cinéma ambulancier qui s'y installait, on y jouait au billard français, bref il y avait de la vie !

Nous avons encore l'ancienne porte en chêne et sa poignée en corne, le carrelage est peint en trois dimensions, façon Esher (...)

Nous jouons de la musique Irlandaise depuis plus de vingt ans, ma femme au bodhran (tambour irlandais) et moi au violon, et également de la musique traditionnelle du monde avec le groupe Parsiparla, allant de fête en fête, de banquet en banquet, parfois aussi dans les cafés.

La maison vit toujours dans une atmosphère musicale. Nous y avons même enregistré un disque du groupe Irish Coffee!

Côté histoire, quand nous pensons à tous ces hommes qui se sont battus ici, voici presque cent ans,

c'est le Chemin des âmes, Côté musique, c'est devenu le Chemin des gammes, Côté famille, avec nos quatre filles c'est vraiment le Chemin des Dames ».

OSTEL



MAURICETTE ET GUY THREIS

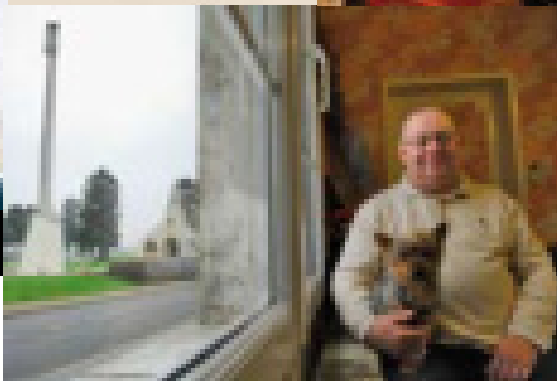
BON MÉNAGE

Mauricette et Guy Threis, 53 ans et 55 ans, vivent depuis près de 25 ans à Oulches la Vallée Foulon. « Ce n'est pas par hasard que nous sommes arrivés dans ce petit village, car la maison que nous habitons, qui était un café, appartenait à la grand-mère de mon mari. Nous avons eu le coup de cœur en 1983; déjà pour les bons souvenirs de mon mari qui y venait en vacances quand il était enfant. Nous avons toujours travaillé pour avoir notre confort, mon mari en sucrerie et moi comme employée de maison. Nous élevons des volailles et des pintades dans la cour en face de notre maison. Nous faisons aussi du jardin et profitons pleinement de notre production.

D'agréables moments sont passés à la pêche et en balades dans la forêt où nous ramassons champignons, châtaignes et fruits rouges pour en faire de bons petits plats. En arrière saison, même quand il fait froid et que la nature se repose nous en profitons pour faire notre coupe de bois pour l'agrément de notre cheminée.

Aujourd'hui à quelques années de notre retraite, nous voyons les jeunes arriver dans le village et espérons qu'ils y seront bien ».

OULCHES-LA VALLE FOULON



JEAN-PIERRE LEROY

LE COLLECTIONNEUR

« J'ai vécu à Chamouille jusque l'âge de quatre ans. C'est alors que mes parents ont acheté le café-tabac de Cerny-en-Laonnois. Dès mon plus jeune âge, j'ai été imprégné par l'histoire du Chemin des Dames. De nombreux combattants de 14-18 venaient narrer leurs combats et leurs histoires de cette période maudite. Je garde intact le souvenir de la construction de la chapelle (Mémorial du Chemin des Dames). Mon père y a participé en tant qu'ouvrier dans l'entreprise de maçonnerie. Tous les ans, une cérémonie a lieu vers le 16 avril pour commémorer cette bataille.

Le village de Cerny ayant été détruit complètement pendant ce conflit, j'ai recherché des documents et surtout des cartes postales sur cette commune, puis j'ai élargi ma collection à tout le canton de Craonne.

Dans un an, je serai en retraite ce qui me laissera le temps de me consacrer à mes recherches ». Jean-Pierre Leroy a aujourd'hui 61 ans.

CERNY EN LAONNOIS



CÉLIA SHIRES

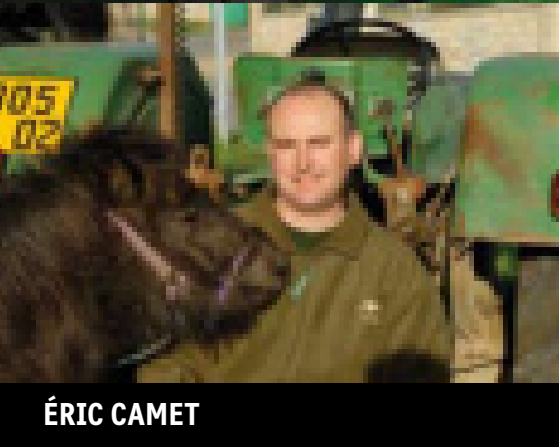
LA LYCÉENNE

«Je m'appelle Célia, j'ai 14 ans, je vis à Pontavert, un petit village (plus si petit que ça maintenant) près du Chemin des Dames.

J'ai toujours vécu autour du Chemin des Dames, car ma mère a été élevée à Vassogne. Quand j'étais petite, ma grand-mère, mon cousin et moi allions nous balader dans les champs et les bois près de chez ma grand-mère. On revenait toujours tout sale ! Et parfois, mes parents nous emmenaient ma sœur et moi au Plateau de Californie nous balader dans les bois. Ma mère me raconte toujours des histoires de sa famille. Quand ils faisaient de la luge au Plateau. Mon père est né à Reims, mais comme il a connu ma mère très tôt, lui aussi connaît bien cette région. J'adore aller chez ma grand-mère, ça me rappelle des bons souvenirs de famille et ça me permet de faire le vide quand je me balade seule ou avec mon petit cousin. Je vais lui montrer les animaux de la ferme, j'espère qu'il prend autant de plaisir que moi quand c'était ma grand-mère qui me le montrait.

Je ne sais pas si plus tard je vivrai là-bas, mais je sais que si ce n'était pas le cas, je reviendrais régulièrement réanimer mes souvenirs».

PONTAVERT



ÉRIC CAMET

L'HOMME DES ACACIAS

Marié, père de deux petites filles, Eric Camet, 32 ans, est installateur de volets mécaniques. La nature et la quiétude qu'elle procure lient profondément cet amateur d'animaux - perruches, chats, chiens, poney... il en possède une douzaine - au Chemin des Dames. Il évoque l'abbaye de Vauclair.

Chasseur, Eric adore les bois et le bois sous toutes ses formes. Il abat et coupe des acacias pour alimenter sa cheminée à insert. Les vieux tracteurs représentent pour lui davantage que des auxiliaires indispensables aux travaux de la campagne. Il les adore, en possède quatre.

«On est bien ici, on ne part jamais en vacances, pour quoi faire ? Et puis on ne pourrait pas laisser les bêtes seules trop longtemps. Les gens sont très sympas et les choses simples.»

MOUSSY-VERNEUIL



AURÉLIE DE BENOIST

L'AMAZONE

Le témoignage d'Aurélie de Benoist, 31 ans, agricultrice : «Retour aux sources, ou plutôt aux carrières (ou creutes), puisque c'est cela que signifie une « Bôve » ; carrière de pierres qui ont servi à la reconstruction après guerre, mais c'est aussi le terme employé en équitation pour désigner le lieu où l'on fait travailler un cheval...

Après quelque temps en Espagne, me voilà donc paysanne sur le Chemin des Dames. L'endroit est chargé d'histoire bien sûr, mais l'atmosphère que j'y trouve me donne l'impression d'avoir déjà vécu ici et d'être de retour chez moi.

Je peux refaire les mêmes parcours à cheval, en éprouvant à chaque fois ce sentiment de liberté à n'être entourée que de nature. La vallée, le plateau, la forêt, tout paraît magique, chaque saison apporte de nouvelles couleurs, de nouvelles odeurs, de nouvelles ambiances. Le couple cheval/cavalier est particulièrement adapté à cet environnement, ma monture perçoit souvent avant moi le passage d'un chevreuil, le vent qui se lève, la pluie qui arrive.

Je combine le confort de vie que je cherchais avec mon métier : vivre au rythme de la nature en essayant d'y imprimer sa touche personnelle pour la rendre plus belle et lui apporter les soins dont elle a besoin. En échange, je récolte céréales ou betteraves qui serviront à nourrir les hommes ou les animaux, et de cela nous aurons toujours besoin.

C'est donc au bout du Chemin des Dames, là où résidaient les dames de compagnie des filles de Louis XV que j'ai trouvé un équilibre et où je tente d'évoluer, parmi les tracteurs... et leurs ancêtres les chevaux, entourée de mes proches, qui partagent la même passion du cheval que moi».

**Ferme de la Bôve
BOUCONVILLE-VAUCLAIR**



ELIE ET MARIE ROSE AUBRY

LA MÉMOIRE DU VILLAGE

« J'ai deux enfants, une fille, professeur, et un fils, agriculteur ici, à Nanteuil. Ils étaient 35 agriculteurs avant 14, 7 avant 40, maintenant ils ne sont plus que 3 pour la même superficie !

Il n'y a plus les mêmes liens entre les villages, mais pourtant on aime bien être ici, confesse Elie Aubry, 82 ans, marié à Marie-Rose. C'est beau. La preuve, ça attire les marcheurs, ils aiment le pittoresque et l'accueil de la région ! Il y a aussi un petit château, la Quincy, avec ses chambres d'hôtes que les Anglais apprécient. Le docteur Guillotin venait aussi passer ses vacances au château. Vous voyez on a du beau monde ici !

Dorgelès il est aussi passé à Nanteuil ; il en parle dans son livre "Le réveil des morts". »

NANTEUIL LA FOSSE



JONATHAN CORDIN

SIEUR NATURE

Paysagiste stagiaire travaillant à la valorisation des cimetières militaires, Jonathan Cordin partage son temps entre les cours à Laon et la pratique sur le terrain. Son espoir secret serait de trouver un emploi dans le secteur du Chemin des Dames pour pouvoir continuer à profiter de « la nature et des bois ».

NEUVILLE SUR AILETTE



MAGALI ET QUENTIN BANCEL

LES SALTIMBANQUES

« Le matin, lorsque nous sortons de la maison, ma sœur et moi, nous nous sentons les "favorisés de la terre". Les bruits de la campagne nous accompagnent tout au long du chemin qui mène au chapiteau planté à l'orée du bois.

Cet après-midi une multitude d'enfants des villages alentour viendront voir notre spectacle de cirque. Un moment hors du temps où nous allons les faire rêver.

En fin de journée, le soleil couchant dore la campagne et teinte notre chapiteau de couleurs de feu, les pierres de la maison semblent avoir absorbé la chaleur de l'ambiance que nous avons vécue tout au long de ce jour. Nous rentrons fatigués et heureux.

Demain recommencera, des artistes venus d'ailleurs nous rejoindrons. »

Installée dans l'Aisne depuis 1992, Isis est une compagnie de cirque et de théâtre contemporains. C'est dans une vieille ferme, "Le moulin des bâtis", que la famille Bancel a dressé son chapiteau qui abrite représentations, cours de cirque, cabaret mensuel et festival des arts vivants. Quentin, 20 ans, est jongleur et musicien, Magali, 26 ans, contorsionniste. Tous deux et leur sœur, Camille, danseuse, se sont formés dans les écoles de cirque internationales les plus prestigieuses.

PARGNY FILAIN

Compagnie ISIS
03 23 21 59 72
ciesis@aol.com

REGARDS VERS L'AVENIR



GUY FLUCHER ET LAURENCE DENÈS

LES BUCOLIQUES

Guy est archéologue, spécialiste du Moyen Âge et de la Grande guerre. Laurence a choisi de devenir professeur des écoles après avoir effectué pendant plusieurs années des recherches dans le domaine de l'archéologie extrême-orientale. Ils ont deux enfants. Leur formation les a menés dans la vallée de l'Aisne, où des fouilles archéologiques sont réalisées depuis plus de trente ans dans les carrières de granulats. La possibilité de trouver assez facilement un logement abordable dans un cadre verdoyant, à moins de deux heures de Paris et à mi-chemin de leurs deux familles (Guy étant originaire de Thiérache et Laurence de la banlieue parisienne) les a incités à rester. Bien qu'adosés au Chemin des Dames, ce qu'ils préfèrent ici, «c'est (c'était?)» un environnement relativement protégé, entre les forêts de rebord de plateau et la vallée.

CHAVONNE



MICHEL BLANCHIN

LE POÈTE

Gendarme retraité, Michel Blanchin, 58 ans, est venu vivre avec son épouse Joëlle à Bouconville-Vauclair en 1998. Le couple a quitté la région d'Avignon pour s'installer au pied du Chemin des Dames dans une maison que Michel a construite avec l'aide de son beau-père. Joëlle est elle-même originaire de Bouconville. Le Chemin des Dames inspire à Michel Blanchin de nombreux poèmes comme celui qui suit.

Aux poètes de Craonne

*Je ne peux que frémir, peine dissimulée,
quand scintillent mes yeux, enrobés de remords
quand mes mains si viriles se sont mises à trembler
en parcourant ces vers de poètes sans décor.*

*Mourir au champ d'honneur sans même vaciller,
je ne peux que pleurer sur ce terrible sort,
sans nul doute, Général, de ces poètes guerriers,
il nous reste quand même, un beau tapis de morts.*

*Je ne peux espérer qu'aux termes des étés,
ces poètes tués et qui fascinent encore,
à leur tour, s'ils s'enflamment
qu'ils nous fassent donc aimer
ces poèmes si amers, qu'on les fustige à tort.*

*Tu pourras regretter, Général décoré,
ta conscience effritée, sera comme une amphore
extirpée de ces lieux, où ils sont enterrés,
ne laissant que leurs vers se promener dehors.*

*Je ne peux que rêver, poètes décimés,
à toutes vos pensées qui n'ont connu l'essor,
simplement qu'aujourd'hui, vous êtes bien malmenés
et que le général, lui aussi est bien mort.*

BOUCONVILLE VAUCLAIR



ODILE BOCQUET

LA CONFIDENTE

Odile Bocquet, 56 ans, tient une boutique de prêt à porter à Corbeny. Elle occupe une partie de ses vacances en de longues promenades dans la forêt toute proche. «On peut faire venir les gens à la campagne. Il suffit de leur apporter des services et de leur faire aimer notre coin, confie-t-elle. Il est possible de redynamiser le commerce rural. Il faut y croire. Ici, dans les commerces de campagne, on est plus à l'écoute des gens que dans les grandes villes, le relationnel est plus riche.

A Corbeny, on rencontre aussi beaucoup de gens de passage : des pèlerins qui se rendent à pied à Rome, par exemple, des Anglais qui viennent en vacances. Et puis il faut savoir que 13 rois de France sont passés par là. C'était le passage obligé après le sacre à Reims ! J'aime travailler ici. Il y a beaucoup à faire chez nous : pêcher des carpes dans l'étang, cueillir les champignons en automne, se balader. Nous sommes au départ des sentiers du Chemin des Dames. Je ne pourrai pas vivre ailleurs. Depuis 30 ans, mes vacances c'est ici !»

CORBENY



CÉLINE POTIÉ

LA PÉTILLANTE

Céline Potié, 28 ans : «Je suis une jeune viticultrice qui élabore le vin pétillant de Craonnelle dont mon mari, agriculteur, est propriétaire.

Le matin ici explose en chants d'oiseaux, la basse cour est en éveil, les oies et canards regagnent l'étang... Les chevaux attendent au coin du pré leur ration, je les caresse rêvant à une galopade sur l'allée du roi dans la forêt de Vauclerc. Mais bien vite les activités agricoles et viticoles envahissent nos pensées. «Il faut cultiver notre jardin»... La vie moderne précipitée et futile reprend mais, dès notre retour, le calme et la sérénité des lieux font bien vite oublier les tracas de la vie quotidienne.

La vie du village est rythmée par le départ des écoliers. Chacun vit «chez soi» mais, autour de la fontaine, au pied de l'église, règne une vraie chaleur humaine; les nouvelles vont vite, c'est la vie de nos campagnes.

Le soir, après le labeur dans les vignes, je me laisse envahir par la beauté du paysage. Assise sur un talus, je me prends à rêver à toutes les générations passées. J'éloigne les tristes souvenirs des batailles et me laisse imprégner de la quiétude et des paysages de la campagne : les couleurs magnifiques des forêts en automne, celles des grappes avant vendanges... Le soleil couchant porte à la rêverie.»

CRAONNELLE



CHRISTINE BRISSET-LE MAUVE

AU TEMPS DE GUTENBERG

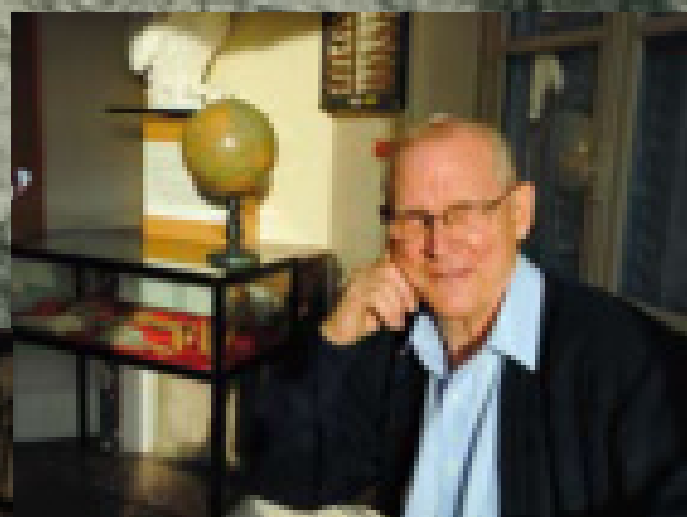
«Nous sommes arrivés sur le Chemin des Dames en 95, par hasard. Mon mari, Jean, mort il y a cinq ans, était tout autant porté vers les livres que vers le jardin. C'est lui qui a fondé dans les années 70 les éditions de l'Arbre qui s'intéressent à la poésie rurale et aux contes traditionnels.

Je travaille en typographie avec des lettres en plomb, comme au temps de Gutenberg, c'est dire si je suis loin de la modernité et de la vitesse du monde contemporain. C'est peut être aussi cet ancrage dans le passé qui nous a fait nous intéresser au Chemin des Dames et à la guerre de 14-18. Dès qu'on retourne un bout de terre ici, on trouve des obus éclatés, des douilles rouillées.

Avec Noël Genteur, agriculteur et maire de Craonne, nous avons fondé un groupe de réflexion sur la 1^{ère} guerre et à chaque 11 novembre il y a des conférences, films, rencontres avec des historiens de tous horizons. Je deviens de plus en plus attachée à cette région et à son histoire.

Les amis sont surpris de la richesse du paysage, bien loin de l'idée reçue d'une terre de misère. Les souffrances ont laissé des traces, bien sûr, mais la vie a su reprendre le dessus.»

Les éditions de l'Arbre – 7, route d'Hameret - AIZY JOUY



JACQUES BARJONNET

GARDIEN DE LA MÉMOIRE DE L'ÉCOLE

«Je me suis installé au pied du Chemin des Dames il y a un peu plus de 30 ans (...) Instituteur, en poste au CPIE de Merlieux, j'avais plaisir à faire parcourir notre région à des groupes d'élèves ou de chercheurs. Je ne manquais jamais de faire remarquer ces pentes secrètes gravissant le Chemin des Dames qui, trop abruptes pour accueillir le travail de l'homme ont laissé s'installer la forêt où se mêlent harmonieusement chênes, hêtres et pins noirs (...)

Sitôt franchis ces raidillons, nous prenions un plein ballon d'oxygène en arrivant en plein ciel (...) sur le plateau où l'immensité tranquille du paysage ponctuée de fermes opulentes porte la marque des activités liées à la terre. Nous étions émerveillés devant la majesté du panorama qui s'offrait à nous. Je faisais observer, à mes spectateurs ravis qu'ici, il était possible de comprendre le processus lié à l'évolution des sites au fil des temps géologiques : une manière de toucher à l'éternité.

La retraite venue, je suis devenu le gardien de la mémoire de l'Ecole dans le magnifique Musée qui lui est dédié au village de Chevreigny. Musicien et trompettiste depuis plus de 50 ans, j'aime me retrouver, chaque semaine dans la commune de Chavignon pour des activités musicales dans un cadre associatif où le bénévolat est la règle. C'est pour moi, un point d'ancrage supplémentaire dans cette région où il fait bon vivre.»

URCEL

**Reportage photo
Marc VÉRIN
marcverin@hotmail.com**

Le grand livre

*Vers Berru, livre ouvert.
Gérard Rondeau-Vu.*



du Chemin des Dames

90 ans après l'offensive Nivelle, le Chemin des Dames continue à marquer d'une indélébile empreinte ceux qui y vivent. Aux paroles de poilus succèdent aujourd'hui les mots du quotidien.

L'histoire de la Grande Guerre n'en finit plus de s'écrire, même si parfois le burin et le marteau remplacent la plume d'oie, comme à **Bourguignon-sous-Montbavin** où le maire, François Demetz vient de découvrir en feuilletant les registres d'état civil, le nom d'un jeune homme originaire du village, décédé à Arras le 21 novembre 1914.

Charles Abadie était capitaine au 136^e Régiment d'infanterie. Une nouvelle ligne sera bientôt inscrite sur le monument aux morts où, étrange coïncidence, il restait justement une place disponible pour un éventuel enfant du pays, mort pour la France et resté jusqu'alors dans l'anonymat, comme si le temps ne voulait pas effacer définitivement les traces de ces heures noires qui longtemps furent prétexte à jeux d'enfants :

«*Quand j'étais gamin et que nous jouions à la guerre comme tous les enfants du*

monde, c'était Français contre Allemands. Ceux de Royaucourt étaient les Allemands et nous, ceux de Bourguignon, étions les Français. Et c'était bien de la guerre de 14-18 dont nous parlions», se souvient l' élu. Une guerre pour rire, avec ses codes d'honneur pourtant : «*Si nous trouvions un casque ou n'importe quel objet ayant appartenu aux Allemands, et ce n'était alors pas rare, nous le donnions à nos adversaires*»...

Quelques années plus tard, François Demetz a sillonné le Chemin des Dames. A bicyclette : «*J'avais un oncle, commandant en retraite, qui nous parlait de ce qui s'y était passé. Ça faisait partie de notre environnement, on y allait à vélo et c'est même comme ça que j'ai découvert pour la première*

fois la Caverne du Dragon». Les jours ont coulé depuis et les enfants du XXI^e siècle n'ont pas le même regard sur les événements : «*Pour eux aujourd'hui, ce n'est plus du passé, c'est de l'histoire. Ils n'imaginent pas vivre ici en temps de guerre*». Alors François Demetz profite de chaque commémoration de l'Armistice pour y aller de son couplet : «*J'évoque ce que fut la guerre de 14, la grande allégresse du 11 novembre 1918 lorsque l'on disait la Der des Der... ce qui ne s'est pas vérifié*».

Jean Demoulin n'est plus maire de **Paissy**, ce village aux habitations troglodytes qui, de tous temps, s'est retrouvé au centre des conflits : «*Déjà durant la guerre de cent ans*» ! Pourtant, dans les familles, évoquer le conflit de 1914 dans sa globalité ou l'offensive Nivelle en particulier, n'était pas d'actualité : «*Mon père, qui était né en 1901, ne m'en a jamais parlé et*

« Mon père a pris un soir un cheval, il est allé enterrer son propre père. Il n'avait que 15 ans »

ce n'est qu'à son décès que j'ai retrouvé l'agenda de mon grand-père dans les archives familiales»... Un grand-père décédé en 1916, inhumé par son fils en toute discrétion : «*Je sais que mon père a un soir pris un cheval, une charrette et des planches et qu'il est allé enterrer son propre père. Il n'avait que 15 ans*».

Jean Demoulin a connu l'évacuation de 1940, avant de participer à la guerre d'Algérie et aujourd'hui, il est de ceux qui disent «*plus jamais ça*». Pourtant, il avoue y penser tous les jours à ce Chemin des Dames et aux drames qui s'y déroulèrent : «*Sur les terrains alentour, on voit encore les traces de tranchées, de casemates, où rien ne pousse... Et comme ils m'appartiennent, je m'y promène par la force des choses*».

» » »

De gauche à droite :
François Demetz, maire de Bourguignon-sous-Montbavin;
Jean Demoulin, ancien maire de Paissy;
Jean-Caude Duvivier, cafetier à Chamouille.
photos Jean-Yves Dupain



Le grand livre du Chemin des Dames

»»» L'histoire de la Grande Guerre n'en finit plus de s'écrire. Elle se lit également et il n'est pas toujours facile de plonger dans ses récits, quand les théâtres de l'horreur sont votre paysage quotidien: «*Je n'ai pas pu aller jusqu'au terme du livre Nobécourt, Les fantassins du Chemin des Dames, parce que ça me mettait mal à l'aise de connaître les endroits dont il parlait*», avoue ainsi M^{me} De Vriendt, maire de **Filain**. Elle ne veut pas oublier pourtant, «*parce que ce serait dommage de ne pas utiliser l'histoire comme devoir de mémoire*». Native de Compiègne, «*près de Rethondes*», souligne-t-elle avec le sourire, Florence De Vriendt est arrivée sur le Chemin des Dames à son mariage. Ce jour-là, son grand-père était de la fête, lui l'ancien combattant qui n'avait jamais voulu y remettre les pieds: «*C'est une belle revanche pour moi de voir ma petite fille se marier ici, où j'ai tant souffert, m'a-t-il dit les yeux embués de larmes*».

La nouvelle génération n'a pas, pas encore tout au moins, ce rapport quasi charnel avec le plateau: «*L'hiver quand il pleut, qu'il y a du brouillard, je ne peux pas m'empêcher de penser à la guerre, mais*

«Il faut prendre le temps d'aller s'y promener et là, c'est inimaginable!»

pour ma fille, ça ne représente pas la même chose. Un jour, en passant devant le cimetière de La Malmaison, elle m'a simplement dit, ce ne doit pas être facile de tondre entre les tombes...

A **Cerny**, Jean-Pierre Leroy lit aussi. Les cartes-postales qu'il collectionne depuis une trentaine d'années: «*Uniquement celles du canton de Craonne, d'avant la guerre, de la guerre et d'après*». Sur les 2500 qu'il possède, les plus rares sont les cartes allemandes: «*Maintenant, Internet nous facilite la tâche, mais on en trouve aussi sur les brocantes parce que les vendeurs allemands se déplacent. Ils ont compris le système. L'intérêt est que ce sont des cartes-photos où ils disent très précisément où ils se trouvent. Ils marquaient tout au dos de la photo, mais c'est difficile à lire. Lorsque je serai à la retraite, je chercherai un interprète pour savoir exactement ce qui est écrit*». Sur les cartes françaises, il y a aussi quelque littérature. Pas toujours ce qu'on s'attendrait à lire: «*Bien sûr, certains disent qu'ils ont peur de mourir, mais la plupart, qui n'avaient pas forcément le droit d'écrire ce qu'ils voulaient, racontent que tout va bien*».

Sur le Chemin des Dames, les bosses racontent les plaies. De ce terrain mouvementé Ivan de la Maisonneuve est un intarissable «*lecteur*»: «*Il faut prendre le temps d'aller s'y promener et là, c'est inimaginable! A voir le pourcentage de la côte, on s'explique mieux les mecs qui montaient à l'assaut avec leur barda, leur fusil qui ne tiraient qu'un coup et qui étaient face à des mitrailleuses. On comprend mieux le carnage*», s'enflamme-t-il. Et, après avoir avoué qu'aujourd'hui pour lui, «*le Chemin des Dames, c'est tout*», il reconnaît qu'il n'en fut pas toujours ainsi: «*Moi, je vis là-dessus. Je suis comme mon ami Noël Genteur. Nous sommes des passionnés. Lui, il est à Craonne, moi à Vendresse/Cerny. Mais quand j'ai commencé à bosser à 17 ans, ce n'était pas vraiment le cas. J'avais du boulot et d'autres préoccupations...* Il en est aujourd'hui désolé de cette indifférence d'alors: «*C'est vrai que je regrette de ne pas avoir prêté suffisamment d'attention aux gens qui revenaient sur le terrain, de ne pas les avoir écoutés, ne pas avoir pris de notes*». Encore et toujours une question d'écriture, en quelque sorte d'écriture manquante! ■

Jean-Yves DUPAIN

Environs de Soissons bombardés, ravin de Sainte Berthe et vallée de l'Ailette
Archives D^{pt} de l'Aisne.



Jean-Claude Duvivier a franchi le plateau. De **Bourg-et-Comin**, où il est né, à **Chamouille** où désormais, il trône derrière le comptoir du café du Centre. Alors, le Chemin des Dames, il connaît: «*Enfant, les parents n'en parlaient jamais, la guerre était bannie de la maison et je n'ai jamais eu de pistolet factice comme jouet. D'ailleurs, je n'en ai jamais acheté à mes enfants non plus*». En fait, c'est alors qu'il était exilé à Paris pour son travail que Jean-Claude a le plus visité les champs de bataille: «*Avec des collègues, nous faisons du vélo et nous venions de la capitale pour visiter tous les lieux importants du Chemin des Dames*».

Aujourd'hui, à Chamouille, l'horizon s'ouvre sur l'avenir avec le Center Parcs et Jean-Claude Duvivier, sans nier l'intérêt direct qu'il y trouve pour son commerce, veut aussi y voir un lien avec l'histoire: «*Certains craignent que la clientèle du parc reste dans l'enceinte, mais le Chemin des Dames, au même titre que les cathédrales ou les caves de Champagne, peut être un déclic pour les faire sortir*». Dans l'attente, il accueille actuellement dans son établissement les ouvriers du chantier: «*Toutes les nationalités se brassent et ça aussi, c'est un beau symbole 90 ans après...*».



Chemin dans le vieux Craonne.
FX. Dessirier

Les enquêteurs du Chemin des Dames



En 2002, sous la direction de l'historien Nicolas Offenstadt, une vingtaine de chercheurs de différents horizons entame une large enquête sur l'événement Chemin des Dames. Cette aventure collective entre terrain et archives débusque quelques légendes et ouvre au Chemin des Dames un accès à la mémoire. "Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire" est réédité en 2007.

Les chercheurs se retrouvent régulièrement sur le Chemin des Dames
D.R.

« L'histoire est une science de plein air », se plaît à répéter Nicolas Offenstadt. Maître de conférences à la Sorbonne, cet historien se promène chaussé de lunettes dans les livres avec la même aisance que sur le Chemin des Dames chaussé de bottes. Parcourir le papier, fouler la terre font une même quête : comprendre. Il raconte que c'est à Hurtebise, un de ces lieux de la crête où ça a tellement cogné, que l'idée lui est venue : « conduire une grande enquête qui donne un sens au Chemin des Dames ». Elle a surgi sur le plateau avec la force de l'évidence à la vue de tous les petits sites de mémoire, dont beaucoup en déshérence, dans ce paysage qui n'évoque plus la guerre mais dont les reliefs laissent imaginer l'âpreté. Le Chemin des Dames méritait mieux que ces traces d'histoire, ces apparences d'énigme abandonnée. Il fallait à l'ambition de l'enquête une équipe pour balayer l'ensemble du spectre de l'événement. « Des gens avec l'envie ». Ils se lancent donc à 21, entre terrain et archives, entre terre et chaire, chercheurs de générations et d'horizons différents, sous la direction de Nicolas Offenstadt dont la mission consiste notamment à « articuler les contributions pour arriver à un véritable travail savant ». La recherche dure deux ans, donne lieu à de multiples rencontres avec des élus locaux et des habitants. « Vraie démarche collective », elle est ponctuée de réunions où les souvenirs impérissables naissent parfois d'un détail et se cimentent dans la convivialité (1).

« On se retrouve la première fois à l'été 2002 et l'on visite notamment ce qui était un ancien dortoir allemand », se souvient ainsi Nicolas Offenstadt. Et si la scène suivante a pu se dérouler cirés et calepins au vent dans la tranchée sous une pluie battante, ce n'est pas pour la galerie, mais bien dans l'esprit du projet avec la rigueur qu'il exige. « Notre métier consiste à démonter les légendes », rappelle volontiers le directeur de cette enquête conduite dans quatre directions : revoir la bataille pour en donner une lecture actualisée avec les connaissances d'aujourd'hui ; ancrer le propos par rapport au lieu c'est à dire pratiquer cette science de plein air ; travailler sur la mémoire et sa transmission ; enfin, y adjoindre la touche sensible qu'inspire le site. Rien n'est présupposé anodin. Ainsi, l'échelle la plus petite, celle du soldat ordinaire est-elle croisée



avec celle, panoramique, de l'événement Chemin des Dames dans la guerre. Les auteurs prennent les questions qui sautent aux yeux comme celles qui sont enfouies ; s'ils s'intéressent par exemple à l'aspect stratégique du plateau, ils abordent aussi la manière dont ceux d'avant 14 revivront après-guerre ce lieu où ils reviennent.

La spécificité du Chemin des Dames aujourd'hui, c'est l'enjeu de mémoire. Mémoire à construire. L'intuition d'Hurtebise, ce surgissement au beau milieu d'un champ d'indices de guerre dispersés, s'affermir au fil de l'enquête. « Après guerre il s'est constitué une absence de mémoire du Chemin des Dames », explique Nicolas Offenstadt. Il faut attendre les années 1950 pour voir construire un monument commémoratif couvert. L'offensive Nivelle, de l'Aisne - comment l'appeler d'ailleurs ? - est un événement aux contours incertains. D'abord "Bataille de France", il échappe totalement à ce qu'on attend de lui. Il forme deux batailles en une. La première, imaginée par Nivelle, et relayée par la croyance des soldats, annonce qu'au soir du 16 avril on dormira dans des draps allemands à Laon... La seconde est cette bataille réelle plus sanglante que Verdun dans

sa première semaine. Entre ces deux batailles, l'imaginaire et celle qui eut lieu, ce fut un fossé». ■

Damien BECQUART

"Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire", sous la direction de Nicolas Offenstadt. Paris, Stock, 494 p.

(1) - Le travail effectué dans le cadre de cette enquête contribuera par la suite à la naissance du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (CRID), groupe de chercheurs constitué en association dont le siège est à Craonne. www.crid1418.org

LES UNITÉS ENGAGÉES AU CHEMIN DES DAMES SUR LE SITE DU CRID

Philippe Olivera, historien membre du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (CRID), a réalisé une base de données sur les unités françaises engagées sur le front du Chemin des Dames à l'occasion de l'offensive Nivelle. Ces informations sont disponibles sur le site du Collectif (www.crid1418.org) depuis février 2007. Elles y sont classées par unité et par secteur géographique.



POUR CONTINUER LE CHEMIN

Une sélection de livres,

TÉMOIGNAGES

Paroles de poilus, Lettres et carnets du front, sous la direction de Jean-Pierre Guéno et d'Yves Laplume, Paris : Librio, 2006

LABY Lucien. *Les carnets de l'aspirant Laby* (présentés par Sophie Delaporte), Paris : Bayard, 2001

BARTHAS Louis. *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, (édités par Rémy Cazals), Paris : La Découverte/Poche, 1997

BIERSTEDT Wilhelm. *Les souvenirs inédits de Wilhelm Bierstedt, combattant allemand de 14-18 : Le repli sur la ligne Hindenburg ; Laon, 1917 souvenirs d'occupation ; Chemin des Dames Juillet 1917*, in Graines d'histoire/La mémoire de l'Aisne, n°2, n°3 et n°4, 1998

BLOCH, Marc. *Ecrits de guerre, 1914-1918*, Paris : A. Colin, 1997

POMIRO, Arnaud. *Carnets de guerre. Des Dardanelles au Chemin des Dames*, Toulouse : Privat, 2006

ROMANS

Les grands romans de la guerre 14-18 : BARBUSSE Henri. *Le Feu, journal d'une escouade*, DORGELES Roland. *Les Croix de bois*, KESSEL Joseph. *L'équipage*, JUNGHER Ernst. *Orages d'acier*, ZWEIG Arnold. *Education héroïque devant Verdun*, THARAUD Jérôme et Jean, *La randonnée de Samba Diouf*, Paris : Omnibus, 2006

GIONO Jean. *Le grand troupeau*, Paris : Folio, 1990

JAPRISOT Sébastien. *Un long dimanche de fiançailles*, Paris : Folio, 2004

POULAILLE Henry. *Pain de soldat*, Paris : Grasset, 1995

REMARQUE Erich-Maria. *A l'ouest rien de nouveau*, Paris : Livre de poche, 1999

BANDES DESSINÉES

TARDI Jacques. *Adieu Brindavoine* suivi de *La Fleur au fusil*, Castermn

TARDI Jacques. *Le trou d'obus*, Epinal : Pellerin, 1984

TARDI Jacques. *C'était la guerre des tranchées*

TARDI Jacques (avec Didier Daenincks). *Varlot soldat*, Paris : L'association, 1999.

TARDI Jacques (avec Didier Daenincks). *Le der des ders*, Casterman, 1997

OUVRAGES SUR 14-18

La Grande Guerre. Pratiques et expériences, Actes du colloque de Craonne-Soissons de novembre 2004, Toulouse : Privat, 2005

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette. *La grande guerre, 1914-1918*, Paris : Découvertes Gallimard, 1998

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.). *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris : Bayard, 2004

BACH André. *Fusillés pour l'exemple (1914-1915)*, Paris : Tallandier, 2003

BIOT Jean-Pierre. *Les Derniers Poilus*, Paris : Editions de La Martinière, 2004

CASTEX Henri. *L'affaire du Chemin des Dames*, Paris : Imago, 1998.

CAZALS Rémy. *Les mots de 14-18*, Toulouse : Privat, 2004

COCHET François. *Survivre au front, 1914-1918*, 14-18 éditions, 2005

COURTOIS René. *Le Chemin des Dames* : Tallandier, 1992 (épuisé, consultable en bibliothèque.)

OUVRAGES SUR LE CHEMIN DES DAMES

BUFFETAUT Yves. Arras, Vimy et le Chemin des Dames: les grandes offensives allemandes du printemps 1917, Paris: Histoire et collections, 1997

DEFENTE Denis (dir.). *Le Chemin des Dames 1914-1918*, Paris: Somogy, 2003

LACHAUD Gérard. *Les Creutes – Chemin des Dames et Soissonnais*, Cerneux: L'encrier du Poilu, 2005

MALINOWSKI Alain. *Le Chemin des Dames: 1. La caverne du Dragon*, Louviers: Ysec Editions, 2004

MARIVAL Guy. *Le Chemin des Dames*. Aubière: Chamina, 2004

NOBECOURT René-Gustave. *Les fantassins du Chemin des Dames*, Paris: Robert Laffont, 1964. Réédition Luneray: éditions Bertout, 1983

OFFENSTADT Nicolas (dir.). *Le Chemin des Dames: de l'événement à la mémoire*, Paris: Stock, 2004

RONDEAU Gérard. *Les fantômes du Chemin des Dames*, Paris: Seuil, 2003

SITES INTERNET

www.chemindesdames.fr

Créé par le Conseil Général de l'Aisne à l'occasion du 90^e anniversaire de 1917, ce portail présente de multiples informations sur le Chemin des Dames, son histoire, ses sites, son actualité, une galerie photos... Il permet aussi d'accéder au Mémorial virtuel du Chemin des Dames.

www.annuaire1418.fr

Un site personnel qui recense les sites consacrés à la Grande Guerre, classés en cinq catégories (institutionnels, musées, associations, personnels et blogs).

www.association14-18.org

L'association 1914-1918 propose diverses informations sur la Première Guerre mondiale (publications, forum, magazine, etc.) et divers liens avec des sites consacrés à la Première Guerre mondiale.

www.crid1418.org

Association de chercheurs, le Collectif de Recherche Internationale et de Débat sur la guerre de 1914-1918 met en ligne les textes et publications de ses membres et des outils pédagogiques.

www.grande-guerre.org

Ce site crée par les éditions Anovi propose un essai de vision élargie de la Première Guerre mondiale d'un point de vue chronologique, géographique et thématique.

www.historial.org

L'Historial de la Grande Guerre de Péronne, à travers les histoires parallèles de l'Allemagne, de la France et du Royaume-Uni, présente une vision culturelle du premier conflit mondial, tel qu'il a été vécu par les militaires et les civils.

www.lescheminsdelamemoire.net

Fiches historiques et itinéraires touristiques des lieux de mémoire des deux guerres mondiales et de la Guerre civile espagnole. Une initiative du Mémorial de Caen, en partenariat avec six institutions européennes.

www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

Un site du Ministère de la Défense où figurent depuis novembre 2003 les fiches de plus de 1,3 million de combattants morts au cours de la Grande Guerre et ayant obtenu la mention « Mort pour la France ».

www.memoiregrandeguerre.org

À côté de la présentation des sites et musées, l'Association internationale des Sites et Musées de la Guerre 1914-1918 propose également un blog d'actualités, de ressources et de témoignages.

Sélection proposée

par **Sophie LEVERT**

(service documentation/Conseil général de l'Aisne)

de DVD, de sites internet...

FREMEAUX Jacques. *Les colonies dans la Grande Guerre. Combats et épreuves des peuples d'Outre-mer*, 14-18 éditions, 2006

JAGIELSKI Jean-François, HARDIER Thierry. *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Paris: Imago, 2001

LAGRANGE François (dir.). *Inventaire de la Grande Guerre*, Paris: Encyclopaedia Universalis, 2005

OFFENSTADT Nicolas. *Les Fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective*, Paris: Odile Jacob/poche, 2003

PEDRONCINI Guy. *Les mutineries de 1917*, Paris: PUF, 1997 (2e éd.)

ROLLAND Denis. *La grève des tranchées. Les mutineries de 1917*, Paris: Imago, 2005

ROUSSEAU Frédéric. *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*. Paris: Ellipses, 2006

FILMS (DISPONIBLES EN DVD)

CHAPLIN, Charles. *Charlot soldat*, 1918

MILESTONE Lewis. *A l'ouest rien de nouveau*, 1930

RENOIR Jean. *La Grande illusion*, 1937

TRUMBO Dalton. *Johnny s'en va en guerre*, 1971

TAVERNIER Bertrand. *La vie et rien d'autre*, 1989

TAVERNIER Bertrand. *Capitaine Conan*, 1996

DUPEYRON François. *La Chambre des officiers*, 2000

JEUNET Jean-Pierre. *Un long dimanche de fiançailles*, 2004

CARION Christian. *Joyeux Noël*, 2005

REVUES

L'Histoire: 14-18 Mourir pour la patrie, 1988

L'Histoire: 14-18 Victoire et désastre, 1998

14-18 Le Magazine de la Grande guerre: Le Chemin des Dames, numéro spécial février-mars 2007

Pays du Nord: 14-18 Mémoire d'une Grande Guerre, Neuf itinéraires historiques d'Ypres à Verdun, hors-série, 2006



Le « pinardier », Aisne 1917.
photographie de Jean-Baptiste Tournassoud
Association des Amis de Jean-Baptiste Tournassoud
www.tournassoud.org